

PR 1567 ? ?



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdejjrouss13rous

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME TREIZIEME.

LA NOUVELLE HÉLOISE,

OU

LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin.

1791.



LETTRES DE DEUX AMANS, HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIÈRE.

DE L'AMANT DE JULIE A MYLORD ÉDOUARD.

OUI, Mylord, il eſt vrai; mon ame eſt opreſſée du poids de la vie. Depuis long-temps elle m'eſt à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chère; il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit

qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûre de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus! Mylord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie; j'adore l'Être Eternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné: des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Éclairez ma raiſon, parlez à mon cœur; je ſuis prêt à vous entendre: mais ſouvenez-vous que ce n'eſt point le déſeſpoir qu'on abuſe.

Vous voulez qu'on raiſonne ; hé bien ! raiſonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite ; j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale, comme s'il s'agiſſoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire, avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple, & je ne ſuis pas fort content du ſien, mais j'eſpère imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai long-temps médité ſur ce grave ſujet : vous devez le ſavoir ; car vous connoiſſez mon ſort, & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queſtion ſe réduit à cette propoſition fondamentale. Chercher ſon bien & fuir ſon mal en ce qui n'offenſe point autrui, c'eſt le droit de la nature. Quand notre vie eſt un mal pour nous, & n'eſt un bien pour perſonne, il eſt donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le

monde une maxime évidente & certaine ; je penſe que c'eſt celle-là ; & ſi l'on venoit à bout de la renverſer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que diſent là-deſſus nos Sophiſtes ? Premièrement, ils regardent la vie comme une choſe qui n'eſt pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'eſt préciſément parce qu'elle nous a été donnée, qu'elle eſt à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrenne, ils s'en font couper un, & tous les deux s'il le faut. La parité eſt exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame ; car ſi je ſacrifie mon bras à la conſervation d'une choſe plus précieuſe, qui eſt mon corps, je ſacrifie mon corps à la conſervation d'une choſe plus précieuſe, qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits, ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la raiſon pour nous apprendre à les diſ-

cerner. Si cette règle ne nous autoriſoit pas à choiſir les uns & rejetter les autres, quel ſeroit ſon uſage parmi les hommes ?

Cette objection ſi peu ſolide, ils la retournent de mille manières. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta Ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit ſur la terre, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie; il me l'ôte : c'eſt en me la rendant inſupportable, qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je réſiſte de toute ma force; dans le ſecond, j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence, comme ſi on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps? Eſt-il quelque lieu dans l'univers, ou quelque être exiſtant qui ne ſoit pas ſous ſa main, & agira t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne? Non, ſa juſtice & ſa bonté font mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrais plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cébès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien? Bon Socrate! que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort? Ce n'eſt point cela

du tout; mais il falloit dire : ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit! Mylord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnements, ils aggravent le prétendu crime, comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient jamais employé; cette queſtion n'y eſt traitée que très-légèrement & comme en

paſſant. Socrate condamné, par un jugement inique, à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement les diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Mylord, il les eût médités avec plus de ſoin dans l'occaſion de les mettre en pratique; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de diſpoſer de ſa propre vie, c'eſt que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophiſtes demandent ſi jamais la vie peut être un mal? En conſidérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle eſt remplie, on ſeroit bien plus tenté de demander ſi jamais elle fut un bien? Le crime aſſiége ſans ceſſe l'homme le plus vertueux; chaque inſtant qu'il vit, il eſt près de devenir la proie du méchant, ou méchant lui-

même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde : mal faire & souffrir, voilà celui du mal-honnête homme. Dans tout le reste, ils différent entre eux ; ils n'ont rien en commun que les misères de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Mylord : c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici-bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie ? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'Humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations ? Et si nos passions & nos erreurs sont nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes & des

autres ? Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrètement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantiſſent, pour ainſi dire, leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre : ils aggravent le poids de leurs chaînes, par le nombre de leurs attachements; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils ſentent, & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit, ſi l'on veut, un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre ; j'y conſens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les amères douleurs ſont le paſſe-port de la Nature. C'eſt à ceux là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien,

qu'il l'étoit au sophiste Possidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tandis qu'il est bon de vivre, nous le desirons fortement, & il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en nous ce desir : car nous avons tous reçu de la Nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguise à nos yeux les misères de la condition humaine. On supporte long-temps une vie pénible & douloureuse, avant de se résoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop-tôt. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très-certainement au moins qu'elle est un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme sensé, le droit d'y renoncer en précède toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout : après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter

le droit de nous en défaire, ils difent enfuite qu'elle eft un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux, c'eft une lâcheté de fe fouftraire à fes douleurs & à fes peines, & il n'y a jamais que les poltrons qui fe donnent la mort. O Rome! conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire? qu'Arrie, Eponine, Lucrèce foient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Caffius, & toi qui partageois avec les Dieux les refpects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image augufte & facrée animoit les Romains d'un faint zèle & faifoit frémir les tyrants, tes fiers admirateurs ne penfoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un collége, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refufé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes fublimes! & qu'ils font intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous

ſauvez ſi courageuſement d'un combat pour ſupporter plus long-tems la peine de vivre ; quand un tiſon brûlant vient à tomber ſur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous ſi vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'ôſer ſoutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à ſupporter le tiſon. Et moi, qui m'oblige à ſupporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'eſt-elle pas également ſon ouvrage?

Sans doute, il y a du courage à ſouffrir avec conſtance les maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un inſenſé qui ſouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter ſans mal faire, & c'eſt ſouvent un très-grand mal d'endurer un mal ſans néceſſité. Celui qui ne ſait pas ſe délivrer d'une vie douloureuſe par une prompte mort, reſſemble à celui qui aime mieux laiſſer envenimer une plaie que de la livrer au fer ſalutaire d'un

chirurgien. Viens, respectable Parisot (1); coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire sans sourciller, & me laisserai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la sienne en pourriture, faute d'ôser soutenir la même opération.

J'avoue qu'il est des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en revanche, combien en est-il qui l'ordonnent! qu'un Magistrat, à qui tient le salut de la patrie, qu'un père de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se dévouent à leur devoir, quoi qu'il arrive; que mille autre relations civiles & domestiques forcent un honnête-homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le mal-

(1) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, & non pas oublié de tel qui fut honoré de ses bienfaits.

heur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conſerver aux dépens d'une foule de miſérables, une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'ôſe mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le ſauvage décrépite, à ſon fils, qui le porte & fléchit ſous le poids; les ennemis ſont-là; va combattre avec tes frères, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton père à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misère, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié, de conſommer dans ſon lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité?

Peſez ces conſidérations, Mylord; raſ-

ſemblez toutes ces raiſons, & vous trouverez qu'elles ſe réduiſent au plus ſimple des droits de la Nature qu'un homme ſenſé ne mit jamais en queſtion. En effet, pourquoi ſeroit-il permis de ſe guérir de la goutte & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main? S'il eſt pénible de mourir, qu'eſt-ce à dire? Les drogues ſont-elles plaiſir à prendre? Combien de gens préfèrent la mort à la médecine! preuve que la Nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il eſt plus permis de ſe délivrer d'un mal paſſager en faiſant des remèdes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on eſt moins coupable d'uſer de quinquina pour la fièvre, que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre eſt de nous délivrer du mal-être; ſi nous regardons au moyen, l'un & l'autre eſt également naturel; ſi nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; ſi nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-

on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu? Faut-il ne rien faire en ce monde, de peur d'enfreindre ses loix, &, quoi que nous fassions, pouvons-nous jamais les enfreindre? Non, Mylord, la vocation de l'homme est plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour rester immobile dans un quiétisme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, & la raison pour le choisir. Il l'a constitué seul juge de ses propres actions. Il a écrit dans son cœur : fais ce qui t'est salutaire, & n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort desirable, il me prescrit de la chercher.

Bomston, j'en appelle à votre ſageſſe ; & à votre candeur ; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire ? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa règle unique, qui eſt l'Écriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancèrent cette nouvelle doctrine, dont Jéſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyèrent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déjà combattu ; de ſorte que les Fidèles qui croient ſuivre en cela l'autorité de l'Évangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entière une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation ; & n'eſt-il pas bien étrange que, dans les exemples de gens qui ſe ſont donné la mort, on n'y trouve pas un ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus ; celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge de ſes ennemis. Ce miracle ſe feroit-il

fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moïſe, qui fit tant mourir de gens, entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la première eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice, les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel; & que la Nature y a mis, d'ailleurs, un ſuffiſant obſtacle.

Mais, diſent-ils encore, ſouffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du Chriſtianiſme, que c'eſt mal en ſaiſir l'eſprit!

L'homme eſt ſujet à mille maux, ſa vie eſt un tiſſu de misères, & il ne ſemble naître que pour ſouffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raiſon veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'eſt jamais contraire à la raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie la réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la Nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait, à cet égard, tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous

ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous, puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Être ſuprême, n'eſt-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes, & que la Religion autoriſe (1). Revenons

(1) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit ! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille, quand on l'examine pour ſoi ? La lettre eſt-elle fabriquée, ou l'auteur ne veut-il qu'être réfuté ? Ce qui peut tenir en doute, c'eſt l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui ſemble autoriſer le ſien. Robeck délibéra ſi poſément, qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien peſant, bien froid ; & quand il eut établi, ſelon lui, qu'il étoit permis de ſe donner la mort, il ſe la donna avec la même tranquilité. Défions-nous des préjugés de ſiècle & de nation. Quand ce n'eſt pas la mode de ſe

à nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur; je connois vos peines; vous ne souffrez pas moins que moi; vos maux sont sans remède ainsi que les miens, & d'autant plus sans remède, que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir: Mylord, j'ôse vous presser de terminer vos souffrances; & je vous laisse à juger qui de nous deux est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent

---

tuer, on n'imagine pas que des enragés qui se tuent; tous les actes de courage sont autant de chimères pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie, uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquilement qu'ils n'ont vécu!

baſſement à la vie, après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & caſſé ? Nous ſommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aiſément de ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir; plus tard il ſe laiſſe, en gémiſſant, arracher la vie. Profitons d'un temps où l'ennui de vivre nous rend la mort deſirable ; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs, au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au ciel, & où je ſerois mort déſeſpéré, ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah ! qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quitter auſſitôt qu'ils ſont rompus ! Je le ſens, Mylord ; nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre dernière heure. O quelle volupté pour deux vrais amis

de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers ſoupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoiſonner leurs derniers inſtans ? Que quittent-ils en ſortant du monde ? Ils s'en vont enſemble ; ils ne quittent rien.

LETTRE II.

RÉPONSE.

JEUNE homme, un aveugle tranſport t'égare ; ſois plus diſcret ; ne conſeille point en demandant conſeil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je ſuis Anglois, je ſais mourir : car je ſais vivre, ſouffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il eſt vrai, tu m'étois néceſſaire ; mon ame avoit beſoin de la tienne ; tes ſoins pouvoient m'être utiles ; ta raiſon pou-

voit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie; ſi je ne m'en ſers point, à qui t'en prendras tu? Où eſt-elle? Qu'eſt-elle devenue? Que peux-tu faire? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà? Quel ſervice puis-je eſpérer de toi? Une douleur inſenſée te rend ſtupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien; & ſi je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au-deſſous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du ſens, de la vérité. Tes ſentimens étoient droits, tu penſois juſte; & je ne t'aimois pas ſeulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la ſageſſe. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raiſonnemens de cette lettre dont tu parois ſi content? Un miſérable & perpétuel ſophiſme, qui, dans l'égarement de ta raiſon, marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever, ſi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penſes pas, ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & ſoit placé ſur la terre au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement ſur ce point; après quoi, nous reprendrons pied-à-pied ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particulière, qui change tellement l'état des choſes, que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la règle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup, parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre? La preuve en eſt ſingulière! c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis, il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre; & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé? Quoi! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe toi, le reſte du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge ſuprême qui te demandera compte de ton temps? Parle, que lui diras-tu? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux! trouve-moi

ce Juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'Humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis ; la vie eſt un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelque biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature, avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même : la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale, qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpère, & un bien pour l'honnête-homme infortuné ; car ce n'eſt pas une modification paſſagère, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quel-

les sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens. Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami; j'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras : la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; &, puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir point la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas souffrir? D'abord, c'est changer l'état de la question; car il ne

s'agit pas de ſavoir ſi tu ſouffres, mais ſi c'eſt un mal pour toi de vivre. Paſſons. Tu ſouffres, tu dois chercher à ne plus ſouffrir. Voyons s'il eſt beſoin de mourir pour cela.

Conſidère un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement oppoſé au progrès des maux du corps, comme les deux ſubſtances ſont oppoſées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en veilliſſant, & détruiſent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & paſſagères d'un être immortel & ſimple, s'effacent inſenſiblement, & le laiſſent dans ſa forme originelle, que rien ne ſauroit changer. La triſteſſe, l'ennui, les regrets, le déſeſpoir ſont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce ſentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous ſoient plus inhérens que nos chagrins; non-ſeulement je penſe

qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne ; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté, ni de sa raison; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse & où son ame n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont commu-

nément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente ; celle de l'opération, passagère, & l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendroit insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violens remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance, & n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps ? Attends, & tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront... Vain sophisme de la douleur ! Bon mot sans raison, sans justesse, & peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère (1) ! Même en sup-

(1) Non, Mylord, on ne termine pas ainsi sa misère, on y met le comble, on rompt les der-

posant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver, en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penses-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de

---

niers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même, & cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien.

toi ſeul que ce ſoit un bien, & que, ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eſt permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'ôſes dire?

Ta mort ne fait de mal à perſonne? J'entends: mourir à nos dépens ne t'importe guères, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes; n'en eſt-il point de plus chers encore (1) qui t'obligent à te conſerver? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-

(1) Des droits plus chers que ceux de l'amitié! Et c'eſt un ſage qui le dit! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

tu ne lui rien devoir ? Tes funeftes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à fa première innocence ? Ne crains-tu point de r'ouvrir dans ce cœur trop tendre des bleffures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & fi elle te furvit, ne crains-tu point d'exciter dans fon fein le remords, plus pefant à fupporter que la vie ? Ingrat ami, amant fans délicateffe, feras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne fongeras-tu jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point fenfible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne faurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du Magiftrat & du père de famille, & parce qu'ils ne te font pas impofés, tu te crois affranchi de tout. Et la fociété à qui tu dois ta confervation, tes talens, tes lumières; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont befoin de toi, ne leur

dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, & qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des loix? Les loix, les loix, jeune homme! le sage les méprise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, & tu demandes; quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu m'ôses nommer des Romains! Toi, des Romains! Il t'appartient bien d'ôser prononcer ces noms illustres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré, & Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi? Montre-moi la mesure commune de cette ame sublime & de la tienne. Téméraire, ha! tais-toi.

Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, & que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie, aussi-tôt qu'elle leur étoit à charge! Regarde les beaux temps de la république, & cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus, retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Consul Varron, pour avoir pu survivre à sa défaite? Par quelle raison tant de Généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit si cruelle, & à qui il en coûtoit

ſi peu de mourir? C'eſt qu'ils devoient à la patrie leur ſang, leur vie & leurs derniers ſoupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir ſacré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'Etat fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits ſur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de ceſſer d'être; ils avoient rempli leurs fonctions ſur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de diſpoſer d'eux, & de ſe rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à ſervir Rome expirante, & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le ſpectacle indigne de vrais citoyens ſervant un uſurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuſer ſur ton obſcurité? Ta

foibleſſe t'exempte-t-elle de tes devoirs ? & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins ſoumis à ſes loix? Il te ſied bien d'ôſer parler de mourir, tandis que tu dois l'uſage de ta vie à tes ſemblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites eſt honteuſe & furtive. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi... Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde... Philoſophe d'un jour! ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre ſans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'Humanité, par cela ſeul qu'il exiſte ?

Ecoute-moi, jeune inſenſé, tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même : « que je faſſe » encore une bonne action avant que de » mourir ». Puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à

consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

LETTRE III.

De Mylord Édouard à l'Amant de Julie.

Je ne pourrai, mon cher, vous embrasser aujourd'hui, comme je l'avois espéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinsington. Le train de la Cour est qu'on y travaille beaucoup sans rien faire, & que toutes les affaires s'y succèdent sans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des Ministres est d'avoir toujours l'air affairé, ils

perdent plus de temps à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience, un peu trop viſible, n'abrège pas ces délais. Vous ſavez que la Cour ne me convient guères; elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attends que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guérir, c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſez. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toutes choſes, on ne réuſſit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raiſon ſeule ne

vous rendra pas la raiſon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrache une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut, pour vous rendre à vous-même, que vous ſortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eſt que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il ſe préſente, pour cette épreuve, une occaſion qui n'eſt pas à dédaigner; il eſt queſtion d'une entrepriſe grande, belle, & telle que bien des âges n'en voient pas de ſemblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables; elles n'exigeront, avec les talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin, votre engage-

ment ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage, parce que ce projet, ſur le point d'éclorre, eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maître. J'ajouterai ſeulement que, ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez peut-être toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous ſoyez, & de ne point revenir ſans votre réponſe; car elle preſſe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE IV.

RÉPONSE.

FAITES, Mylord; ordonnez de moi, vous ne ſerez déſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE V.

DE MYLORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une eſcadre de cinq vaiſſeaux de guerre, & qu'elle eſt prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. George Anſon, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud où elle doit ſe rendre par le détroit de le Maire, & en revenir par les Indes orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire

comme volontaire ; mais, pour vous donner plus de considération dans l'équipage, j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché sur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement ; ce qui vous convient d'autant mieux que, le génie étant votre première destination, je sais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres (1), & vous présenter à M. Anson dans deux jours. En attendant, songez à votre équipage, & à vous pourvoir d'instrumens & de livres ; car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espère que Dieu vous ramènera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

---

(1) Je n'entends pas trop bien ceci : Kinsington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas ; cependant voilà Mylord Édouard forcé d'y passer je ne sais combien de jours.

LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

Je pars, chère & charmante Cousine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémisphère la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Insensé que je suis! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur; je vais chercher un asyle au monde où je puisse être loin de vous! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où règnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être.... qu'il seroit affreux de ne

vous plus voir! Hélas! le plus grand péril eſt au fond de mon cœur; car, quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je l'ai réſolu, je le jure; vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Mylord Édouard, qui retourne à Rome, vous remettra cette lettre en paſſant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiſſez ſon ame, & vous devinerez aiſément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez auſſi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah! Mylord! vos yeux les reverront!

Votre amie a donc, ainſi que vous, le bonheur d'être mère! Elle devoit donc l'être!... Ciel inexorable!... O ma mère! pourquoi vous donna-t-il un fils dans ſa colère?

Il faut finir, je le ſens. Adieu, charmantes Couſines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures & céleſtes ames. Adieu, tendres & inſéparables amies, femmes uniques ſur la terre. Chacune de vous eſt le ſeul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Dai-

gnez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné, qui n'exiſtoit que pour partager entre vous tous les ſentimens de ſon ame, & qui ceſſa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... J'entends le ſignal & les cris des Matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaſte, mer immenſe, qui doit peut-être m'engloutir dans ton ſein, puiſſé-je retrouver ſur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité!



LETTRE VII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

QUE tu tardes long-temps à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, &, qui pis est, à t'en éloigner! L'idée de se voir pour si peu de temps, gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même-temps chez l'une & chez l'autre?

Que faisons-nous, chère Cousine? Que d'instans précieux nous laissons perdre, quand il ne nous en reste plus à prodiguer! Les années se multiplient; la jeunesse commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur passager qu'elle offre

eſt entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir! Te ſouviens-il du temps où nous étions encore filles, de ces premiers temps ſi charmans & ſi doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous ſéparer pour peu de jours, & même pour peu d'heures, nous diſions en nous embraſſant triſtement : ah! ſi jamais nous diſpoſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées. Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre! Quoi! nous aimerions-nous moins? chère & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le temps, l'habitude, & tes bienfaits, ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus inſupportable; & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble: il a ſa raiſon dans notre ſituation, ainſi que dans nos caractères. A meſure qu'on

avance en âge, tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me ſemble éprouver déjà, quoique jeune encore. Ah! ma chère, mon pauvre cœur a tant aimé! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le temps, & tant d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vu ſucceſſivement fille, amie, amante, épouſe & mère. Tu ſais ſi tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens ſont détruits, d'autres ſont relâchés. Ma

mère, ma tendre mère n'eſt plus; il ne me reſte que des pleurs à donner à ſa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux ſentiment de la nature. L'amour eſt éteint, il l'eſt pour jamais, & c'eſt encore une place qui ne ſera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chère moitié de toi-même, & qui méritoit ſi bien ta tendreſſe & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides : mais cet amour, ainſi que tous les autres, a beſoin de communication, & quel retour peut attendre une mère d'un enfant de quatre ou cinq ans? Nos enfans nous ſont chers longtemps avant qu'ils puiſſent le ſentir & nous aimer à leur tour ; & cependant, on a ſi grand beſoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas aſſez, à ma fantaiſie; la tête ne lui en tourne pas comme à moi : ſa tendreſſe pour eux eſt trop raiſonnable; j'en veux une plus vive & qui reſſemble

mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mère qui ſoit auſſi folle que moi de mes enfans & des ſiens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus néceſſaire encore, par le plaiſir de parler ſans ceſſe de mes enfans, ſans donner de l'ennui. Je ſens que je jouis doublement des careſſes de mon petit Marcellin, quand je te les vois partager. Quand j'embraſſe ta fille, je crois te preſſer contre mon ſein. Nous l'avons dit cent fois; en voyant tous nos petits bambins jouer enſemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne ſavons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'eſt pas tout, j'ai de fortes raiſons pour te ſouhaiter ſans ceſſe auprès de moi, & ton abſence m'eſt cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute diſſimulation, & à cette continuelle réſerve où je vis depuis près de ſix ans avec l'homme du monde qui m'eſt le plus cher. Mon odieux ſecret me pèſe de plus en plus, & ſemble chaque jour devenir plus indiſpenſable. Plus

l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'eſt pour une femme de porter la défiance, le menſonge & la crainte juſques dans les bras d'un époux, de n'ôſer ouvrir ſon cœur à celui qui le poſsède, & de lui cacher la moitié de ſa vie pour aſſurer le repos de l'autre? A qui, grand Dieu! faut-il déguiſer mes plus ſecrettes penſées, & céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être ſi content? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le ciel eût pu récompenſer la vertu d'une fille chaſte. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me ſentir ſans ceſſe indigne de toutes ſes bontés pour moi. Mon cœur n'ôſe accepter aucun témoignage de ſon eſtime, ſes plus tendres careſſes me font rougir, & toutes les marques de reſpect & de conſidération qu'il me donne, ſe changent dans ma conſcience en opprobres & en ſignes de mépris. Il eſt bien dur d'avoir à ſe dire ſans ceſſe: c'eſt une autre

que moi qu'il honore. Ah! s'il me connoiſſoit, il ne me traiteroit pas ainſi! Non, je ne puis ſupporter cet état affreux; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable que je ne ſois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeſſer ma faute, & à mourir de douleur & de honte à ſes pieds.

Cependant les raiſons qui m'ont retenue dès le commencement, prennent chaque jour de nouvelles forces; & je n'ai pas un motif de parler qui ne ſoit une raiſon de me taire. En conſidérant l'état paiſible & doux de ma famille, je ne penſe point ſans effroi qu'un ſeul mot y peut cauſer un déſordre irréparable. Après ſix ans paſſées dans une ſi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari ſi ſage & ſi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de ſon heureuſe épouſe, ni d'autre plaiſir que de voir régner dans ſa maiſon l'ordre & la paix? Contriſterai-je par des troubles domeſtiques les vieux jours d'un père que je vois ſi content, ſi charmé du bonheur de ſa fille

& de ſon ami? Expoſerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou ſcandaleuſe, à ſe voir les triſtes victimes de la diſcorde de leurs parens, entre un père enflammé d'une juſte indignation, agité par la jalouſie, & une mère infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar eſtimant ſa femme; que ſais-je ce qu'il fera ne l'eſtimant plus? peut-être n'eſt-il ſi modéré que parce que la paſſion qui domineroit dans ſon caractère n'a pas encore eu lieu de ſe développer. Peut-être ſera-t-il auſſi violent dans l'emportement de la colère, qu'il eſt doux & tranquille, tant qu'il n'a nul ſujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auſſi quelques-uns à moi-même? Six ans d'une vie honnête & régulière n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneſſe, & faut-il m'expoſer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis ſi long-temps? Je te

l'avoue, ma Coufine, je ne tourne point fans répugance les yeux fur le paffé; il m'humilie jufqu'au découragement, & je fuis trop fenfible à la honte pour en fupporter l'idée fans retomber dans une forte de défefpoir. Le temps qui s'eft écoulé depuis mon mariage eft celui qu'il faut que j'envifage pour me raffurer. Mon état préfent m'infpire une confiance que d'importuns fouvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des fentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'époufe & de mère m'élève l'ame & me foutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur père autour de moi, il me femble que tout y refpire la vertu; ils chaffent de mon efprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eft la fauvegarde de la mienne, ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleffe l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui pus l'oublier autrefois. Je me fens fi loin de ce que j'étois, fi fûre

de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt étranger, & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon père va bientôt partir pour Berne, réſolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'embarras, & ne ſe fiant pas trop non plus, je penſe, à notre zèle à le pourſuivre. Dans l'intervalle de ſon départ à ſon retour, je reſterai ſeule avec mon mari, & je ſens qu'il ſera preſque impoſſible que mon fatal ſecret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu ſais que M. de Wolmar quitte ſouvent la compagnie, & fait volontiers ſeul des promenades aux environs: il cauſe avec les payſans; il s'informe de leur ſituation; il examine l'état de leurs terres; il les aide, au beſoin, de ſa bourſe & de ſes conſeils. Mais quand nous ſommes

ſeuls, il ne ſe promène qu'avec moi, il quitte peu ſa femme & ſes enfans, & ſe prête à leurs petits jeux avec une ſimplicité ſi charmante, qu'alors je ſens pour lui quelque choſe de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendriſſement ſont d'autant plus périlleux pour la réſerve, qu'il me fournit lui-même les occaſions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui ſembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le ſens; mais puiſque tu veux que ce ſoit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autoriſe, reviens & fais de moins longues abſences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever; & ce qui reſte, importe aſſez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas ſeulement néceſſaire quand je ſuis avec mes enfans ou avec mon mari, mais ſur-tout quand je ſuis ſeule avec ta pauvre Julie; & la ſolitude m'eſt dangereuſe préciſément parce qu'elle m'eſt douce, & que

ſouvent je la cherche ſans y ſonger. Ce n'eſt pas, tu le ſais, que mon cœur ſe reſſente encore de ſes anciennes bleſſures; non, il eſt guéri, je le ſens, j'en ſuis très-ſûre, j'ôſe me croire vertueuſe. Ce n'eſt point le préſent que je crains; c'eſt le paſſé qui me tourmente. Il eſt des ſouvenirs auſſi redoutables que le ſentiment actuel; on s'attendrit par réminiſcence; on a honte de ſe ſentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes ſont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'eſt plus rien; mais je pleure les maux qu'il a cauſés; je pleure le ſort d'un homme eſtimable que des feux indiſcrettement nourris ont privé du repos, & peut-être de la vie. Hélas! ſans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le déſeſpoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit du bout du monde il nous eût donné de ſes nouvelles; près de quatre ans ſe ſont écoulés depuis ſon départ. On dit que l'eſcadre ſur laquelle il eſt, a ſouffert mille déſaſtres, qu'elle a perdu les trois

quarts de ses équipages, que plusieurs vaisseaux sont submergés, qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus, il n'est plus! Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la tristesse bien plus cruelle, auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête-homme. Ah! ma chère! quelle ame c'étoit que la sienne!... comme il savoit aimer!... il méritoit de vivre... il aura présenté devant le souverain juge une ame foible, mais saine & aimant la vertu... Je m'efforce en vain de chasser ces tristes idées; à chaque instant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a besoin de tes soins; & puisque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

Regarde, que de raison augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir

avec moi! plus ſage & plus heureuſe, ſi les mêmes raiſons te manquent, ton cœur ſent-il moins le même beſoin? S'il eſt bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant ſi peu de contentement de ta famille, qu'elle maiſon te peut mieux convenir que celle-ci? Pour moi, je ſouffre à te ſavoir dans la tienne; car malgré ta diſſimulation, je connois ta manière d'y vivre, & ne ſuis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à mon tour; c'eſt que ta douleur eſt toujours concentrée & ſolitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme ſi tu rougiſſois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne ſuis point injuſte comme toi; je ne blâme point tes regrets; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu ceſſes d'honorer la mémoire d'un ſi tendre époux; mais je te blâme, après avoir paſſé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à ſon

jour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle verſa dans ton ſein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah ! tu ne connois pas la véritable affliction. Si tu y prends une ſorte de plaiſir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage ? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la triſteſſe je ne ſais quoi de doux & de touchant, que n'a pas le contentement ? & l'amitié n'a-t-elle pas été ſpécialement donnée aux malheureux pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines ?

Voilà, ma chère, des conſidérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te propoſant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru pluſieurs fois ſurpris, preſque ſcandaliſé, que deux amies telles que nous n'habitaſſent pas enſemble ; il aſſûre te l'avoir dit à toi-même, & il n'eſt pas homme à parler inconſidérément. Je ne ſais quel parti tu prendras ſur mes repré-

ſentations; j'ai lieu d'eſpérer qu'il ſera tel que je le deſire. Quoi qu'il en ſoit, le mien eſt pris, & je ne changerai pas. Je n'ai pas oublié le temps où tu voulois me ſuivre en Angleterre. Amie incomparable, c'eſt à préſent mon tour. Tu connois mon averſion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux ruſtiques, & l'attachement que trois ans de ſéjour m'ont donné pour ma maiſon de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'eſt de déménager avec toute une famille, & combien ce ſeroit abuſer de la complaiſance de mon père de le tranſplanter ſi ſouvent. Hé bien! ſi tu ne veux pas quitter ton ménage, & venir gouverner le mien, je ſuis réſolue à prendre une maiſon à Lauſane où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-deſſus; tout le veut: mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conſervé, ma raiſon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout; tout ce que j'ai de bien me vient de toi; je ne vois rien qui ne m'y rappelle; & ſans

toi je ne ſuis rien. Viens donc, ma bien-aimée, mon ange tutélaire; viens conſerver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras ſur l'éducation de mes fils, je veillerai ſur celle de ta fille: nous nous partagerons les devoirs de mère, & nous en doublerons les plaiſirs. Nous éleverons nos cœurs enſemble à celui qui purifia le mien par tes ſoins, & n'ayant plus rien à deſirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le ſein de l'innocence & de l'amitié.



LETTRE VIII.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

MON Dieu ! Coufine, que ta lettre m'a donné de plaifir ! Charmante prêcheufe !... charmante, en vérité; mais prêcheufe pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres, peu de nouvelles. L'architecte Athénien.... ce beau difeur.... tu fais bien.... dans ton vieux Plutarque.... Pompeufes defcriptions, fuperbe temple.... quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni, l'air fimple, grave & pofé.... comme qui diroit, ta Coufine Claire... d'une voix creufe, lente, & même un peu nafale... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il fe taît, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phrafes. Mon enfant, nous fommes ces deux Architectes; le temple dont il s'agit eft celui de l'amitié.

Réfumons un peu les belles chofes

que tu m'as dites. Premièrement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois néceſſaire; & puis, que tu me l'étois auſſi; & puis, qu'étant libres de paſſer nos jours enſemble, il les y falloit paſſer. Et tu as trouvé tout cela toute ſeule? Sans mentir, tu es une éloquente perſonne! Oh bien! que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette ſublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari, que tu remplis le vuide qu'il avoit laiſſé dans mon cœur. De ſon vivant, il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi-ſeule, & ſelon ta remarque ſur l'accord de la tendreſſe maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-ſeulement, je réſolus dès-lors de paſſer le reſte de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu.

Pour que nos deux familles n'en fiſſent qu'une, je me propoſai, ſuppoſant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille, à ton fils-aîné, & ce nom de mari, trouvé par plaiſanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce deſſein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une ſucceſſion embrouillée, & me trouvant aſſez de bien pour ſacrifier quelque choſe à la liquidation du reſte, je ne ſongeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets aſſurés & à l'abris de tout procès. Tu ſais que j'ai des fantaiſies ſur bien des choſes : ma folie dans celle-ci étoit de te ſurprendre. Je m'étois miſe en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te préſenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour dépoſer en tes mains la mère, la fille & leur bien, c'eſt-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils ;

car c'eſt déſormais ſon affaire & la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or, devine qui je choiſis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar : ne le connoîtrois-tu point?... Mon mari, Couſine?... Oui, ton mari, Couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir, eſt celui qui t'en a ſu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai ſujet de tous ces entretiens myſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris! N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi; mais plus en-dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que, quand

tu lui proposerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empresse-ment, & se montrât un peu froid à con-sentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. « Petite » Cousine, je connois Julie.... je la con-» nois bien... mieux qu'elle ne croit, » peut-être. Son cœur est trop honnête » pour qu'on doive résister à rien de ce » qu'elle desire, & trop sensible pour » qu'on le puisse sans l'affliger. Depuis » cinq ans que nous sommes unis, je » ne crois pas qu'elle ait reçu de moi » le moindre chagrin; j'espère mourir » sans lui en avoir jamais fait aucun ». Cousine, songes-y bien : voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscrettement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenoit souvent,

que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de secondes nôces, & que je t'aimois mieux que toute autre chose, hormis un mari. Car, vois-tu! ma pauvre enfant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénètre, je perce jusqu'au plus profond de ton ame, & c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon qui te faisoit si heureusement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant, que je ne sais pas mal prendre, & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'a cru prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire long-temps, &

tu t'es bientôt raſſurée. Cependant, je veux te raſſurer encore mieux en t'expliquant mes vrais ſentimens ſur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me ſerois point mariée. Mais dans notre ſexe, on n'achete la liberté que par l'eſclavage, & il faut commencer par être ſervante pour devenir ſa maîtreſſe un jour. Quoique mon père ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épouſai donc M. d'Orbe. Il étoit ſi honnête-homme, & m'aimoit ſi tendrement, que je l'aimois ſincèrement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuſe que celle que j'en avois conçue, & détruiſit les impreſſions que m'en avoit laiſſé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuſe, & ne s'en repentit pas. Avec un autre, j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois déſolé, & je ſens qu'il me falloit un auſſi bon mari pour

pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légère eût été plus folâtre; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente, & pouvoir vivre plus ſouvent.

A cela ſe joignirent les ſujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta ſituation. Je n'ai pas beſoin de te rappeler les dangers que t'a fait courir une paſſion mal réglée. Je les vis en frémiſſant. Si tu n'avois riſqué que ta vie, peut-être un reſte de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée: mais la triſteſſe & l'effroi pénètrent mon ame, & jusqu'à ce que je t'aie vu mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la ſentis. Elle a beaucoup fait ſur ton bon cœur, & je ne ceſſerai de bénir ces heureuſes larmes qui ſont peut-être la cauſe de ton retour au bien.

Voilà comment s'eſt paſſé tout le temps que j'ai vécu avec mon mari. Juge ſi, depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois eſpérer d'en retrouver un autre qui fût autant ſelon mon cœur, & ſi je ſuis tentée de le chercher ? Non, Couſine ; le mariage eſt un état trop grave ; ſa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriſte & me ſied mal ; ſans compter que toute gêne m'eſt inſupportable. Penſe, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant ſept ans ſept petites fois à mon aiſe ! Je ne veux pas faire comme toi, la matrône à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve aſſez piquante, aſſez mariable encore, & je crois que, ſi j'étois homme, je m'accommoderois aſſez de moi. Mais me remarier, Couſine ! Ecoute, je pleure bien ſincèrement mon pauvre mari ; j'aurois donné la moitié de ma vie pour paſſer l'autre avec lui, & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même, que parce que je l'avois déjà pris.

Je viens de t'expofer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore, malgré les foins de M. de Wolmar, c'eft que les difficultés femblent croître avec mon zèle à les furmonter. Mais mon zèle fera le plus fort, & avant que l'été fe paffe, j'efpère me réunir à toi pour le refte de nos jours.

Il refte à me juftifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'eft à quoi j'emploie ici le meilleur temps que j'y paffe. Je n'entre jamais dans ma maifon fans y retrouver des veftiges de celui qui me la rendoit chère. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet fans appercevoir quelque figne de fa tendreffe & de la bonté de fon cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je fuis ici, je ne fens que la perte que j'ai faite. Quand je fuis près de toi, je ne vois que ce qui m'eft refté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir fur mon humeur? Si je pleure en ton abfence, & fi je ris près de toi, d'où vient

cette différence ? Petite ingrate, c'eſt que tu me conſoles de tout, & que je ne ſais plus m'affliger de rien, quand je te poſsède.

Tu as dit bien des choſes en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur ; c'eſt de te chérir, quoique tu m'éclipſes. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire eſt le plus abſolu que je connoiſſe. Il s'étend juſques ſur les volontés, & je l'éprouve plus que perſonne. Comment cela ſe fait-il, Couſine ? Nous aimons toutes deux la vertu ; l'honnêteté nous eſt également chère, nos talents ſont les mêmes ; j'ai preſque autant d'eſprit que toi, & ne ſuis guères moins jolie. Je ſais fort bien tout cela, &, malgré tout cela, tu m'en impoſes, tu me ſubjugues, tu m'attères, ton génie écraſe le mien, & je ne ſuis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaiſons que tu te reprochois, &, que n'ayant point imité ta faute, j'aurois dû prendre l'aſ-

cendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foibleſſe, que je blamois, me ſembloit preſque une vertu; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin, dans ce temps-là même, je ne t'abordois point ſans un certain mouvement de reſpect involontaire, & il eſt sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit néceſſaire pour me rendre ton amie: naturellement, je devois être ta ſervante. Explique, ſi tu peux, cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais ſi fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'eſt que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent, & leur donne, pour ainſi dire, un nouvel être dont ils ſont forcés de lui faire hommage, puiſqu'ils ne l'auroient point eu ſans lui. Je t'ai rendu d'importants ſervices, j'en conviens; tu m'en fais ſouvenir ſi ſouvent, qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point; ſans moi tu étois per-

due. Mais qu'ai-je fait, que te rendre ce que j'avois reçu de toi ? Eſt-il poſſible de te voir long-temps ſans ſe ſentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié ? Ne ſais-tu pas que tout ce qui t'approche eſt par toi-même armé pour ta défenſe, & que je n'ai par-deſſus les autres que l'avantage des gardes de Séſoſtris, d'être de ton âge & de ton ſexe, & d'avoir été élevé avec toi ? Quoi qu'il en ſoit, Claire ſe conſole de valoir moins que Julie, en ce que ſans Julie elle vaudroit bien moins encore ; & puis, à te dire la vérité, je crois que nous avions grand beſoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup, ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton ſecret, toujours prêt à échapper de ta bouche. Conſidère, je t'en conjure, que ce qui te porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler, n'eſt

qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes, que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous font une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matières, il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentiments étoient fondés, & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſevelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpère, le cas peut devenir différent; mais encore faut-il que ce cas ſe préſente. En tout état de cauſe, crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conſeils d'un infortuné dont tous les maux ſont ton ouvrage?

A l'égard des dangers de la ſolitude, je conçois & j'approuve tes allarmes,

quoique je les ſache très-mal fondées.
Tes fautes paſſées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du préſent, & tu le ſerois bien moins s'il te reſtoit plus de ſujets de l'être. Mais je ne puis te paſſer ton effroi ſur le ſort de notre pauvre ami. A préſent que tes affections ont changé d'eſpèce, crois qu'il ne m'eſt pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des preſſentiments tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raiſon. Milord Edouard a reçu deux fois de ſes nouvelles, & m'a écrit, à la ſeconde, qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà paſſé les dangers dont tu parles. Tu ſais cela auſſi bien que moi, & tu t'affliges, comme ſi tu n'en ſavois rien. Mais ce que tu ne ſais pas, & qu'il faut t'apprendre, c'eſt que le vaiſſeau ſur lequel il eſt, a été vu, il y a deux mois, à la hauteur des Canaries, faiſant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon père, & dont il n'a pas manqué de me faire part, ſelon ſa coutume, de m'inſtruire des affaires publiques

beaucoup plus exactement que des siennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne serons pas long-temps sans recevoir des nouvelles de notre Philosophe, & que tu en feras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne le pleures de ce qu'il est en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! fosse or qui quel miser pur un poco,
Ch'e già di pianger e di viver lasso!

Voilà ce que j'avais à te répondre. Celle qui t'aime, t'offre & partage la douce espérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni seule ni la première, & que l'exécution en est plus avancée que tu ne pensois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à se rejoindre, que d'avoir encore à se séparer.

Hé bien! belle Dame, ai-je tenu parole, & mon triomphe est-il complet? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, & qu'on

reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie, Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (1).

LETTRE IX.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

Ma Couſine, ma bienfaitrice, mon amie, j'arrive des extrémités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paſſé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémiſphères ; j'ai vu les quatre parties du monde ; j'en ai mis le diamètre entre nous ; j'ai fait le tour

(1) Que cette bonne Suiſſeſſe eſt heureuſe d'être gaie, quand elle eſt gaie, ſans eſprit, ſans naïveté, ſans fineſſe ! Elle ne ſe doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire paſſer la bonne humeur. Elle ne ſait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour ſoi, mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

entier du globe, & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents, nous ſuit au bout de l'univers, & par-tout où l'on ſe porte avec ſoi, l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup ſouffert; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir! Hélas! ils mettoient un ſi grand prix à la vie! & moi je leur ai ſurvécu! ...... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre; les misères de mes compagnons m'étoient plus ſenſibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient ſouffrir plus que moi. Je me diſois; je ſuis mal ici: mais il eſt un coin ſur la terre où je ſuis heureux & paiſible, & je me dédommageois au bord du lac de Genève, de ce que j'endurois ſur l'Océan. J'ai le bonheur, en arrivant, de voir confirmer mes eſpérances; Milord Edouard m'apprend que vous jouiſſez toutes deux de la paix & de la ſanté, & que ſi vous, en particulier, avez perdu le doux titre

d'époufe, il vous refte ceux d'amie & de mère, qui doivent fuffire à votre bonheur.

Je fuis trop preffé de vous envoyer cette lettre pour vous faire, à préfent, un détail de mon voyage. J'ofe efpérer d'en avoir bientôt une occafion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légère idée, plus pour exciter que pour fatisfaire votre curiofité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immenfe dont je viens de vous parler, & fuis revenu dans le même vaiffeau fur lequel j'étois parti, le feul que le Commandant ait ramené de fon efcadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vafte continent que le manque de fer a foumis aux Européens, & dont ils ont fait un défert pour s'en affurer l'empire. J'ai vu les côtes du Bréfil où Lisbonne & Londres puifent leurs tréfors, & dont les peuples miférables foulent aux pieds l'or & les diamants fans ôfer y porter la main. J'ai traverfé paifiblement les mers les plus orageufes qui

ſont ſous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioſo ſotto ignoto polo
Provai l'onde faliaci, e'l vento infido.

J'ai vu de loin le ſéjour de ces prétendus géans (1) qui ne ſont grands qu'en courage, & dont l'indépendance eſt plus aſſurée par une vie ſimple & frugale que par une haute ſtature. J'ai ſéjourné trois mois dans une iſle déſerte & délicieuſe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui ſemble être confinée au bout du monde, pour y ſervir d'aſyle à l'innocence & à l'amour perſécutés : mais l'avide Européen ſuit ſon humeur farouche, en empêchant l'Indien paiſible de l'habiter, & ſe rend juſtice, en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu, ſur les rives du Mexique & du Pérou, le même ſpectacle que dans le Bréſil : j'en ai vu les rares & infortunés

---

(1) Les Patagons.

habitants, triſtes reſtes de deux puiſſants peuples, accablés de fers, d'opprobres & de misères, au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel, en pleurant, les tréſors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière, ſans réſiſtance & ſans défenſeurs. Tel eſt le droit de la guerre parmi les peuples ſavants, humains & polis de l'Europe : on ne ſe borne pas à faire à ſon ennemi, tout le mal dont on peut tirer du profit ; mais on compte pour un profit, tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé preſque toute la partie occidentale de l'Amérique ; non ſans être frappé d'admiration en voyant quinze cents lieues de côte, & la plus grande mer du monde, ſous l'empire d'une ſeule puiſſance, qui tient, pour ainſi dire, en ſa main, les clefs d'un hémiſphère du globe.

Après avoir traverſé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau ſpectacle. J'ai vu la plus nombreuſe & la plus illuſtre nation de l'Univers

ſoumiſe à une poignée de brigands; j'ai vû de près ce peuple célèbre, & n'ai plus été ſurpris de le trouver eſclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le ſera juſqu'à la fin des ſiècles. Je l'ai trouvé digne de ſon ſort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup ſans rien dire, plein d'eſprit ſans aucun génie, abondant en ſignes & ſtériles en idées; poli, complimenteur, adroit, fourbe & fripon; qui met tous les devoirs en étiquette, toute la morale en ſimagrées, & ne connoît d'autre humanité que les ſalutations & les révérences. J'ai ſurgi dans une ſeconde iſle déſerte, plus inconnue, plus charmante encore que la première, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le ſeul peut-être qu'un exil ſi doux n'épouvanta point; ne ſuis-je pas déſormais par-tout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'induſtrie humaine pour

tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vû dans le vaste Océan, où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir, l'un contre l'autre, le fer & les flammes. Dans un combat assez court, j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés, & les gémissements des mourants. J'ai reçu, en rougissant, ma part d'un immense butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Afrique, par les soins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu, par le temps & la constance, des difficultés que tout l'héroïsme des autres

peuples n'a jamais pu ſurmonter. J'ai vu ces vaſtes & malheureuſes contrées qui ne ſemblent deſtinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'eſclaves. A leur vil aſpect, j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié ; & voyant la quatrième partie de mes ſemblables changée en bêtes, pour le ſervice des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin, j'ai vu dans mes compagnons de voyage, un peuple intrépide & fier, dont l'exemple & la liberté rétabliſſoient, à mes yeux, l'honneur de mon eſpèce ; pour lequel la douleur & la mort ne ſont rien, & qui ne craint, au monde, que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef, un capitaine, un ſoldat, un pilote, un ſage, un grand-homme ; &, pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomſton : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'eſt quelqu'un qui reſſemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puiſſe conſoler de leur perte un cœur qui ſut les aimer.

Comment vous parler de ma guériſon ?

C'eſt de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus ſage que je ne ſuis parti ? J'oſe le croire, & ne puis l'affirmer. La même image règne toujours dans mon cœur ; vous ſavez s'il eſt poſſible qu'elle s'en efface ; mais ſon empire eſt plus digne d'elle ; &, ſi je ne me fais pas illuſion, elle règne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma Couſine, il me ſemble que ſa vertu m'a ſubjugué, que je ne ſuis, pour elle, que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plutôt il me ſemble que mes ſentiments ne ſe ſont pas affoiblis, mais rectifiés, &, avec quelque ſoin que je m'examine, je les trouve auſſi purs que l'objet qui les inſpire. Que puis-je vous dire de plus, juſqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je ſuis ſincère & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raiſons de m'en défier ? Suis-je le

maître du paſſé ? Puis-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment diſtinguerai-je par la ſeule imagination ce qui eſt, de ce qui fut ? & comment me repréſenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoi que vous penſiez, peut-être, du motif ſecret de mon empreſſement, il eſt honnête & raiſonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds, d'avance, au moins, de mes intentions. Souffrez que je vous voye, & m'examinez vous-même, ou laiſſez-moi voir Julie, & je ſaurai ce que je ſuis.

Je dois accompagner Mylord Edouard en Italie. Je paſſerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Penſez-vous que cela ſe puiſſe ? Eh ! ſi vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie : mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire, auſſi bonne & compatiſſante que vertueuſe & ſage, qui daigna m'aimer dès ſa plus tendre jeuneſſe, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui

que je lui dois tout (1). Non, non, chère & charmante amie, un ſi cruel refus ne ſeroit ni de vous, ni fait pour moi; il ne mettra point le comble à ma misère. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je dépoſerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y conſentirez. Je la verrai, elle y conſentira. Vous connoiſſez trop bien toutes deux mon reſpect pour elle. Vous ſavez ſi je ſuis homme à m'offrir à ſes yeux en me ſentant indigne d'y paroître. Elle a déploré ſi long-temps l'ouvrage de ſes charmes! Ah! qu'elle voye une fois l'ouvrage de ſa vertu!

P. S. Mylord Edouard eſt retenu pour quelque temps encore ici par des affaires; s'il m'eſt permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devants pour être plutôt auprès de vous?

---

(1) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de ſa vie? .... Malheureux queſtionneur! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime; il lui doit tout.

LETTRE X.

DE M. DE WOLMAR A L'AMANT DE JULIE.

Quoique nous ne nous connoiſſions pas encore, je ſuis chargé de vous écrire. La plus ſage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir ſon cœur à ſon heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre ſa maiſon. L'innocence & la paix y règnent; vous y trouverez l'amitié, l'hoſpitalité, l'eſtime, la confiance. Conſultez votre cœur; &, s'il n'y a rien-là qui vous effraye, venez ſans crainte. Vous ne partirez point ſans y laiſſer un ami.

WOLMAR.

P. S. Venez, mon ami; nous vous attendons avec empreſſement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

JULIE.

LETTRE XI.

DE MADAME D'ORBE

A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette Lettre étoit incluse la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ! car je prétends que ce nom (1) vous demeure, au moins dans notre société. C'est, je crois, vous dire assez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette exclusion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent, quand la raison les force à vous en donner. M. de Wolmar veut

(1) C'est celui qu'elle lui avoit donné devant ses gens à son précédent voyage. Voyez Tome II, Lettre XLII.

vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils; il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage; & je m'offenserois moi-même, si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse, & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête, satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser & de vous voir paisible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délasser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La dernière fois que vous me vîtes, j'étois une grave matrône, & mon ami étoit à l'extrémité; mais à

présent qu'elle se porte bien, & que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle & presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde, avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX

A MYLORD ÉDOUARD.

Je me lève au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne saurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, transporté, ne peut se contenir au-dedans de moi; il a besoin de s'épancher. Vous qui l'avez si souvent garanti du désespoir, soyez le cher dépositaire des premiers plaisirs qu'il ait goûtés depuis si long-temps.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue!

vue ! J'ai entendu ſa voix ; ſes mains ont touché les miennes ; elle m'a reconnu ; elle a marqué de la joie à me voir ; elle m'a appelé ſon ami, ſon cher ami ; elle m'a reçu dans ſa maiſon ; plus heureux que je ne fus de ma vie, je loge avec elle ſous un même toît ; & maintenant, que je vous écris, je ſuis à trente pas d'elle.

Mes idées ſont trop vives pour ſe ſuccéder ; elles ſe préſentent toutes enſemble ; elles ſe nuiſent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine, après une ſi longue abſence, m'étois-je livré près de vous aux premiers tranſports de mon cœur, en embraſſant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous ſongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes deſirer dans l'eſpoir de me ſoulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer ſi-tôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me proposâtes

de partir le premier pour avoir plus de temps à vous attendre ici. Je demandai la permiſſion d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en ſongeant que j'allois m'approcher d'elle, je ſentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous ſommes quittes; ce ſeul ſentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que, durant toute la route, je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une choſe à remarquer, c'eſt que je commençai de voir ſous un autre point-de-vue ce même objet qui n'étoit jamais ſorti de mon cœur. Juſques-là, je m'étois toujours rappelé Julie brillante comme autrefois des charmes de ſa première jeuneſſe. J'avois toujours vu ſes beaux yeux animés du feu qu'elle m'inſpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; ſon amour & le mien ſe mêloient tellement avec ſa figure, que je ne pouvois les en ſéparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée,

Julie mère, Julie indifférente! Je m'inquiétois des changements que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole; elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refusoit opiniâtrement des taches sur ce charmant visage, & si-tôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce moment, qui devoit passer si vîte, revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cîme des monts, le cœur me battit fortement, en me disant: elle est-là. La même chose venoit de m'arriver en mer, à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie, en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où

elle n'eſt pas. La première s'étend, quand je m'éloigne; & ſe reſſerre, à meſure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle eſt à préſent bornée aux murs de ſa chambre. Hélas! ce lieu ſeul eſt habité; tout le reſte de l'univers eſt vuide.

Plus j'approchois de la Suiſſe, plus je me ſentois ému. L'inſtant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Genève, fut un inſtant d'extaſe & de raviſſement. La vue de mon pays, de ce pays ſi chéri, où des torrens de plaiſirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes ſi ſalutaire & ſi pur; le doux air de la patrie, plus ſuave que les parfums de l'Orient; cette terre riche & fertile, ce payſage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé; ce ſéjour charmant, auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aſpect d'un peuple heureux & libre; la douceur de la ſaiſon, la ſérénité du climat; mille ſouvenir délicieux qui réveilloient tous les ſentimens que j'avois goûtés, tout cela

me jettoit dans des tranſports que je ne puis décrire, & ſembloit me rendre à-la-fois la jouiſſance de ma vie entière.

En deſcendant vers la côte, je ſentis une impreſſion nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me reſſerroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cauſe, croiſſoit à meſure que j'approchois de la Ville; il ralentiſſoit mon empreſſement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait juſques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la ſenſation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus ſaiſi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de reſpirer; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre, en demandant M. de Wolmar; car je n'oſai jamais nommer ſa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de deſſus la poitrine un poids de cinq cents livres, & prenant les deux lieues qui me reſtoient

à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre temps; mais j'appris, avec un vrai chagrin, que Madame d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge, pour reprendre les forces qui me manquoient : il me fut impossible d'avaler un seul morceau; je suffoquois en buvant, & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla, quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le désespoir; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir, de ma vie, éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entière.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas,

j'envoyai le poſtillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec ſa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fixés ſur l'avenue, j'attendois dans des tranſes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu, qu'elle me reconnut. A l'inſtant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras, ne fut pour elle qu'une même choſe. A ce ſon de voix, je me ſens treſſaillir; je me retourne, je la vois, je la ſens. O Milord, ô mon ami!... je ne puis parler...... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, reſpect humain. Son regard, ſon cri, ſon geſte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie; je pétille de joie en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence, étroitement embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs

pleurs. M. de Wolmar étoit-là ; je le ſavois, je le voyois, mais qu'aurois-je pu voir ? Non ; quand l'univers entier ſe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ſes careſſes, tendres prémices d'une amitié pure & ſainte que nous emporterons dans le ciel !

Cette première impétuoſité ſuſpendue, Madame de Wolmar me prit par la main, &, ſe retournant vers ſon mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me ſentis pénétré : quoiqu'il ſoit mon ancien ami, je ne vous le préſente pas, je le reçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré de votre amitié, qu'il aura déſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il, en m'embraſſant, ils ſeront anciens à leur tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ſes embraſſemens : mais mon cœur venoit de s'épuiſer, & je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcène, j'obſervai du



coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remisé ma chaise. Julie me prit sous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maison, presque oppressé d'aise de voir qu'on y prenoit possession de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paisiblement ce visage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis, avec une surprise amère & douce, qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans se sont mieux formés encore; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à son éblouissante blancheur. La petite vérole n'a laissé sur ses joues que quelques légères traces presque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur souffrante qui lui faisoit autrefois sans cesse baisser les yeux, on voit la sécurité de la vertu s'allier dans son chaste regard à la douceur & à la sensibilité; sa contenance, non moins modeste, est moins timide; un air plus libre & des graces plus franches ont succédé à ses manières contraintes, mêlées de tendresse & de honte; &, si le sen-

timent de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions-nous dans le ſallon, qu'elle diſparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle, Milord, c'étoient ſes enfans! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déjà ſur leur phyſionomie enfantine, le charme & l'attrait de leur mère. Que devins-je à cet aſpect? Cela ne peut, ni ſe dire, ni ſe comprendre; il faut le ſentir. Mille mouvements contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle! ô regrets! Je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joie. Je voyois, pour ainſi dire, multiplier celle qui me fut ſi chère. Hélas! je voyois au même inſtant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes ſembloient ſe multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle, d'un ton qui me perça

l'âme, voilà les enfants de votre amie; ils feront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Auffi-tôt ces deux petites créatures s'emprefsèrent autour de moi, me prirent les mains; &, m'accablant de leurs innocentes careffes, tournèrent vers l'attendriffement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre; &, les preffant contre ce cœur agité: chers & aimables enfants, dis-je, avec un foupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiffiez-vous reffembler à ceux de qui vous tenez la vie; puiffiez-vous imiter leurs vertus, & faire, un jour par les vôtres, la confolation de leurs amis infortunés. Madame de Wolmar, enchantée, me fauta au cou une feconde fois, & fembloit me vouloir payer par fes careffes de celles que je faifois à fes deux fils. Mais quelle différence du premier embraffement à celui-là! Je l'éprouvai avec furprife. C'étoit une mère de famille que j'embraffois; je la voyois environnée de fon époux & de fes enfants; ce cortège m'en impofoit. Je trouvois fur

ſon viſage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord; je me ſentois forcé de lui porter une nouvelle ſorte de reſpect; ſa familiarité m'étoit preſque à charge; quelque belle qu'elle me parût, j'aurois baiſé le bord de ſa robe de meilleur cœur que ſa joue: dès cet inſtant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar, me prenant par la main, me conduiſit enſuite au logement qui m'étoit deſtiné. Voilà, me dit-il, en y entrant, votre appartement; il n'eſt point celui d'un étranger, il ne ſera plus celui d'un autre, & déſormais reſtera vuide ou occupé par vous. Jugez ſi ce compliment me fut agréable! Mais je ne le méritois pas encore aſſez pour l'écouter ſans confuſion. M. de Wolmar me ſauva l'embarras d'une réponſe. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là, il fit ſi bien que je me trouvai plus à mon aiſe; &, prenant le ton d'un homme inſtruit de mes anciennes erreurs, mais plein de

confiance dans ma droiture, il me parla comme un père à ſon enfant, & me mit à force d'eſtime dans l'impoſſibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'eſt pas trompé ; je n'oublierai point que j'ai la ſienne & la vôtre à juſtifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur ſe reſſerre à ſes bienfaits ? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer, ſoit le mari de Julie ?

Cette journée ſembloit deſtinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois ſubir. Revenus auprès de Madame de Wolmar, ſon mari fut appelé pour quelque ordre à donner, & je reſtai ſeul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévenu de tous. Que lui dire ? Comment débuter ? Oſerois-je rappeller nos anciennes liaiſons, & des temps ſi préſens à ma mémoire ? Laiſſerois-je penſer que je les euſſe oubliés, ou que je ne m'en ſouciaſſe plus ? Quel ſupplice de traiter en étrangère celle qu'on porte au fond

de ſon cœur ! Quelle infamie d'abuſer de l'hoſpitalité pour lui tenir des diſcours qu'elle ne doit plus entendre ! Dans ces perplexités je perdois toute contenance ; le feu me montoit au viſage ; je n'ôſois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geſte, & je crois que je ſerois reſté dans cet état violent juſqu'au retour de ſon mari, ſi elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle conſerva le même maintien & les mêmes manières qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler ſur le même ton ; ſeulement, je crus voir qu'elle eſſayoit d'y mettre encore plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, ni timide, ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me raſſurer & à ſortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en ſavoir les détails ; ceux, ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle

n'ignoroit pas, difoit-elle, que fon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah, Julie! lui dis-je avec trifteffe, il n'y a qu'un moment que je fuis avec vous; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes? Non pas, dit-elle en riant; mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empreffement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire fans lui retracer les peines que j'avois fouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée; elle commença, d'un ton plus férieux, à entrer dans fa propre juftification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de fon difcours; &, ce qui me confondit, c'eft qu'elle le continua en fa préfence, exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de fourire, en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit: vous

voyez un exemple de la franchise qui règne ici. Si vous voulez sincèrement être vertueux, apprenez à l'imiter : c'est la seule prière & la seule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précèpte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci ; ne fais, ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende ; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes, ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux ; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors, prenant la main de sa femme, & la mienne, il me dit, en la serrant : notre amitié commence, en voici le cher lien ; qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie ;

traitez-la toujours comme telle ; plus vous ferez familier avec elle, mieux je penferai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme fi j'étois préfent ; ou devant moi, comme fi je n'y étois pas ; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez fans inquiétude ; car, comme je me réferve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous ferez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce difcours m'auroit fort embarraffé ; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une fi grande autorité fur moi que j'y étois déjà prefque accoutumé. Nous recommençâmes à caufer paifiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin fon mari en m'interrompant ; dans l'entretien de tout-à-l'heure difiez-vous, *Madame ?* Non, dis-je un peu déconcerté ; mais la bienféance..... La bien-

ſéance, reprit-il, n'eſt qne le maſque du vice; où la vertu règne, elle eſt inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma préſence, ou *Madame* en particulier; cela m'eſt indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois affaire, & je réſolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps, épuiſé de fatigue, avoit grand beſoin de nourriture, & mon eſprit de repos; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'abſence & de douleurs, après de ſi longues courſes, je me diſois dans une ſorte de raviſſement: je ſuis avec Julie, je la vois, je lui parle; je ſuis à table avec elle, elle me voit ſans inquiétude, elle me reçoit ſans crainte; rien ne trouble le plaiſir que nous avons d'être enſemble. Douce & précieuſe innocence, je n'avois point goûté tes charmes; & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je commence d'exiſter ſans ſouffrir.

Le ſoir, en me retirant, je paſſai devant

la chambre des maîtres de la maison ; je les y vis entrer ensemble ; je gagnai tristement la mienne , & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord , comment s'est passée cette première entrevue , desirée si passionnément , & si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir , depuis que je suis seul ; je me suis efforcé de sonder mon cœur ; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore , & il m'est impossible de juger si-tôt de mon véritable état. Tout ce que je sais très-certainement, c'est que, si mes sentiments pour elle n'ont pas changé d'espèce , ils ont, au moins, bien changé de forme; que j'aspire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le desirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi , quand je n'ai point vu sa Cousine ; cette aimable & chère amie à qui je dois tant , qui partagera sans cesse

avec vous mon amitié, mes soins, ma reconnoissance, & tous les sentiments dont mon cœur est resté le maître. A mon retour, je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis, & je veux m'observer de près. Je sais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison ; je l'ai résolu, je le jure : si je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.



LETTRE XIII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

Si tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaiſir, avant ton départ, d'embraſſer ton protégé. Il arriva avant-hier, & vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une eſpèce de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans ſa chambre, & il a été ſaigné (1) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien réſolu, pour te punir, de ne le pas laiſſer partir ſi-tôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-temps. Vraiment cela ſeroit bien imaginé qu'il vît ſéparément les inſéparables!

En vérité, ma Couſine; je ne ſais

(1) Pourquoi ſaigné? Eſt-ce auſſi la mode en Suiſſe?

quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pouvoient devenir légitimes, à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que, s'il m'étoit moins cher, je me défierois plus de moi : mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même manière. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, & de ce que j'éprouvai jadis, que je tire la sécurité de mon état présent, & dans des sentiments si divers, la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aie reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé; &, ce qu'autrefois je n'aurois guères imaginé possible, à bien des égards, il me paroît changé en mieux.

Le premier jour, il donna quelques ſignes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à ſon caractère. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire, & peut-être la ſecrette honte d'un rôle peu digne d'un honnête-homme, lui donnoient, devant moi, je ne ſais quelle contenance ſervile & baſſe, & dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raiſon. Au lieu de la ſoumiſſion d'un eſclave, il a maintenant le reſpect d'un ami qui ſait honorer ce qu'il eſtime; il tient avec aſſurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ſes maximes de vertu contrarient ſes intérêts; il ne craint ni de ſe faire tort, ni de me faire affront, en louant les choſes louables; & l'on ſent, dans tout ce qu'il dit, la confiance d'un homme droit & ſûr de lui-même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage

du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet; qu'il eſt moins prompt à juger les hommes, depuis qu'il en a beaucoup obſervés, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſyſtêmes; de ſorte qu'il eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui, depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

Sa figure eſt changée auſſi, & n'eſt pas moins bien; ſa démarche eſt plus aſſurée; ſa contenance eſt plus libre; ſon port eſt plus fier; il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt, quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paſſés, ſon viſage eſt celui de l'homme dans ſa perfection, & joint au feu de la jeuneſſe, la majeſté

de

de l'âge mûr. Son teint n'eſt pas reconnoiſſable ; il eſt noir comme un maure, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chère, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me ſurprends ſouvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que, ſi je l'examine, il n'eſt pas moins attentif à m'examiner. Après une ſi longue abſence, il eſt naturel de ſe conſidérer mutuellement avec une ſorte de curioſité ; mais ſi cette curioſité ſemble tenir de l'ancien empreſſement, quelle différence dans la manière, auſſi-bien que dans le motif ? Si nos regards ſe rencontrent moins ſouvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il ſemble que nous ayons une convention tacite pour nous conſidérer alternativement. Chacun ſent, pour ainſi dire, quand c'eſt le tour de l'autre, & détourne les yeux à ſon tour. Peut-on revoir ſans plaiſir, quoique l'émotion n'y ſoit plus, ce qu'on aima ſi tendrement autrefois, & qu'on aime ſi purement au-

jourd'hui ? Qui ſait ſi l'amour-propre ne cherche point à juſtifier les erreurs paſſées ? Qui ſait ſi chacun des deux, quand la paſſion ceſſe de l'aveugler, n'aime point encore à ſe dire : je n'avois pas trop mal choiſi ? Quoi qu'il en ſoit, je te le répète ſans honte, je conſerve pour lui des ſentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces ſentimens, je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractère, & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'oſe croire qu'après la vertu, je ſuis ce qu'il aime le mieux au monde. Je ſens qu'il s'honore de mon eſtime ; je m'honore à mon tour de la ſienne, & mériterai de la conſerver. Ah ! ſi tu voyois avec quelle tendreſſe il careſſe mes enfans, ſi tu ſavois quel plaiſir il prend à parler de toi ! Couſine, tu connoîtrois que je lui ſuis encore chère.

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'eſt que M. de Wolmar la partage, & qu'il en penſe par lui-même, depuis

qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avons dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris, & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête homme en doute ſur lui-même; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déjà par vous dire que ſon caractère me plaît, & que je l'eſtime ſur-tout par un côté dont il ne ſe doute guères, ſavoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la première épreuve que je lui deſtinois; il doit s'en préſenter une ſeconde (1) ſur laquelle je l'obſerverai; après quoi, je ne l'obſerverai plus.

---

(1) La lettre où il étoit queſtion de cette ſeconde épreuve a été ſupprimée; mais j'aurai ſoin d'en parler dans l'occaſion.

Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre chofe que la franchife de fon caractère; car jamais il ne put fe réfoudre autrefois à prendre un air foumis & complaifant avec mon père, quoiqu'il y eût un fi grand intérêt, & que je l'en euffe inftamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique reffource, & ne pus lui favoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas eft bien différent, reprit mon mari; il y a entre votre père & lui une antipathie naturelle fondée fur l'oppofition de leurs maximes. Quant à moi, qui n'ai ni fyftême ni préjugés, je fuis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait; un homme fans paffion ne peut infpirer d'averfion à perfonne : mais je lui ai ravi fon bien, il ne me le pardonnera pas fitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il fera parfaitement convaincu que le mal que je lui fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me careffoit à préfent, il feroit un fourbe; s'il ne me careffoit jamais, il feroit un monftre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en ſommes, & je commence à croire que le ciel bénira la droiture de nos cœurs, & les intentions bienfaiſantes de mon mari. Mais je ſuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aie tant de plaiſir à m'entretenir avec toi; j'ai réſolu de ne te plus rien dire; &, ſi tu veux en ſavoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te diſe encore ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de cette lettre. Tu ſais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il ſut eſſuyer mes pleurs, & diſſiper ma honte. Soit que je ne lui euſſe rien appris, comme tu l'as aſſez raiſonnablement conjecturé, ſoit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-ſeulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il ſemble avoir redoublé de ſoins, de confiance, d'eſtime, & vouloir me

dédommager, à force d'égards, de la confusion que cet aveu m'a coûtée. Ma cousine, tu connois mon cœur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite.

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus, de mon côté, de prendre contre moi la meilleure précaution que je pusse employer; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre, comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu de cette manière, & si je n'ai pu m'empêcher, en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais, quand j'ai voulu lui porter ma lettre, il s'est moqué de moi, & n'a pas eu la complaisance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée

de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne-foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bien rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue ; étoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit ? Hé bien ! a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage, & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux : le mariage est un état trop austère & trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempère quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumières, & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matières. Quoique vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de

vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en foient moins douces, en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié fe retiennent devant un témoin, quel qu'il foit. Il y a mille fecrets que trois amis doivent favoir, & qu'ils ne peuvent fe dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes chofes à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même manière; &, fi vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres feront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne ferez à votre aife ni avec l'un, ni avec l'autre. C'eft pour mon intérêt, autant que pour le vôtre, que je vous parle ainfi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la jufte honte de me louer en ma préfence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaifir de dire à votre amie, combien votre mari vous eft cher; à moi, celui de penfer que, dans vos plus fecrets entretiens, vous aimez à parler bien de lui. Julie! Julie! a-t-il ajouté, en me ferrant la

main, & me regardant avec bonté, vous abaisserez-vous à des précautions si peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous estimer votre prix ?

Ma chère amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable : mais je ne sais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aie, il m'élève au-dessus de moi-même ; & je sens qu'à force de confiance, il m'apprend à la mériter.



LETTRE XIV.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

COMMENT, cousine ! notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique ! Ce n'est pas lui, je t'en avertis que j'accuse de ce délai ; car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi : mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis, son ancien métier d'esclave, & je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude, grave & formaliste comme moi, fasse les avances, & que, toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir & crotu (1), qui a passé quatre fois sous le soleil, & vu le pays des épices ! mais tu me fais rire, sur-

(1) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

tout, quand tu te presses de gronder, de peur que je ne gronde la première. Je voudrois bien savoir de quoi tu te mêles ? C'est mon métier de quereller ; j'y prends plaisir, je m'en acquitte à merveille, & cela me va très-bien ; mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'est point du tout ton fait. En revanche, si tu savois combien tu as de grâce à avoir tort, combien ton air confus & ton œil suppliant te rendent charmante, au lieu de gronder, tu passerois ta vie à demander pardon, sinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à présent, demande-moi pardon de toutes manières. Le beau projet que celui de prendre son mari pour son confident, & l'obligeante précaution pour une aussi sainte amitié que la nôtre ! Amie injuste, & femme pusillanime ! à qui te fieras-tu de ta vertu sur la terre, si tu te défies de tes sentimens & des miens ! Peux-tu, sans nous offenser toutes deux, craindre ton cœur & mon in-

dulgence dans les nœuds sacrés où tu vis ? J'ai peine à comprendre comment la seule idée d'admettre un tiers dans les secrets caquetage des deux femmes ne t'a pas révolté ! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aise avec toi ; mais si je savois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaisir à t'écrire ; insensiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réserve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous exposoit ta sotte défiance, si ton mari n'eût été plus sage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'espérois, & moins que je ne le suis moi-même, à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces Sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur humain, en savent moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des fem-

mes ſenſibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entière eſt employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apoſtille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apoſtille, il y a dix ans, mon enfant, je ne ſais comment tu aurois fait : mais l'ami y ſeroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore obſervé l'attention que tu as miſe à examiner ſon hôte, & le plaiſir que tu prends à le décrire; mais il mangeroit Ariſtote & Platon, avant de ſavoir qu'on regarde ſon amant, & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un ſang-froid qu'on n'a jamais, en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obſervés ſeroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire, d'en trouver qui te ſeront échappés. Quelque différent que ton hôte ſoit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore, que, ſi ton cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en

ſoit, tu détournes les yeux, quand il te regarde. Tu les détournes, Couſine? Tu ne les baiſſes donc plus? Car ſûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre Sage eût auſſi remarqué cela?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler, on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis; mais, quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractère, que ton mari connoît trop bien pour s'en alarmer. Le moyen que dans un cœur ſi tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour? Ecoute, Couſine; tout ce que je te dis-là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès ſont ſenſibles, & c'eſt beaucoup. Je ne comptois que ſur ta vertu, & je commence à compter auſſi ſur ta raiſon: je regarde à préſent ta guériſon, ſinon

comme parfaite, au moins comme facile; & tu en as précisément assez fait pour te rendre inexcusable, si tu n'achèves pas.

Avant d'être à ton apostille, j'avois déjà remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier, en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant, il eût, s'il se pouvoit, redoublé pour toi d'estime; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général, ta lettre était très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite, & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne seroit rien pour une autre; mais, Cousine; souviens-t-en toujours; celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire, se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, &

qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre; tu sais qu'à celle de notre ami, j'ai volé; le cas étoit grave. Mais à présent, si tu savois dans quel embarras m'a mis cette courte absence, & combien j'ai d'affaires à la fois, tu sentirois l'impossibilité où je suis de quitter de rechef ma maison, sans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre six mois plutôt? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier & un peu à loisir avec notre philosophe; soit pour sonder & raffermir son cœur, soit pour lui donner quelques avis utiles sur la manière dont il doit se conduire avec ton mari, & même avec toi; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus, & je vois par ta lettre même qu'il a besoin de con-

ſeil. Nous avons pris une ſi grande habitude de le gouverner, que nous ſommes un peu reſponſables de lui à notre propre conſcience; &, juſqu'à ce que ſa raiſon ſoit entièrement libre, nous y devons ſuppléer. Pour moi, c'eſt un ſoin que je prendrai toujours avec plaiſir; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuſes que je n'oublierai jamais; & il n'y a point d'homme au monde, depuis que le mien n'eſt plus, que j'eſtime & que j'aime autant que lui. Je lui réſerve auſſi, pour ſon compte, le plaiſir de me rendre ici quelque ſervices.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuſes où j'aurai beſoin à mon tour de ſes lumières & de ſes ſoins. Au reſte, je compte ne le garder que cinq ou ſix jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, ſi-tôt qu'il ſera

remis, de me l'envoyer, c'eſt-à-dire, de le laiſſer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu ſais bien que, ſi je ris, quand je pleure, & n'en ſuis pas moins affligée, je ris auſſi, quand je gronde, & n'en ſuis pas moins en colère. Si tu es bien ſage, & que tu faſſe les choſes de bonne grâce, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit préſent qui te fera plaiſir, & très-grand plaiſir; mais ſi tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit il de l'eau-de-vie? porte-t-il un grand ſabre? a-t-il bien la mine d'un flibuſtier? Mon Dieu! que je ſuis curieuſe de voir l'air qu'on a, quand on revient des Antipodes!



LETTRE XV.

DE MADAME D'ORBE

A MADAME DE WOLMAR.

TIENS, Cousine, voilà ton esclave que je te renvoie. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur, qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grâce de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer si-tôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bienséances, & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion, sans savoir pourquoi; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve, qu'à m'en applaudir.

Mais toi, ſais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit ſi paiſiblement ici? Premièrement, il étoit avec moi, & je prétends que c'eſt déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit ſervice dans mes affaires; un ami ne s'ennuie point à cela. Une troiſième choſe que tu as déjà devinée, quoique tu n'en faſſes pas ſemblant, c'eſt qu'il me parloit de toi; &, ſi nous ôtions le temps qu'a duré cette cauſerie, de celui qu'il a paſſé ici, tu verrois qu'il m'en eſt fort peu reſté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaiſie de s'éloigner de toi, pour avoir le plaiſir d'en parler? Pas ſi bizarre qu'on diroit bien. Il eſt contraint en ta préſence; il faut qu'il s'obſerve inceſſamment; la moindre indiſcrétion deviendroit un crime; &, dans ces momens dangereux, le ſeul devoir ſe laiſſe entendre aux cœurs honnêtes: mais, loin de ce qui nous fut cher, on ſe permet d'y ſonger encore. Si l'on étouffe un ſentiment devenu coupable, pourquoi ſe reprocheroit-on de l'avoir

eu, tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut se permettre. Il a recommencé, pour ainsi dire, la carrière de ses anciennes amours. Sa première jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ses confidences; il rappelloit ces temps heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente..... sans doute il les embellissoit !

Il m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi; &, ce qu'il m'en a dit, tient plus du respect & de l'admiration que de l'amour; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassuré sur son cœur, que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop sensible, un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton;

mais j'ai remarqué depuis long-temps que personne ne peut, ni te voir, ni penser à toi de sang-froid ; & , si l'on joint au sentiment universel que ta vue inspire, le sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile, & peut-être impossible, qu'avec la vertu la plus austère il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi ; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible ; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même ; mais je puis te répondre, au moins, qu'il est pénétré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisable & corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, & je te prie d'y faire attention ; évite les détails sur le passé, & je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je

l'ai prié, preſſé, conjuré, boudé, baiſé; je lui ai pris les deux mains; je me ſerois miſe à genoux, s'il m'eût laiſſé faire: il ne m'a pas même écoutée. Il a pouſſé l'humeur & l'opiniâtreté, juſqu'à jurer qu'il conſentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à ſe deſſaiſir de ton portrait. Enfin, dans un tranſport d'indignation, me le faiſant toucher attaché ſur ſon cœur: le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton ſi ému qu'il en reſpiroit à peine, le voilà ce portrait, le ſeul bien qui me reſte, & qu'on m'envie encore! Soyez ſûre qu'il ne me ſera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, Couſine, ſoyons ſages, & laiſſons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui, s'il s'obſtine à le garder.

Après avoir bien épanché & ſoulagé ſon cœur, il m'a paru aſſez tranquille pour que je puſſe lui parler de ſes affaires. J'ai trouvé que le temps & la raiſon ne l'avoient point fait changer de ſyſtême, & qu'il bornoit toute ſon ambition à paſſer ſa vie, attaché à Milord Edouard.

Je n'ai pu qu'approuver un projet ſi honnête, ſi convenable à ſon caractère, & ſi digne de la reconnoiſſance qu'il doit à des bienfaits ſans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis ; mais que M. de Wolmar avoit gardé le ſilence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite aſſez ſingulière de ton mari, & à d'autres indices, je ſoupçonne qu'il a ſur notre ami quelque vue ſecrette qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire, & fions-nous à ſa ſageſſe. La manière dont il s'y prend prouve aſſez que, ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manières ; & c'eſt un ſigne aſſez favorable, que tu l'aies obſervé plus exactement que je n'aurois cru : mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phyſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois ? Malgré ce que tu m'en avois écrit, je craignois de lui

voir

voir cette politesse maniérée, ces façons singeresses qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui, dans la foule des riens, dont on y remplit une journée oisive, se piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas sur certaines âmes, soit que l'air de la mer l'ait entièrement effacé; je n'en ai pas apperçu la moindre trace; &, dans tout l'empressement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le desir de contenter son cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi, que me consoler; & ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille; mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché, comme toi, ses défauts, & s'est plaint de ce que je la gâtois; il s'est livré avec zèle à mes affaires, & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus, le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau; je me serois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre, qu'un

pan de ſon habit, galamment étendu ſur ſa main, ne ſeroit pas venu à mon ſecours; mon éventail reſta hier une grande ſeconde à terre, ſans qu'il s'élançât du bout de la chambre, comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une ſeule fois ſavoir de mes nouvelles. A la promenade, il n'affecte point d'avoir ſon chapeau cloué ſur ſa tête, pour montrer qu'il ſait les bons airs (1). A table, je lui ai demandé ſouvent ſa tabatière, qu'il n'appelle pas ſa boëte; toujours il me l'a préſentée avec la main, jamais ſur une aſſiette, comme un laquais; il n'a pas manqué

(1) A Paris on ſe pique ſur-tout de rendre la ſociété commode & facile, & c'eſt dans une foule de règles de cette importance qu'on y fait conſiſter cette ſociété. Tout eſt uſages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces uſages naiſſent & paſſent comme un éclair? Le ſavoir-vivre conſiſte à ſe tenir toujours au guet, à les ſaiſir au paſſage, à les affecter, à montrer qu'on ſait celui du jour. Le tout pour être ſimple.

de boire à ma ſanté deux fois au moins par repas, & je parie que, s'il nous reſtoit cet hiver, nous le verrions, aſſis avec nous autour du feu, ſe chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, Couſine? Mais montre-moi un des nôtres, fraîchement venu de Paris, qui ait conſervé cette bonhommie. Au reſte, il me ſemble que tu dois trouver notre philoſophe empiré dans un ſeul point; c'eſt qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent; ce qui ne peut ſe faire qu'à ton préjudice; ſans aller pourtant, je penſe, juſqu'à le raccommoder avec Madame Bélon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il eſt plus grave & plus ſérieux que jamais. Ma mignone, garde-le-moi bien ſoigneuſement juſqu'à mon arrivée. Il eſt préciſément comme il me le faut, pour avoir le plaiſir de le déſoler tout le long du jour.

Admire ma diſcrétion; je ne t'ai rien dit encore du préſent que je t'envoie, & qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma

lettre, & toi qui ſais combien j'en ſuis idolâtre & combien j'ai raiſon de l'être ; toi dont l'avarice étoit ſi en peine de ce préſent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah ! la pauvre petite ! au moment où tu lis ceci, elle eſt déja dans tes bras ; elle eſt plus heureuſe que ſa mere ; mais, dans deux mois, je ſerai plus heureuſe qu'elle ; car je ſentirai mieux mon bonheur. Hélas ! chère Couſine, ne m'as-tu pas déja toute entière ? Où tu es, où eſt ma fille, que manque-t-il encore de moi ! La voilà, cette aimable enfant ; reçois-la comme la tienne ; je te la cède, je te la donne ; je réſigne en tes mains le pouvoir maternel ; corrige mes fautes, charge-toi des ſoins dont je m'acquitte ſi mal à ton gré ; ſois dès aujourd'hui la mère de celle qui doit être ta bru, & pour me la rendre plus chère encore, fais-en, s'il ſe peut, une autre Julie. Elle te reſſemble déja de viſage ; à ſon humeur, j'augure qu'elle ſera grave & prêcheuſe ; quand tu auras corrigé les caprices qu'on

m'accuſe d'avoir fomentés, tu verras que ma fille ſe donnera les airs d'être ma Couſine; mais, plus heureuſe, elle aura moins de pleurs à verſer, & moins de combats à rendre. Si le ciel lui eût conſervé le meilleur des peres, qu'il eût été loin de gêner ſes inclinations, & que nous ſerions loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois déja s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déja plus ſe paſſer de ſon petit mali, & que c'eſt, en partie, pour cela que je te la renvoie? j'eus hier avec elle une converſation dont notre ami ſe mouroit de rire. Premièrement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui ſuis toute la journée ſa très-humble ſervante, & ne puis réſiſter à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dit non, vingt fois le jour, tu es la petite maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les

transports que tu peux penser ; mais pour l'embarrasser, j'ajoutai que tu m'enverrois, à sa place, le petit mali, & ce ne fut plus son compte. Elle me demanda, toute interdite, ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi ; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mali ? Non, dit-elle, assez séchement... Non ? mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera ?... Maman, ce sera la petite Maman... J'aurai donc la préférence ; car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux... Oh ! la petite Maman ne veut jamais que la raison.... Comment ! Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose ? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit mali ?... Parce qu'il ne vous convient pas... Et pourquoi ne me conviendroit-il pas ? Autre sourire aussi malin que le premier... Parle franchement, est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui ?... Non, Maman ; mais il est trop

jeune pour vous... Coufine, un enfant de fept ans!... En vérité, fi la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déjà tourné.

Je m'amufai à la provoquer encore. Ma chère Henriette, lui dis-je, en prenant mon férieux, je t'affure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc, s'écria-t-elle d'un air allarmé? C'eft qu'il eft trop étourdi pour toi.... Oh! Maman, n'eft-ce que cela? Je le rendrai fage... Et fi, par malheur, il te rendoit folle?... Ah! ma bonne Maman, que j'aimerois à vous reffembler!... Me reffembler, impertinente!... Oui, Maman: vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi. Hé bien! moi, je ferai folle de lui: voilà tout.

Je fais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu fauras bientôt le modérer. Je ne veux pas non plus le juftifier, quoiqu'il m'enchante; mais te montrer feulement que ta fille aime déja bien fon petit mali, & que s'il a deux

ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien, je vois l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que, quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu ma chère inſéparable; compte que le temps approche, & que les vendanges ne ſe feront pas ſans moi.

LETTRE XVI.

DE SAINT PREUX A MYLORD ÉDOUARD.

Que de plaiſirs, trop tard connus, je goûte depuis trois ſemaines! La douce choſe de couler ſes jours dans le ſein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des paſſions impétueuſes! Mylord, que c'eſt un ſpectacle agréable & touchant, que celui d'une maiſon ſimple

& bien reglée, ou règnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni ſans appareil, ſans éclat, tout ce qui répond à la véritable deſtination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la ſaiſon, la vaſte plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le ſauvage aſpect des montagnes; tout me rappelle ici ma délicieuſe Iſle de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mène une vie de mon goût, j'y trouve une ſociété ſelon mon cœur. Il ne manque, en ce lieu, que deux perſonnes pour que tout mon bonheur y ſoit raſſemblé, & j'ai l'eſpoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Madame d'Orbe veniez mettre le comble aux plaiſirs ſi doux & ſi purs que j'apprends à goûter où je ſuis, je veux vous en donner une idée, par le détail d'une économie domeſtique, qui annonce la félicité des maîtres de la maiſon, & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'eſpere, ſur le projet qui vous occupe,

que mes réflexions pourront un jour avoir leur ufage, & cet efpoir fert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maifon de Clarens. Vous la connoiffez. Vous favez fi elle eft charmante, fi elle m'offre des fouvenirs intéreffans, fi elle doit m'être chère, & par ce qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Madame de Wolmar en préfère, avec raifon, le féjour à celui d'Etange, château magnifique & grand; mais vieux, trifte, incommode, & qui n'offre, dans ces environs, rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maifon y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur ufage tout ce qui ne fervoit qu'à l'ornement; ce n'eft plus une maifon faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal fituées, ils ont coupé de trop grandes pièces pour avoir des logemens mieux diftribués. A des meubles anciens &

riches ils en ont ſubſtitué de ſimples & de commodes. Tout y eſt agréable & riant ; tout y reſpire l'abondance & la propreté, rien n'y ſent la richeſſe & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne ſe reconnoiſſe à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens ſe font remarquer au-dehors. La baſſe-cour a été aggrandie aux dépens des remiſes. A la place d'un vieux billard délabré, l'on a fait un beau preſſoir, & une laiterie où logoient des Paons criards dont on s'eſt défait. Le potager étoit trop petit pour la cuiſine ; on en a fait du parterre un ſecond, mais ſi propre & ſi bien entendu, que ce parterre, ainſi traveſti, plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs, ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers juſqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient

l'avenue. Par-tout on a ſubſtitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a preſque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baſſe-cour, le chant des coqs, le mugiſſement du bétail, l'attelage des charriots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruſtique, donne à cette maiſon un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne ſais quoi qui ſent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans ſa morne dignité.

Leurs terres ne ſont pas affermées; mais cultivées par leurs ſoins; & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaiſirs. La Baronie d'Etange n'a que des prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens eſt en vignes, qui font un objet conſidérable; & comme la différence de la culture y produit un effet plus ſenſible que dans les bleds, c'eſt encore une raiſon d'économie pour avoir préféré ce dernier ſéjour. Cepen-

dant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre, & M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée, elle rend davantage; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées: c'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui se dépeuple, on doit, tôt ou tard, mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres &

les cultivant toutes avec beaucoup de ſoin, il leur faut, outre les domeſtiques de la baſſe-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée, ce qui leur procure le plaiſir de faire ſubſiſter beaucoup de gens ſans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays, & les voiſins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque choſe à ne pas prendre toujours les plus robuſtes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inſpire à ceux qu'on choiſit, par l'avantage de les avoir ſans ceſſe autour de ſoi, & de pouvoir compter ſur eux dans tous les temps, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers, on fait toujours deux prix, l'un eſt le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, eſt un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on eſt content d'eux, & il arrive preſque tou-

jours que ce qu'ils font pour qu'on le foit, vaut mieux que le furplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar eft intégre & févère, & ne laiffe jamais dégénérer, en coutume & en abus, les inftitutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des furveillans qui les animent & les obfervent. Ces furveillans font les gens de la baffe-cour qui travaillent eux-mêmes, & font intéreffés au travail des autres, par un petit denier qu'on leur accorde, outre leurs gages, fur tout ce qu'on recueille par leurs foins. De plus, M. de Wolmar les vifite lui-même prefque tous les jours, fouvent plufieurs fois le jour, & fa femme aime à être de ces promenades. Enfin, dans le temps des grands travaux, Julie donne toutes les femaines vingt batz (1) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui, durant ces huit jours, a été le plus diligent au jugement du maître.

(1) Petite monnoie du pays.

Tous ces moyens d'émulation qui paroiſſent diſpendieux, employés avec prudence & juſtice, rendent inſenſiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais, comme on n'en voit le profit qu'avec de la conſtance & du temps, peu de gens ſavent & veulent s'en ſervir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le ſeul auquel des vûes économiques ne font point ſonger, & qui eſt plus propre à Madame de Wolmar, c'eſt de gagner l'affection de ces bonnes gens, en leur accordant la ſienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & penſe devoir des ſervices à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domeſtiques, tous ceux qui l'ont ſervie, ne fût-ce que pour un ſeul jour, deviennent tous ſes enfans; elle prend part à leurs plaiſirs, à leus chagrins, à leur ſort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts ſont les ſiens, elle ſe charge de mille ſoins

pour eux, elle leur donne des conseils, elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractère par des paroles emmiellées & sans effet, mais par des services véritables, & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté, quittent tout à son moindre signe; ils vôlent, quand elle parle; son seul regard anime leur zèle, en sa présence ils sont contens, en son absence, ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours font beaucoup; sa douceur, ses vertus font davantage. Ah, Mylord! l'adorable & puissant empire que celui de la beauté bienfaisante!

Quant au service personnel des maîtres, ils ont, dans la maison, huit domestiques, trois femmes & cinq hommes, sans compter le valet-de-chambre du Baron, ni les gens de la basse-cour. Il n'arrive guères qu'on soit mal servi par peu de domestiques; mais on diroit, au zèle de ceux-ci, que chacun, outre son service, se croit chargé de celui

des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une anti-chambre, ou poliſſonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile; ils aident à la baſſe-cour, au cellier, à la cuiſine; le jardinier n'a point d'autre garçon qu'eux; & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaiſir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu régner à Paris & à Londres de choiſir des domeſtiques tout formés, c'eſt-à-dire, des coquins déja tout faits, de ces coureurs de conditions, qui, dans chaque maiſon qu'ils parcourent, prennent, à la fois, les défauts des valets & des maîtres, & ſe font un métier de ſervir tout le monde, ſans jamais s'attacher à perſonne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zèle, au milieu de pareilles gens, & ce ramaſſis de canaille ruine le maître

& corrompt les enfans dans toutes les maisons opulentes. Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact, mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La première chose qu'on leur demande, est d'être honnêtes gens; la seconde, d'aimer leur maître; la troisième, de le servir à son gré; mais pour peu qu'un maître soit raisonnable, & un domestique intelligent, la troisième suit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville, mais de la campagne. C'est ici leur premier service, & ce sera sûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chose. On les prend dans quelques familles nombreuses & surchargées d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choisit jeunes, bien faits, de bonne santé, & d'une physionomie agréable. M. de Wolmar les interroge;

les examine, puis les présente à sa femme. S'ils agréent à tous deux, ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est-à-dire, des enfans de la maison, & l'on passe quelques jours à leur apprendre, avec beaucoup de patience & de soin, ce qu'ils ont à faire. Le service est si simple, si égal, si uniforme, les maîtres ont si peu de fantaisie & d'humeur, & leurs domestiques les affectionnent si promptement, que cela est bientôt appris. Leur condition est douce; ils sentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laisse point amollir par l'oisiveté, mère des vices. On ne souffre point qu'ils deviennent des Messieurs, & s'enorgueillissent de la servitude. Ils continuent de travailler comme ils faisoient dans la maison paternelle; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de père & de mère, & en gagner de plus opulens: de cette sorte, ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoient d'ici, il n'y en a pas

un qui ne reprît plus volontiers ſon état de payſan, que de ſupporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maiſon où chacun fît mieux ſon ſervice, & s'imaginât moins de ſervir.

C'eſt ainſi qu'en formant & dreſſant ſes propres domeſtiques, on n'a point à ſe faire cette objection ſi commune & ſi peu ſenſée; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne ſerviront à d'autres: ſi vous ne ſongez qu'à vous, en les formant, en vous quittant ils ſont fort bien de ne ſonger qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage, & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi, ne me doit aucune reconnoiſſance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Madame de Wolmar emploient encore un autre moyen qui me paroît fort bien entendu. En commençant leur établiſſement, ils ont

cherché quel nombre de domeftiques ils pouvoient entretenir dans une maifon montée à-peu-près felon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou feize : pour être mieux fervis, ils l'ont réduit à la moitié; de forte qu'avec moins d'appareil, leur fervice eft beaucoup plus exact. Pour être mieux fervis encore, ils ont intéreffé les mêmes gens à les fervir long-temps. Un domeftique, entrant chez eux, reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtième; au bout de vingt ans, il feroit ainfi plus que doublé, & l'entretien des domeftiques feroit à-peu-près, alors, en raifon du moyen des maîtres : mais il ne faut pas être un grand algébrifte pour voir que les frais de cette augmentation font plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que, quand ils les paieroient à tous, l'avantage d'avoir été bien fervis, durant vingt ans, compenferoit, & au-delà, ce furcroît de dépenfe. Vous fentez bien, Mylord, que

c'eſt un expédient ſûr pour augmenter inceſſamment le ſoin des domeſtiques, & ſe les attacher à meſure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas ſeulement de la prudence; il y a même de l'équité dans un pareil établiſſement. Eſt-il juſte qu'un nouveau venu ſans affection, & qui n'eſt peut-être qu'un mauvais ſujet, reçoive, en entrant, le même ſalaire qu'on donne à un ancien ſerviteur, dont le zèle & la fidélité ſont éprouvés par de longs ſervices, & qui d'ailleurs approche, en vieilliſſant, du temps où il ſera hors d'état de gagner ſa vie? Au reſte, cette dernière raiſon n'eſt pas ici de miſe, & vous pouvez bien croire que des maîtres auſſi humains ne négligent pas des devoirs que rempliſſent, par oſtentation, beaucoup de maîtres ſans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleſſe ôtent les moyens de ſervir.

J'ai, dans l'inſtant même, un exemple aſſez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenſer les

longs ſervices de ſon valet-de-chambre ; par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & ſans peine. Julie vient de recevoir là-deſſus, de ce vieux domeſtique, une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la ſupplie de le faire diſpenſer d'accepter cet emploi. « Je ſuis âgé, lui dit-il ; j'ai » perdu toute ma famille ; je n'ai plus » d'autres parens que mes maîtres ; tout » mon eſpoir eſt de finir paiſiblement mes » jours dans la maiſon où je les ai paſſés.... » Madame, en vous tenant dans mes bras » à votre naiſſance, je demandois à Dieu » de tenir de même un jour vos enfans ; » il m'en a fait la grace ; ne me refuſez » pas celle de les voir croître & proſpérer » comme vous.... Moi qui ſuis accoutumé » à vivre dans une maiſon de paix, où » en retrouverai-je une ſemblable pour » y repoſer ma vieilleſſe ?.... Ayez la » charité d'écrire, en ma faveur, à Mon» ſieur le Baron. S'il eſt mécontent de » moi, qu'il me chaſſe & ne me donne

» point

» point d'emploi : mais ſi je l'ai fidélement ſervi durant quarante ans, qu'il » me laiſſe achever mes jours à ſon ſervice » & au vôtre, il ne ſauroit mieux me » récompenſer ». Il ne faut pas demander ſi Julie a écrit. Je vois qu'elle ſeroit auſſi fâchée de perdre ce bon-homme, qu'il le ſeroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres ſi chéris à des pères, & leurs domeſtiques à leurs enfans ? Vous voyez que c'eſt ainſi qu'ils ſe regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maiſon qu'un domeſtique ait demandé ſon congé. Il eſt même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le ſervice eſt agréable & doux. Les meilleurs ſujets en ſont toujours les plus alarmés, & l'on n'a jamais beſoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui ſont peu regrettables. Il y encore une règle à cela : quand M. de Wolmar a dit, *je*

vous chaſſe, on peut implorer l'interceſſion de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grâce à ſa prière ; mais un congé qu'elle donne eſt irrévocable, & il n'y a plus de grâce à eſpérer. Cet accord eſt très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que cauſeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laiſſe pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & ſans colère ; car outre qu'on n'eſt pas ſûr d'obtenir grâce, & qu'elle n'eſt jamais accordée deux fois au même, on perd par ce mot ſeul ſon droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau ſervice ; ce qui prévient l'inſolence des vieux domeſtiques & augmente leur circonſpection, à meſure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes ſont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuiſinière. Celle-ci eſt une payſanne fort propre & fort entendue, à qui Ma-

dame de Wolmar a appris la cuisine ; car dans ce pays, simple encore (1), les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui seront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin, & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme-de-chambre n'est plus Babi ; on l'a renvoyée à Etange où elle est née ; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend, en quelque maniere, le contrôleur de l'Econome. Il y avoit long-tems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle une ancienne domestique de sa mère, quoiqu'elle eût plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernières explications, elle y a consenti, & Babi est partie. Cette femme est intelligente & fidelle, mais indiscrette & babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi

(1) Simple ! Il a donc beaucoup changé.

plus d'une fois les secrets de sa maîtresse, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que, pour prévenir la même indiscrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme sage a su l'employer de manière à profiter de ses bonnes qualités sans s'exposer aux mauvaises. Celle qui l'a remplacée est cette même Fanchon Regard, dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaisir. Malgré l'augure de Julie, ses bienfaits, ceux de son pere, & les vôtres, cette jeune femme si honnête & si sage, n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet, qui avoit si bien supporté sa misere, n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisance, il a négligé son métier, &, s'étant tout-à-fait dérangé, il s'est enfui du pays; laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems-là. Julie, après l'avoir retirée chez elle, lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour

de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le ſoin de veiller, tant ſur leurs enfans, que ſur celle qui les gouverne. Celle-ci eſt auſſi une villageoiſe ſimple & crédule, mais attentive, patiente & docile ; de ſorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétraſſent point dans une maiſon dont les maîtres ne les ont ni ne les ſouffrent.

Quoique tous les domeſtiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux ſexes ; on regarde ici cet article comme très-important. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. On penſe, au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis, ne ſauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes, ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes-de-chambre

que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la ſageſſe & à la modeſtie des femmes; non-ſeulement par des raiſons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car, quoi qu'on en diſe, nul ne remplit bien ſon devoir, s'il ne l'aime; & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui ſuſſent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux ſexes une familiarité dangereuſe, on ne les gêne point ici par des loix poſitives qu'ils ſeroient tentés d'enfreindre en ſecret; mais, ſans paroître y ſonger, on établit des uſages plus puiſſans que l'autorité même. On ne leur défend pas de ſe

voir : mais on fait en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion, ni la volonté. On y parvient, en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entierement différens. Sur l'ordre admirable qui règne ici, ils sentent que, dans une maison bien réglée, les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, se soumet sans répugnance à une manière de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle, la femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert, sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un, seroit, dit-elle, insupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la Nature sont

aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose ; leurs amusemens ne different pas moins que leurs devoirs ; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations sont assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles ? S'ils se voient les uns les autres, c'est plutôt par entre-vues & presque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la Nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes & femmes. Le soir, la famille se rassemble, chacun passe la nuit auprès de sa femme ; la séparation recommence avec le jour, &

les deux ſexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel eſt l'ordre que ſon univerſalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il eſt perverti, l'on en voit encore des veſtiges. En France, où les hommes ſe ſont ſoumis à vivre à la maniere des femmes, & à reſter ſans ceſſe enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conſervent, montre que ce n'eſt point à cela qu'ils étoient deſtinés. Tandis que les femmes reſtent tranquilement aſſiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle; un inſtinct machinal, combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe mettent, & les pouſſant, malgré eux, à cette vie active & laborieuſe que leur impoſa la Nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer au parterre d'avoir reſté tout le jour aſſis au ſallon. Enfin, ils ſentent

ſi bien l'ennui de cette indolence efféminée & caſaniere, que, pour y mêler au moins quelque ſorte d'activité, ils cèdent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar ſe ſoutient très-bien par l'exemple de ſa maiſon. Chacun étant, pour ainſi dire, tout à ſon ſexe, les femmes y vivent très-ſéparées des hommes. Pour prévenir entre eux les liaiſons ſuſpectes, ſon grand ſecret eſt d'occuper inceſſamment les uns & les autres; car leurs travaux ſont ſi différens, qu'il n'y a que l'oiſiveté qui les raſſemble. Le matin, chacun vaque à ſes fonctions, & il ne reſte de loiſir à perſonne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîner, les hommes ont pour département le jardin, la baſſe-cour, ou d'autres ſoins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans juſqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, ſouvent

même avec leur maîtreſſe, & qui leur eſt agréable comme le ſeul moment où elles prennent l'air. Les hommes, aſſez exercés par le travail de la journée, n'ont guères envie de s'aller promener, & ſe repoſent en gardant la maiſon.

Tous les Dimanches, après le prêche du ſoir, les femmes ſe raſſemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour, du conſentement de Madame. Là, en attendant un petit régal donné par elle, on cauſe, on chante, on joue au vôlant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adreſſe propre à plaire aux yeux des enfans, juſqu'à ce qu'ils s'en puiſſent amuſer eux-mêmes. La collation vient, compoſée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudais, de merveilles (1), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en eſt toujours exclus, & les hommes, qui dans tous les tems entrent peu dans

(1) Sorte de gâteau du pays.

ce petit Gynécée (1), ne ſont jamais de cette collation, où Julie manque aſſez rarement. J'ai été jusqu'ici le ſeul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités, de l'y accompagner. Elle eut grand ſoin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette ſeule fois, & qu'elle l'avoit refuſée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez ſi la petite vanité féminine étoit flattée, & ſi un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'excluſion du maître ?

Je fis un goûter délicieux. Eſt-il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays ? Penſez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préſide, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me ſervit des grus, de la céracée (1),

(1) Appartement des femmes.

(2) Laitages excellens qui ſe font ſur la montagne de Salève. Je doute qu'ils ſoient connus ſous ce nom au Jura, ſur-tout vers l'autre extrémité du lac.

des gauffres, des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit elle, en me donnant encore une assiette de crême, que votre estomac se fait honneur par-tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaisans. Pas plus impunément ; repris-je ; on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raison peut s'égarer dans un chalet tout aussi bien que dans un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit, & se mit à carresser ses enfans. C'en fut assez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut-là ma première indicrétion, & j'espère que ce sera la dernière.

Il régnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me touchoit le cœur ; je voyois sur tous les visages la même gaieté, & plus de franchise, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée sur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les servantes & la mai-

treſſe, ne faiſoit qu'affermir le reſpect & l'autorité, & les ſervices rendus & reçus ne ſembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas juſqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéreſſant. Le laitage & le ſucre ſont un des goûts naturels du ſexe, & comme le ſymbole de l'innocence & de la douceur qui font ſon plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les ſaveurs fortes, & les liqueurs ſpiritueuſes; alimens plus convenables à la vie active & laborieuſe que la Nature leur demande; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & ſe confondre, c'eſt une marque preſque infaillible du mélange déſordonné des ſexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent ſans ceſſe avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux ſexes ſont moins confondus, leur goût propre s'eſt mieux conſervé. En général, je penſe

qu'on pourroit ſouvent trouver quelque indice du caractère des gens dans le choix des alimens qu'ils préfèrent. Les Italiens, qui vivent beaucoup d'herbages, ſont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez, dans vos inflexibles vertus, quelque choſe de dur & qui tient de la barbarie. Le Suiſſe, naturellement froid, paiſible & ſimple, mais violent & emporté dans la colère, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, ſouple & changeant, vit de tous les mets, & ſe plie à tous les caractères. Julie elle-même pourroit me ſervir d'exemple : car, quoique ſenſuelle & gourmande dans ſes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le ſel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits ; voilà ſa nourriture ordinaire, & ſans le poiſſon qu'elle aime auſſi beaucoup, elle ſeroit une véritable pythagoricienne.

Ce n'eſt rien de contenir les femmes,

ſi l'on ne contient auſſi les hommes ; & cette partie de la règle, non moins importante que l'autre, eſt plus difficile encore ; car l'attaque eſt en général plus vive que la défenſe : c'eſt l'intention du conſervateur de la Nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domeſtiques, des mercénaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître eſt de cacher cette gène ſous le voile du plaiſir ou de l'intérêt, en ſorte qu'ils penſent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oiſiveté du Dimanche, le droit qu'on ne peut guères leur ôter d'aller où bon leur ſemble, quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruiſent ſouvent en un ſeul jour l'exemple & les leçons des ſix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs

maîtres & pour eux-mêmes, les rendent, par mille défauts, incapables du ſervice, & indignes de la liberté.

On remédie a cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à ſortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence eſt, que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu, ſans que jamais perſonne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derrière la maiſon eſt une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'eſt-là que les gens de livrée, & ceux de la baſſe-cour, ſe raſſemblent en été le Dimanche après le prêche, pour y jouer, en pluſieurs parties liées, non de l'argent, on ne le ſouffre pas; ni du vin, on leur en donne; mais une miſe fournie par la libéralité des maîtres. Cette miſe eſt toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur uſage. Le nombre des jeux eſt proportionné à la

valeur de la miſe ; en ſorte que, quand cette miſe eſt un peu conſidérable, comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de ſoie, un chapeau fin, ou autre choſe ſemblable, on emploie ordinairement pluſieurs ſéances à la diſputer. On ne s'en tient point à une ſeule eſpèce de jeu ; on les varie, afin que le plus habile dans un, n'emporte pas toutes les miſes, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts, par des exercices multipliés. Tantôt c'eſt à qui enlèvera à la courſe un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on diſpute un prix, en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux, un petit appareil qui les prolonge & les rend amuſans. Le maître & la maîtreſſe les honorent ſouvent de leur préſence; on y amène quelquefois les enfans; les étrangers même y viennent, attirés par la curioſité, & pluſieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir ; mais

nul n'eſt jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du conſentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aiſément. Inſenſiblement, il s'eſt fait de cet uſage une eſpèce de ſpectacle, où les acteurs, animés par les regards du public, préfèrent la gloire des applaudiſſemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en eſtiment d'avantage; &, s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes, plutôt que de ce qu'ils poſſèdent, tout valets qu'ils ſont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il ſeroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un ſoin ſi puérile en apparence, & toujours dédaigné des eſprits vulgaires, tandis que c'eſt le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an, pour ces petits établiſſemens, que ſa femme a la première imaginés. Mais, dit-il,

combien de fois croyez-vous que je regagne cette ſomme dans mon ménage, & dans mes affaires, par la vigilance & l'attention que donnent à leur ſervice des domeſtiques attachés, qui tiennent tous leurs plaiſirs de leurs maîtres ; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maiſon qu'ils regardent comme la leur ; par l'avantage de profiter, dans leurs travaux, de la vigueur qu'ils acquièrent dans leurs jeux ; par celui de les conſerver toujours ſains, en les garantiſſant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui ſont la ſuite ordinaire de ces excès ; par celui de prévenir en eux les fripponneries que le déſordre amène infailliblement, & de les conſerver toujours honnêtes gens, enfin, par le plaiſir d'avoir chez nous, à peu de fraix, des récréations agréables pour nous-mêmes ? Que s'il ſe trouve parmi nos gens quelqu'un, ſoit homme, ſoit femme, qui ne s'accommode pas de nos règles & leur préfère la liberté d'aller, ſous divers prétextes, courir où bon lui ſem-

ble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence, comme un indice très-suspect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi, ces mêmes amusemens qui nous conservent de bons sujets, nous servent encore d'épreuve pour les choisir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois, dans les mêmes hommes, de bons domestiques pour le service de leurs personnes, de bons paysans pour cultiver leurs terres, de bons soldats pour la défense de la patrie; & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver, les plaisirs changent d'espèce, ainsi que les travaux. Les Dimanches, tous les gens de la maison, & même les voisins, hommes & femmes indifféremment, se rassemblent, après le service, dans une salle-basse, où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux, & un violon qui les fait danser. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y ren-

dre au moins pour quelques inſtans, afin d'y maintenir, par ſa préſence, l'ordre & la modeſtie, & il n'eſt pas rare qu'elle y danſe elle-même, fût-ce avec ſes propres gens. Cette règle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la ſévérité des mœurs proteſtantes. Je le dis à Julie; & voici, à-peu-près, ce qu'elle me répondit.

La pure Morale eſt ſi chargée de devoirs ſévères, que, ſi on la ſurcharge encore de formes indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſenciel. On dit que c'eſt le cas de la plupart des Moines, qui, ſoumis à mille règles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu. Ce défaut règne moins parmi nous; mais nous n'en ſommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'Egliſe, auſſi ſupérieurs en ſageſſe à toutes les ſortes de Prêtres, que notre Religion eſt ſupérieure à toutes les autres en ſainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroiſſent plus fondées ſur le préjugé que ſur la raiſon. Telle eſt celle

qui blâme la danſe & les aſſemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter, que chacun de ces amuſemens ne fût pas également une inſpiration de la Nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je penſe, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux ſexes, tout divertiſſement public devient innocent, par cela même qu'il eſt public; au-lieu que l'occupation la plus louable eſt ſuſpecte dans le tête-à-tête (1). L'homme & la femme ſont deſtinés l'un pour l'autre; la fin de la Nature eſt qu'il ſoient unis par le mariage. Toute fauſſe Religion combat la Nature; la nôtre ſeule, qui la ſuit & la

(1) Dans ma lettre à M. d'Alembert ſur les ſpectacles, j'ai tranſcrit de celle-ci le morceau ſuivant, & quelques autres; mais comme alors je ne faiſois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût, pour citer ce que j'en avois tiré.

rectifie, annonce une inſtruction divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter, ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Évangile ne preſcrit pas, & qui ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection, que dans une aſſemblée où les yeux du public, inceſſamment tournés ſur elles, les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la Jeuneſſe; qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont perſonne n'ôſeroit ſortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perſonne, au moins quant à la figure, & de ſe montrer, avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître

noître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire, & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui ſongent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne une éternelle contrainte, ou l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrette ſévérité d'un Paſteur ne ſait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe & l'ennui? On élude une tyrannie inſupportable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une Jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à tête, adroitement concertés, prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher, comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente

joie aime à s'évaporer au grand jour: mais le vice eſt amis des ténèbres, & jamais l'innocence & le myſtère n'habitèrent long-tems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle, en me ſerrant la main, comme pour me communiquer ſon repentir & faire paſſer dans mon cœur la pureté du ſien, qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux, aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête.

Encore un coup, continua Madame de Wolmar, d'un ton plus tranquile, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tous le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où règnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques. C'eſt ſur ce principe, que, quand mes domeſtiques des deux ſexes ſe raſ-

ſemblent, je ſuis bien-aiſe qu'ils y ſoient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voiſinage, ceux dont le commerce n'eſt point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaiſir que, pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voiſins, on dit: il eſt reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vûe. Les hommes qui nous ſervent ſont tous garçons, & parmi les femmes, la gouvernante des enfans eſt encore à marier; il n'eſt pas juſte que la réſerve où vivent ici les uns & les autres, leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons, dans ces petites aſſemblées, de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux, pour les aider à mieux choiſir, & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages, nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes-gens; mais j'aime mieux paſſer condamnation ſur ce point, & j'avoue franchement que mon

plus grand motif en cela eſt le plaiſir que j'y trouve. Vous ſavez que j'ai toujours partagé la paſſion que ma Couſine a pour la danſe; mais, après la perte de ma mère, je renonçai pour ma vie au bal & à toute aſſemblée publique : j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, ſans croire y déroger en danſant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domeſtiques. C'eſt un exercice utile à ma ſanté durant la vie ſédentaire qu'on eſt forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuſe innocemment; car, quand j'ai bien danſé, mon cœur ne me reproche rien. Il amuſe auſſi M. de Wolmar; toute ma coquetterie en cela ſe borne à lui plaire. Je ſuis cauſe qu'il vient au lieu où l'on danſe; ſes gens en ſont plus contens d'être honorés des regards de leur maître; ils témoignent auſſi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramène un peu l'humanité naturelle, en tempé

rant la baſſeſſe de la ſervitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au ſujet de la danſe, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de ſubordination, & comment elle & ſon mari pouvoient deſcendre & s'égaler ſi ſouvent à leurs domeſtiques, ſans que ceux-ci fuſſent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Aſie, ſervis dans leurs palais, avec plus de reſpect que ces bons maîtres le ſont dans leur maiſon. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres, & rien de ſi promptement exécuté; ils prient & l'on vôle; ils excuſent & l'on ſent ſon tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choſes qu'on dit, dépend peu des mots qu'on emploie.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion ſur la vaine gravité des maîtres. C'eſt que ce ſont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriſer chez eux,

& que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui, sont, à leurs yeux, autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant grossièrement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoissance, par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette règle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre, une fois dépositaire du secret de sa maîtresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, & décèle toutes ses maximes, en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose, l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité, & il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens

qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens, s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes, ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureuſement pour leur repos, elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guères à

leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimes les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroît être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entr'eux autant de reſpect pour vous en votre abſence, que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet-de-chambre; cela peut-être : mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu. C'eſt ſurtout dans cette maiſon qu'on reconnoît la force de ſon empire dans le ſuffrage des domeſtiques. Suffrage d'autant plus ſûr qu'il ne conſiſte point en de vains

éloges, mais dans l'expreſſion naturelle de ce qu'ils ſentent. N'entendant jamais rien ici qui leur faſſe croire que les autres maîtres ne reſſemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils eſtiment communes à tous; mais ils louent Dieu, dans leur ſimplicité, d'avoir mis des riches ſur la terre, pour le bonheur de ceux qui les ſervent, & pour le ſoulagement des pauvres.

La ſervitude eſt ſi peu naturelle à l'homme, qu'elle ne ſauroit exiſter ſans quelque mécontentement. Cependant on reſpecte le maître, & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtreſſe, ils valent mieux que des éloges. Nul ne ſe plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut ſouffrir qu'elle faſſe comparaiſon de ſon zèle avec celui de ſes camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur, comme il croit l'être en attachement. C'eſt-là leur uni-

que plainte, & leur plus grande injuſtice.

A la ſubordination des inférieurs, ſe joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'adminiſtration domeſtique n'eſt pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalouſie & d'intérêt qui diviſent ſans ceſſe les gens d'une maiſon, même auſſi peu nombreuſe que celle-ci, ils ne demeurent preſque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'eſt pour voler de concert; s'ils ſont fidèles, chacun ſe fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils ſoient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur fripponnerie & leurs diſſenſions. La plupart des pères de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports, & croient faire un chef-d'œuvre de prudence, en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres, plus

indolens, aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix; ils ſe font une ſorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pure zèle arrache quelquefois à un ſerviteur fidele. Tous s'abuſent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la règle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent, en trahiſſant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands fraix que des frippons arrogans & pareſſeux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs ſervices comme des graces, & leurs vols comme des droits (1).

(1) J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques, de venir jamais à bout de ſavoir s'il y

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entr'eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſappe les fondemens de l'ordre, pouvoit jamais ſervir à l'établir. On ne fait, par cette mauvaiſe police, que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon, n'y règnent pas ſeuls, laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne père oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête-homme voudroit être chef de

---

a parmi eux un honnête-homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant frippon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime, eſt perdu pour ces malheureux. Ils achètent bien cher tout leur or.

famille, s'il lui étoit impossible de réunir dans sa maison la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zèle de ses domestiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle ?

Qui n'auroit vu que cette maison, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paroît venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne sauroit aimer sincèrement le maître, sans aimer tout ce qui lui appartient ; vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfans du même père se traitent en frères entre eux ? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple, sans nous le faire sentir ; c'est ce que les habitans de cette maison sentent, sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement, en les recevant, s'ils conviennent à sa femme &

à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques suffiroit pour faire à l'instant congédier l'un des deux; car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais, & où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & seroit un enfer pour eux, si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse, & cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit, pour ainsi dire, malgré eux, par les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, & l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. Nul n'est si bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre;

ainſi celui qui deſire en obtenir, tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile, que, ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eſt rendu l'intercesseur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir, qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage; ainſi l'intérêt y gagne, & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il règne une telle confiance entre eux, que, quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur

table par forme de converſation ; ſouvent, ſans avoir rien fait de plus, il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen, & d'autres ſemblables, qu'on fait régner entre eux, un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leurs maîtres, & qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire ; le zèle pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveillance mutuelle ; &, tous ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon me paroît avoir quelque choſe de ſublime, & je ne puis aſſez admirer comment M. & Madame de Wolmar ont ſu transformer le

vil métier d'accusateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, simplement, & par des exemples sensibles, cette morale criminelle & servile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons, sous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne, qu'une injustice qu'on voit, qu'on taît, & qui blesse un tiers, on la commet soi-même; & que comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime a tolérer les frippons, s'il n'est un frippon comme eux. Sur ces principes, vrais en général, d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du serviteur au maître, on

tient ici pour inconteſtable, que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer, eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis ; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action, par le profit qu'il enviſage : mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence, qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache : de ſorte que, quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe, peut encore quelquefois eſpérer ſon pardon ; mais le témoin qui l'a tue eſt infailliblement congédié, comme un homme enclin au mal.

En revanche, on ne ſouffre aucune accuſation qui puiſſe être ſuſpecte d'injuſtice & de calomnie ; c'eſt-à-dire, qu'on n'en reçoit aucune en l'abſence de l'accuſé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre ſon camarade, ou ſe plaindre perſonnellement de lui, on lui demande s'il eſt ſuffiſamment inſtruit ; c'eſt-à-dire, s'il a commencé

par s'éclaircir avec celui dont il vient ſe plaindre ? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoît pas aſſez les motifs ? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelqu'autre qui vous eſt inconnue ; elle a peut-être quelque circonſtance qui ſert à la juſtifier ou à l'excuſer, & que vous ignorez. Comment oſez-vous condamner cette conduite avant de ſavoir les raiſons de celui qui l'a tenue ? Un mot d'explication l'eût peut-être juſtifié à vos yeux : pourquoi riſquer de la blâmer injuſtement, & m'expoſer à partager votre injuſtice ? S'il aſſure s'être éclairci auparavant avec l'accuſé, pourquoi donc, lui réplique-t'on, venez-vous ſans lui, comme ſi vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire ? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même ? Eſt-il bien de vouloir que je juge, ſur votre rapport, d'une action dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos

yeux ; & ne ſeriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter, ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition ? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe ; s'il y conſent, c'eſt une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppoſe, on le renvoie après une forte réprimande : mais on lui garde le ſecret, & l'on obſerve ſi bien l'un & l'autre, qu'on ne tarde pas à ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette règle eſt ſi connue & ſi bien établie, qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes camarades abſent ; car ils ſavent tous que c'eſt le moyen de paſſer pour lâche ou menteur. Lorſqu'un d'entre eux en accuſe un autre, c'eſt ouvertement, franchement, & non-ſeulement en ſa préſence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ſes diſcours, des garans de ſa bonne-foi. Quand il eſt queſtion de querelles perſonnelles, elles s'accommodent preſque toujours par médiateurs,

ſans importuner Monſieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt ſacré du maître, l'affaire ne ſçauroit demeurer ſecrette ; il faut que le coupable s'accuſe, ou qu'il ait un accuſateur. Ces petirs plaidoyers ſont très-rares, & ne ſe font qu'à table, dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner ou au ſouper de ſes gens, & que M. de Wolmar appelle, en riant, ſes grands jours. Alors, après avoir écouté paiſiblement la plainte & la réponſe, ſi l'affaire intéreſſe ſon ſervice, elle remercie l'accuſateur de ſon zèle. Je ſais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la juſtice l'emporte en vous, ſur les affections particulières : c'eſt ainſi qu'en uſe un ſerviteur fidèle & un honnête-homme. Enſuite, ſi l'accuſé n'a pas tort, elle ajoûte toujours quelque éloge à ſa juſtification. Mais s'il eſt réellement coupable, elle lui épargne, devant les autres, une partie de la honte. Elle ſup-

pose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne veut pas déclarer devant tant de monde ; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier ; &, c'est-là, qu'elle, ou son mari, leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que le plus sévère des deux, n'est pas le plus redouté ; &, qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar, que les reproches touchans de Julie. L'un, faisant parler la justice & la vérité, humilie & confond les coupables ; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte ; & il ne lui est pas rare de s'attendrir elle-même, en voyant leur repentir, dans l'espoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces soins, sur ce qui se passe chez lui ou chez ses voisins, les estimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez

de si grandes idées des devoirs & des plaisirs du pere de famille, & qui connoissez l'empire naturel que le génie & la vertu ont sur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous sentez à quoi tient leur succès. Richesses ne fait pas riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on posséde, que par leur emploi; & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer, & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût sû tirer d'une moindre somme? L'ordre & la règle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que

naît la véritable propriété ; ſi c'eſt plutôt l'emploi des richeſſes que leur acquiſition qui nous les donne, quels ſoins importent plus au pere de famille, que l'économie domeſtique & le bon régime de ſa maiſon, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoûte alors à celui du chef ?

Les plus riches ſont-ils les plus heureux ? Que ſert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence, n'annoncent que la vanité de celui qui les étale ; au-lieu que, par-tout où vous verrez régner la règle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites, avec confiance : c'eſt un Etre heureux qui commande ici.

Pour moi, je penſe que le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie retirée & domeſtique, & que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez

eux.

eux-mêmes. Un père de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de plus, que ce dont il jouit: comme cet Etre immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes, en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime &

des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur père ; toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, & qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille & de soi-même ; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix ; c'est ainsi que, loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire, de ses touchantes & nobles fonctions, la gloire & le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du père de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent

que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore, quand on n'y eſt porté que par des raiſons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon père de famille, & n'eſt qu'un vigilant économe; le bien peut proſpérer, & la maiſon aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante adminiſtration, & lui donner un heureux ſuccès. Le premier ſoin par lequel doit commencer l'ordre d'une maiſon, c'eſt de n'y ſouffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le deſir ſecret de troubler cet ordre. Mais la ſervitude & l'honnêteté ſont-elles ſi compatibles qu'on doive eſpérer de trouver des domeſtiques honnêtes gens? Non Milord, pour les avoir, il ne faut pas les chercher, il faut les faire, & il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne; &, s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que ſervent de froides leçons dé-

menties par un exemple continuel, ſi ce n'eſt à faire penſer que celui qui les donne ſe joue de la crédulité d'autrui ? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien; car le langage du cœur, qui touche & perſuade, y manque. J'ai quelquefois entendu de ces converſations groſſièrement apprêtées, qu'on tient devant les domeſtiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fuſſent un inſtant les dupes, je les ai toujours vu ſourire en ſecret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des ſots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils ſavoient bien n'être pas les ſiennes.

Toutes ces vaines ſubtilités ſont ignorées dans cette maiſon, & le grand art des maîtres, pour rendre leurs domeſtiques tels qu'ils les veulent, eſt de ſe montrer à eux tels qu'ils ſont. Leur conduite eſt toujours franche & ouverte, parce

qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas besoin de circonspection dans leurs propos ; un mot étourdiment échappé, ne renverse point les principes qu'ils se sont efforcés d'établir. Ils ne disent point indiscrettement toutes leurs affaires ; mais ils disent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage ; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose ; &, sans qu'on songe à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voient jamais rien faire à leur maître qui ne soit droit, juste, équitable, ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des misères de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des jour-

nées pour venir ſolliciter le paiement de leurs journées, les accoutume à ſentir le prix du temps. En voyant le ſoin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclut que le ſien leur eſt plus précieux, & ſe fait un plus grand crime de l'oiſiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité, donne à leurs inſtitutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque ſemaine, la maîtreſſe trouve toujours que c'eſt le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domeſtique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane, pour épargner l'augmentation des gages qu'on lui donne. On n'eſpère pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir, & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus long-temps, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître

& ses domestiques sont entre eux dans un véritable état de guerre ; que ceux-ci, faisant au premier tout du pis qu'ils peuvent, usent en cela d'une juste représaille ; que les maîtres étant usurpateurs, menteurs & frippons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince, ou le Peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte ; celui qui parleroit ainsi, ne seroit entendu de personne : on ne s'avise pas même ici de combattre ou prévenir de pareils discours ; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaise humeur, ni mutinerie dans l'obéissance, parce qu'il n'y a ni hauteur, ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne soit raisonnable & utile, & qu'on respecte assez la dignité de l'homme, quoique dans la servitude, pour ne l'occuper qu'à des choses qui ne l'avilissent point. Au surplus, rien n'est bas ici que

le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne ſouffre aucune intrigue au-dehors, perſonne n'eſt tenté d'en avoir? Ils ſavent bien que leur fortune la plus aſſurée eſt attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien, tant qu'on verra proſpérer la maiſon. En la ſervant, ils ſoignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur ſervice agréable; c'eſt-là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'eſt guères à ſa place en cette occaſion; car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût ſi ſagement dirigé, & où pourtant il influât moins que dans celle-*ci*. Tout ſe fait par attachement: l'on diroit que ces ames vénales ſe purifient en entrant dans ce ſéjour de ſageſſe & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumières du maître & des ſentimens de la maîtreſſe ont paſſé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaiſans, honnêtes & ſupérieurs à leur état. Se faire eſtimer, conſidérer, bien vouloir, eſt leur plus grande

ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs, les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques & mercénaires. Quant à la manière de vivre des maîtres, & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques; mais, en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant, qu'il ne faut, pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.



LETTRE XVI.

DE SAINT-PREUX A MYLORD ÉDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point : on ne voit rien dans cette maiſon qui n'aſſocie l'agréable à l'utile ; mais les occupations utiles ne ſe bornent pas aux ſoins qui donnent du profit ; elles comprennent encore tout amuſement innocent & ſimple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conſerve à celui qui s'y livre, une ame ſaine, un cœur libre du trouble des paſſions. Si l'indolente oiſiveté n'engendre que la triſteſſe & l'ennui, le charme des doux loiſirs eſt le fruit d'une vie laborieuſe. On ne travaille que pour jouir ; cette alternative de peine & de jouiſſance eſt notre véritable vocation. Le repos, qui ſert de délaſſement aux travaux paſſés, & d'encouragement à

d'autres, n'eſt pas moins néceſſaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des ſoins de la plus reſpectable mère de famille dans l'ordre de ſa maiſon, j'ai vu celui de ſes récréations dans un lieu retiré dont elle fait ſa promenade favorite, & qu'elle appelle ſon Elyſée.

Il y avoit pluſieurs jours que j'entendois parler de cet Elyſée, dont on me faiſoit une eſpèce de myſtère. Enfin, hier après-dîner, l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maiſon preſque également inſupportable, M. de Wolmar propoſa à ſa femme de ſe donner congé cet après-midi, &, au lieu de ſe retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ſes enfans juſques vers le ſoir, de venir avec nous reſpirer dans le verger; elle y conſentit, & nous nous y rendîmes enſemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maiſon, eſt tellement caché par l'allée couverte qui l'en ſépare, qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage

qui l'environne, ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il eſt toujours ſoigneuſement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans, que la porte étant maſquée par des aulnes & des coudriers qui ne laiſſent que deux étroits paſſages ſur les côtés, je ne vis plus, en me retournant, par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai-là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable ſenſation de fraîcheur, que d'obſcurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparſes de tous côtés, un gazouillement d'eau courante, & le chant de mille oiſeaux portèrent à mon imagination, du moins autant qu'à mes ſens; mais en même temps je crus voir le lieu le plus ſauvage, le plus ſolitaire de la nature; & il me ſembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce déſert. Surpris, ſaiſi, tranſporté d'un ſpectacle ſi peu prévu, je reſtai un moment immobile, & m'écriai, dans un enthouſiaſme

involontaire; ô Tinian! ô Juan-Fernandez (1)! Julie, le bout du monde est à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle, avec un sourire; mais vingt pas de plus ramènent bien vîte à Clarens : voyons si le charme tiendra plus long-temps chez vous. C'est ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma Cousine à coups de pêches. Vous savez que l'herbe y étoit assez aride, les arbres assez clair-semés, donnant assez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé : que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est ? car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante, & & que mon mari m'en laisse l'entière disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu

(1) Isles désertes de la mer du Sud, célèbres dans le voyage de l'Amiral Anson.

eſt charmant, il eſt vrai, mais agreſte & abandonné; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte; l'eau eſt venue je ne ſais comment; la Nature ſeule a fait tout le reſte, & vous-même n'euſſiez jamais ſu faire auſſi-bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la Nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premièrement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu ſuppléer au temps. Les arbres..... Quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-temps avant ſon mariage, & preſque d'abord après la mort de ſa mère, qu'elle vint avec ſon père, chercher ici la ſolitude. Hé bien! dis-je, puiſque vous voulez que tous ces maſſifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces boſquets ſi bien ombragés ſoient venus en ſept ou huit ans &

que l'art s'en ſoit mêlé, j'eſtime que, ſi, dans une enceinte auſſi vaſte, vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économiſé. Vous ne ſurfaites que de deux mille écus, dit-elle : il ne m'en a rien coûté. Comment, rien?.... Non, rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon Jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même, qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon Jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme; mais Julie, qui juſques-là m'avoit retenu, me dit en me laiſſant aller: avancez, & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan-Fernandez, adieu tout l'enchantement. Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extaſe ce verger ainſi métamorphoſé; & ſi je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays diſpoſées & réunies de manière

à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & ferré, étoit mêlé de ferpolet, de baume, de thyn, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lefquelles l'œil en démêloit avec furprife quelques-unes de jardin, qui fembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de temps en temps des touffes obfcures, impénétrables aux rayons du foleil, comme dans la plus épaiffe forêt; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art femblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là, fans ordre & fans fymétrie, des brouiffailles de rofes, de framboifiers, de grofeilles, des fourrés de lilas, de noifetier, de fureau, de fyringa, de genêt de trifolium; qui paroient la terre, en lui donnant l'air

d'être en friche. Je ſuivois des allées tortueuſes & irrégulières, bordées de ces boccages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liſeron, de coulevrée, de clématite, & d'autres plantes de cette eſpèce, parmi leſquelles le chevre-feuille & le jaſmin daignoient ſe confondre. Ces guirlandes ſembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts; & formoient ſur nous des eſpèces de draperies qui nous garantiſſoient du ſoleil, tandis que nous avions ſous nos pieds, un marcher doux, commode, & ſec, ſur une mouſſe fine, ſans ſable, ſans herbe, & ſans rejettons raboteux. Alors ſeulement, je découvris, non ſans ſurpriſe, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant impoſé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rempantes & paraſites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage, & leurs pieds d'ombre

& de fraîcheur. J'obſervai même qu'au moyen d'une induſtrie aſſez ſimple on avoit fait prendre racine ſur les troncs des arbres à pluſieurs de ces plantes, de ſorte qu'elles s'étendoient davantage en faiſant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu ſeul on a ſacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reſte des terres on a pris un tel ſoin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins, la récolte en fruits ne laiſſe pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous ſongez combien au fond d'un bois on eſt charmé quelquefois de voir un fruit ſauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaiſir qu'on a de trouver dans ce déſert artificiel, des fruits excellens & mûrs, quoique clair-ſemés & de mauvaiſe mine; ce qui donne encore le plaiſir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe &

les fleurs en filets presque imperceptibles; tantôt en plus grands ruisseaux courants sur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner & sortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds, dans lesquels l'eau calme & paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts.... Elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands fraix dans le parterre un jet-d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon père qui l'a fait faire : mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons guères au jardin! le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique qui se rendoit dans le lac par le grand-

chemin qu'elle dégradoit au préjudice des paſſans, & à pure perte pour tout le monde. Elle faiſoit un coude au pied du verger entre deux rangs de ſaules; je les ai renfermés dans mon enceinte, & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux avec économie, en la diviſant & réuniſſant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit, & ſe ménager le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaiſe, couverte d'un pouce de gravier du lac, & parſemée de coquillage, formoit le lit des ruiſſeaux. Ces mêmes ruiſſeaux, courant par intervalles ſous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du ſol, formoient à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des ſiphons ſur des lieux raboteux, & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre, ainſi rafraîchie & humectée, donnoit ſans ceſſe de nouvelles fleurs,

& entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable aſyle, plus je ſentois augmenter la ſenſation délicieuſe que j'avois éprouvée en y entrant; cependant la curioſité me tenoit en haleine. J'étois plus empreſſé de voir les objets, que d'examiner leurs impreſſions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation, ſans prendre la peine de penſer; mais Madame de Wolmar, me tirant de ma rêverie, me dit, en me prenant ſous le bras: tout ce que vous voyez, n'eſt que la Nature végétale & inanimée, &, quoi qu'on puiſſe faire, elle laiſſe toujours une idée de ſolitude qui attriſte. Venez la voir animée & ſenſible. C'eſt-là qu'à chaque inſtant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je: j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois aſſez peu d'oiſeaux; je comprends que vous avez une volière. Il eſt vrai, dit-elle; approchons-en. Je n'oſai dire encore ce que je penſois de la volière; mais cette

idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, & ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules, qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses & demi-chauves formoient des espèces de vases d'où sortoient, par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chèvre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la volière, & dernière station de cette eau si précieuse & si bien ménagée.

Au-delà de ce bassin étoit un terre-plain, terminé dans l'angle de l'enclos, par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de toute espèce; les plus

petits vers le haut, & toujours croissant en grandeur, à mesure que le sol s'abaissoit; ce qui rendoit le plan des têtes presque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres, jeunes encore, mais faits pour devenir forts grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'accacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui servoient d'asyle à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre, comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais, comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre & s'approcher de nous sur une espèce de contre-allée qui séparoit en deux le terre-plain, & communiquoit du bassin à la volière. Alors M. de Wolmar

faiſant le tour du baſſin, ſema ſur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans ſa poche; &, quand il ſe fut retiré, les oiſeaux accoururent, & ſe mirent à manger comme des poules, d'un air ſi familier, que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela eſt charmant! m'écriai-je. Ce mot de volière m'avoit ſurpris de votre part; mais je l'entends maintenant: je vois que vous voulez des hôtes & non pas des priſonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie? C'eſt nous qui ſommes les leurs. Ils ſont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être ſoufferts quelquefois. Fort-bien, repris je; mais comment ces maîtres-là ſe ſont-ils emparés de ce lieu? Le moyen d'y raſſembler tant d'habitans volontaires? Je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on pût y réuſſir, ſi je n'en avois la preuve ſous mes yeux.

La patience & le temps, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce ſont des

des expédiens dont les gens riches ne s'avisent guères dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force & l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent; ils ont des oiseaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoître, & s'ils y sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait point venir, quand il n'y en a point: mais il est aisé, quand il y en a, d'en attirer davantage, en prévenant tous leurs besoins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté, & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent, restent; & ceux qui surviennent, restent encore. Ce bocage existoit, quoiqu'il fût séparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en séparoit, l'aggrandir & l'orner de nouveaux plans. Vous voyez, à droite & à gauche de l'allée qui y conduit, deux espaces remplis d'un

mélange confus d'herbes, de paille, & de toutes ſortes de plantes. Elle y fait ſemer chaque année du bled, du mil, du tourneſol, du chenevis, des peſettes (1), généralement de tous les grains que les oiſeaux aiment, & l'on n'en moiſſonne rien. Outre cela, preſque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons, la Fanchon y ſupplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pouſſe l'attention juſqu'à les pourvoir, tous les printems, de petits tas de crin, de paille, de laine, de mouſſe, & d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voiſinage des matériaux, l'abondance des vivres, & le grand ſoin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (2), l'éternelle tranquillité dont ils jouiſſent, les porte à pondre en un lieu commode

(1) De la veſce.

(2) Les loirs, les ſouris, les chauettes, & ſur-tout les enfans.

où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pères est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

Ah ! dit Julie, vous ne voyez plus rien. Chacun ne songe plus qu'à soi; mais des époux inséparables, le zèle des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle, & son cœur au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse & mère; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussi tôt M. de Wolmar me prenant par la main, me dit en la serrant : vous avez des amis, & ces amis ont des enfans : comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangère? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux se regardèrent, & me rendirent un regard si touchant, que, les embrassant l'un après l'autre, je leur dis

avec attendriſſement : ils me ſont auſſi chers qu'à vous. Je ne ſais par quel bizarre effet un mot peut ainſi changer une ame; mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroît un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée, que le père de deux enfans pour leſquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du baſſin pour aller voir de plus près ce charmant aſyle & ſes petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Perſonne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amenés juſqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger, dont mon père & nous avons chacune une : Fanchon a la quatrième, comme inſpectrice, & pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonſpection qu'on exige d'eux, tandis qu'ils y ſont. Guſtin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre; encore, paſſé deux mois de

printems où ses travaux sont utiles, n'y entre-t-il presque plus, & tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis je, de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves, vous vous êtes rendus les leur. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jeta une poignée d'orge dans le bassin, & en y regardant, j'apperçus quelques petits poissons. Ah! ah! dis-je aussi-tôt, voici pourtant des prisonniers? Oui, dit-il, ce sont des prisonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta sa femme. Il y a quelque temps que Fanchon vola dans la cuisine des perchettes qu'elle apporta ici à mon insu. Je les y laisse, de peur de la mortifier, si je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit, que de fâcher une honnête personne. Vous avez raison, répondis-je, & celui-ci n'est pas trop à

plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Eh bien ! que vous en semble, me dit-elle, en nous en retournant ? Etes-vous encore au bout du monde ? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet transporté dans l'Elysée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modestement des jeux d'enfant, & songez qu'ils n'ont jamais rien pris sur les soins de la mère de famille. Je le sais, repris-je, j'en suis très-sûr, & les jeux d'enfant me plaisent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre. C'est qu'un lieu si différent de ce qu'il étoit, ne peut être devenu ce qu'il est, qu'avec de la culture & du soin ; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout est verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne se montre point : rien ne dément l'idée

d'une isle déserte, qui m'est venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'homme. Ah! dit M. de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer. J'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la fripponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les vestiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais, les lieux maigres & arides; l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe & les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Mylord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés règnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de

houx, de troêne, & d'autres arbriſſeaux mélangés, qui leur ôtent l'apparence de haies, & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les ſinuoſités, dans leur feinte irrégularité, ſont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'iſle, & en aggrandir l'étendue apparente, ſans faire des détours incommodes & trop fréquens (1).

En conſidérant tout cela, je trouvois aſſez bizarre qu'on prît tant de peine pour ſe cacher celle qu'on avoit priſe ; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez ſont des plantes

---

(1) Ainſi ce ne ſont pas de ces petits boſquets à la mode, ſi ridiculement contournés, qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

ſauvages ou robuſtes qu'il ſuffit de mettre en terre, & qui viennent enſuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature ſemble vouloir dérober aux yeux des hommes ſes vrais attraits, auxquels ils ſont trop peu ſenſibles, & qu'ils défigurent quand ils ſont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'eſt au ſommet des montagnes, au fond des forêts, dans des iſles déſertes, qu'elle étale ſes charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher ſi loin, ſont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque ſorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut ſe faire ſans un peu d'illuſion.

A ces mots, il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maiſon, & amenant avec lui un architecte, chèrement payé, pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu ſimple & meſquin ! Avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! les beaux

alignemens qu'il prendroit! les belles allées qu'il feroit percer! les belles pattes d'oie, les beaux arbres en parasol, en éventail! les beaux treillages bien sculptés! les belles charmilles bien dessinées, bien équarriées, bien contournées! les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales! les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmouzets, en toutes sortes de monstres! les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il orneroit son jardin (1)!.... Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira guères, & dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne; un lieu triste où l'on

(1) Je suis persuadé que le temps approche où l'on ne voudra plus, dans les jardins, rien de ce qui se trouve dans la campagne; on n'y souffrira plus ni plantes ni arbrisseaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

ne se promenera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener : au lieu que, dans mes courses champêtres, je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins, si vastes & si richement ornés, que la vanité du propriétaire & de l'artiste, qui, toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse, & l'autre son talent, préparent, à grands frais, de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur, qui n'est point fait pour l'homme, empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux misères de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres & de ses grandes allées son petit individu ne s'aggrandit point; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de soixante (1); il n'occupe jamais

(1) Il devoit bien s'étendre un peu sur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuisant

que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement opposé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entends, lui dis-je; c'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là-deſſus, je leur racontai, Mylord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, &

---

leur ſeve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers: mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déja trop. On croiroit que la nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches; ce ſont des forêts de mâts ou de mais, & l'on s'y promène au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

où nous vîmes briller ſi pompeuſement tous les tréſors de la Hollande ſur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du paraſol & de la petite baguette dont on m'honora moi indigne, ainſi que les autres ſpectateurs. Je leur confeſſai humblement comment, ayant voulu m'évertuer à mon tour, & haſarder de m'extaſier à la vue d'une tulipe, dont la couleur me parut vive, & la forme élégante, je fus moqué, hué, ſifflé de tous les ſavans, & comment le profeſſeur du jardin, paſſant du mépris de la fleur à celui du panégyriſte, ne daigna plus me regarder de toute la ſéance. Je penſe, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à ſa baguette & à ſon paraſol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénère en manie, a quelque choſe de petit & de vain, qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la nobleſſe, de la grandeur & quelque ſorte de vérité; mais qu'eſt-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon

qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi & flétrie avant que le soleil soit couché? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, & qui n'est beauté que parce qu'il leur plaît qu'elle le soit? Le temps peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raison; alors vous serez le docte à votre tour; & votre curieux, l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénèrent en étude, ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade, en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, & non pour être si curieusement anatomisés (1). Voyez

---

(1) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la nature? Igno-

leur reine brillante de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air ; elle enchante les yeux, & ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent ; la nature l'a fait si belle, qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût, est de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens, que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût, sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées qu'on trouve sans cesse, & ces étoiles par lesquelles, bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes ? Voit-on dans les bois

---

roit-il que, si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites ?

du ſable de rivière, où le pied ſe repoſe-t-il plus doucement ſur ce ſable que ſur la mouſſe ou la péloufe? La nature emploie-t-elle ſans ceſſe l'équerre & la règle? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoiſſe en quelque choſe, malgré leurs ſoins pour la défigurer? Enfin, n'eſt-il pas plaiſant que, comme s'ils étoient déja las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme? Ne diroit-on pas que, prenant le plus court chemin, ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & ſe hâtent de ſortir auſſi-tôt qu'ils ſont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui ſait jouir de lui-même, qui cherche les plaiſirs vrais & ſimples, & qui veut ſe faire une promenade à la porte de ſa maiſon? Il la fera ſi commode & ſi agréable qu'il s'y puiſſe plaire à toutes les heures de la journée; & pourtant ſi ſimple & ſi naturelle, qu'il ſemble n'avoir rien fait. Il raſſemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur; car la nature auſſi raſſemble tou-

tes ces choſes. Il ne donnera à rien de la ſymmétrie ; elle eſt ennemie de la nature & de la variété ; & toutes les allées d'un jardin ordinaire ſe reſſemblent ſi fort, qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément ; mais les deux côtés de ſes allées ne feront point toujours exactement parallèles ; la direction n'en ſera pas toujours en ligne droite ; elle aura je ne ſais quoi de vague, comme la démarche d'un homme oiſif qui erre en ſe promenant : il ne s'inquiétera point de ſe percer au loin de belles perſpectives. Le goût des points-de-vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne ſe plaire qu'où ils ne ſont pas. Ils ſont toujours avides de ce qui eſt loin d'eux ; & l'artiſte qui ne ſait pas les rendre aſſez contens de ce qui les entoure, ſe donne cette reſſource pour les amuſer ; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude ; & quand il eſt bien où il eſt, il ne ſe ſoucie point d'être ailleurs. Ici, par exemple,

on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on eſt très content de n'en pas avoir. On penſeroit volontiers que tous les charmes de la nature y ſont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au dehors, n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (1). Certaine-

(1) Je ne ſais ſi l'on a jamais eſſayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légère, en ſorte que l'œil pût ſuivre chaque allée tout-à-fait juſqu'au bout, & que l'extrémité oppoſée en fût cachée au ſpectateur. On perdroit, il eſt vrai, l'agrément des points de vue; mais on gagneroit l'avantage ſi cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on eſt; & dans le milieu d'une étoile aſſez bornée, on ſe croiroit perdu dans un parc immenſe. Je ſuis perſuadé que la promenade en ſeroit auſſi moins ennuieuſe, quoique plus ſolitaire; car tout ce qui donne priſe à l'imagination, excite les idées & nourrit l'eſprit; mais les faiſeurs de jardins ne ſont pas gens à ſentir ces choſes-là. Combien de fois, dans un lieu ruſtique, le crayon leur tomberoit des mains, comme à le Nautre dans le parc de Saint James, s'ils connoiſſoient, comme lui, ce qui donne la vie à la nature, & de l'intérêt à ſon ſpectacle!

ment, tout homme qui n'aimera pas à paſſer les beaux jours dans un lieu ſi ſimple & ſi agréable, n'a pas le goût pur ni l'ame ſaine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers: mais en revanche on s'y peut plaire ſoi-même, ſans le montrer à perſonne.

Monſieur, lui dis-je, ces gens ſi riches qui font de ſi beaux jardins, ont de fort bonnes raiſons pour n'aimer guères à ſe promener tout ſeul, ni ſe trouver vis-à-vis d'eux-mêmes ; ainſi ils font très-bien de ne ſonger en cela qu'aux autres. Au reſte, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art, que l'art n'y paroiſſoit point ; mais d'une manière ſi diſpendieuſe, & entretenus à ſi grands frais, que cette idée m'ôtoit tout le plaiſir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des caſcades artificielles dans des lieux pleins & ſablonneux, où l'on n'a que de l'eau de puits: c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine &

de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit, à la vérité, ni belles allées, ni compartimens réguliers; mais on y voyoit entassées avec profusion, des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillassons. Un terrein presque uni a reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs, quelques filets d'eau coulant sans apprêt, sans contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourroit être encore plus agréable, & me plaire infiniment moins. Tel est, par exemple, le parc célèbre de Mylord Cobham à Staw. C'est un composé de lieux très-beaux & très-pittoresques, dont les aspects ont été

choisis en différens pays, & dont tout paroît naturel, excepté l'assemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette superbe solitude y a même fait construire des ruines, des temples, d'anciens édifices; & les temps, ainsi que les lieux, y sont rassemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà précisément de quoi je me plains. Je voudrois que les amusemens des hommes eussent toujours un air facile qui ne fît point songer à leur foiblesse, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des sommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le sort ne nous donne-t-il pas assez de peines sans en mettre jusques dans nos jeux?

Je n'ai qu'un seul reproche à faire à votre Elysée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave; c'est d'être un amusement superflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maison des bosquets si charmans & si négligés? Il

eſt vrai, dit-elle, un peu embarraſſée : mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien ſongé à votre queſtion avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle ſeroit plus qu'indiſcrette. Jamais ma femme, depuis ſon mariage, n'a mis les pieds dans les boſquets dont vous parlez. J'en ſais la raiſon, quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à reſpecter les lieux où vous êtes ; ils ſont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juſte réprimande, que la petite famille, menée par Fanchon, entra comme nous ſortions. Ces trois aimables enfans ſe jettèrent au cou de M. & de Madame de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites careſſes. Nous rentrâmes, Julie & moi, dans l'Elyſee, en faiſant quelques pas avec eux ; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar, qui parloit à des ouvriers. Chemin faiſant, elle me dit qu'après être devenue mère, il lui étoit venu, ſur cette promenade, une idée qui avoit

augmenté ſon zèle pour l'embellir. J'ai penſé, me dit-elle, à l'amuſement de mes enfans, & à leur ſanté, quant ils ſeront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de ſoin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes, que de bêcher & labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas aſſez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui ſera trop fort pour leur âge, & ſe borneront au travail qui les amuſera. Je ne ſaurois vous dire, ajouta-t-elle, qu'elle douceur je goûte à me repréſenter mes enfans occupés à me rendre les petits ſoins que je prends avec tant de plaiſir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs, en voyant leur mère ſe promener avec délices ſous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainſi paſſés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'eſt pas

ſans raiſon qu'en y penſant, j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Elyſée. Mylord, cette incomparable femme eſt mère comme elle eſt épouſe, comme elle eſt amie, comme elle eſt fille; &, pour l'éternel ſupplice de mon cœur, c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

Enthouſiaſmé d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que durant mon ſéjour chez eux, la Fanchon me confiât ſa clef & le ſoin de nourrir les oiſeaux. Auſſi-tôt Julie envoya le ſac au grain dans ma chambre, & me donna ſa propre clef. Je ne ſais pourquoi je la reçus avec une ſorte de peine: il me ſembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin, je me ſuis levé de bonne heure, &, avec l'empreſſement d'un enfant, je ſuis allé m'enfermer dans l'iſle déſerte. Que d'agréables penſées j'eſpérois porter dans ce lieu ſolitaire où le doux aſpect de la ſeule nature devoit chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheu-

reux!

reux! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chère. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché; je baiſerai des fleurs que ſes pieds auront foulées; je reſpirerai avec la roſée un air qu'elle a reſpiré; ſon goût dans ſes amuſemens me rendra préſens tous ſes charmes, & je la trouverai par-tout comme elle eſt au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Elyſée avec ces diſpoſitions, je me ſuis ſubitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar, à-peu-près dans la même place. Le ſouvenir de ce ſeul mot a changé ſur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu, où je cherchois celle du plaiſir. Cette image s'eſt confondue dans mon eſprit, avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la première fois depuis mon retour j'ai vu Julie en ſon abſence, non telle qu'elle fut pour moi, & que j'aime encore à me la repréſenter; mais telle qu'elle ſe montre à mes yeux tous les jours. Mylord, j'ai cru voir

cette femme ſi charmante, ſi chaſte & ſi vertueuſe, au milieu de ce même cortége qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ſes trois aimables enfans, honorables & precieux gages de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire, & recevoir d'elle mille touchantes careſſes. Je voyois à ſes côtés le grave Wolmar, cet époux ſi chéri, ſi heureux, ſi digne de l'être. Je croyois voir ſon œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir encore; je croyois entendre ſortir de ſa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à ſa ſuite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité ſur le plus ardent amour. Ah! quel ſentiment coupable eût pénétré juſqu'à elle, à travers cette inviolable eſcorte? Avec quelle indignation j'euſſe étouffé les vils tranſports d'une paſſion criminelle & mal éteinte, & que je me ſerois mépriſé de ſouiller d'un ſeul ſoupir un auſſi raviſſant tableau d'innocence & d'honnêteté! Je repaſſois dans

ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mère essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, & livrer ce cœur, fait pour aimer, au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Elysée, qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination; & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit, en quelque sorte, l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé; je pensois qu'avec une conscience agitée, on n'auroit jamais choisi ce nom-là. Je me disois : la paix régne au fond de son cœur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Elysée deux heures auxquelles je ne préfère aucun temps de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la

méditation des penſées honnêtes une ſorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu; c'eſt celui de ſe plaire avec ſoi-même. Si l'on y ſongeoit ſans prévention, je ne ſais quel autre plaiſir on pourroit égaler à celui-là. Je ſens au moins que quiconque aime autant que moi la ſolitude, doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la vertu: car la jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcum l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci ſarebbero pietà (1)!

(1) Il auroit pu ajouter la ſuite qui eſt très-belle, & ne convient pas moins au ſujet.

Si vedria che i lor nemici
Anno in ſeno, e ſi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità.

Comme il ſe faiſoit tard ſans que j'y ſongeaſſe, M. de Wolmar eſt venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'eſt vous, leur ai-je dit, en m'excuſant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus ſi charmé de ma ſoirée d'hier, que j'en ſuis retourné jouir ce matin; heureuſement il n'y a point de mal, &, puiſque vous m'avez attendu, ma matinée n'eſt pas perdue. C'eſt fort bien dit, a répondu Madame de Wolmar; il vaudroit mieux s'attendre juſqu'à midi, que de perdre le plaiſir de déjeûner enſemble. Les étrangers ne ſont jamais admis le matin dans ma chambre, & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner eſt le repas des amis; les valets en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on penſe, on y revèle tous ſes ſecrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens;

on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt; que ne dure-t-il toute la journée? Ah! Julie! ai-je été prêt à dire, voilà un vœu bien intéreſſé! mais je me ſuis tû. La première choſe que j'ai retranchée avec l'amour, a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité? Vous ſavez, Mylord, ſi c'eſt à Madame de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer?



LETTRE XVIII.

DE MADAME DE WOLMAR

A MADAME D'ORBE.

IL eſt écrit, chère amie, que tu dois être dans tous les temps ma ſauve-garde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raiſon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs, comme des paſſions, dont elles ſont ſi ſouvent l'ouvrage. Que n'ai-je toujours la même précaution ! Si, dans les temps paſſés, j'avois moins compté ſur mes lumières, j'aurois eu moins à rougir de mes ſentimens.

Que ce préambule ne t'alarme pas. Je ſerois indigne de ton amitié, ſi j'avois encore à la conſulter ſur des ſujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon

cœur, & j'ofe l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paifiblement, ma coufine, & crois que je n'aurai jamais befoin de confeil fur des doutes que la feule honnêteté peut réfoudre.

Depuis fix ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puiffe régner entre deux époux, tu fais qu'il ne m'a jamais parlé ni de fa famille, ni de fa perfonne; & que, l'ayant reçu d'un père auffi jaloux du bonheur de fa fille, que de l'honneur de fa maifon, je n'ai point marqué d'empreffement pour en favoir fur fon compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raifon, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre de quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien affurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas befoin d'en favoir davantage pour l'aimer, l'eftimer, l'honorer autant qu'il étoit poffible.

Ce matin, en déjeûnant, il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur; puis, sous prétexte de ne pas courir, disoit-il, la campagne en robe-de-chambre, il nous a menés dans les bosquets, & précisément, ma chère, dans ce même bosquet où commencèrent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me suis senti un affreux battement de cœur, & j'aurois refusé d'entrer, si la honte ne m'eût retenue, & si le souvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Elysée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne sais si le philosophe étoit plus tranquille; mais, quelque temps après, ayant par hasard tourné les yeux sur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le bosquet, j'ai vu mon mari me jeter un coup-d'œil & sourire. Il s'est assis entre nous, & après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main: mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne

feront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma confolation dans les ennuis d'une vieilleffe qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoiffez; il eft jufte de rendre les chofes égales; &, quoique je n'aie rien de fort intéreffant à vous apprendre, puifque vous n'avez plus de fecret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le myftère de fa naiffance, qui, jufqu'ici, n'avoit été connue que de mon père. Quand tu le fauras, tu concevras jufqu'où vont le fang-froid & la modération d'un homme capable de taire fix ans un pareil fecret à fa femme; mais ce fecret n'eft rien pour lui, & il y penfe trop peu pour fe faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, fur les événemens de ma vie; ce qui peut vous importer eft moins de connoître mes aventures que mon carac-

tère. Elles ſont ſimples comme lui; &, ſachant bien ce que je ſuis, vous comprendrez aiſément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille, & le cœur froid. Je ſuis de ces hommes qu'on croit bien injurier, en diſant qu'ils ne ſentent rien, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point de paſſion qui les détourne de ſuivre le vrai guide de l'homme. Peu ſenſible au plaiſir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce ſentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir ſouffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien; car je n'en ai point à voir ſouffrir les méchans. Mon ſeul principe actif eſt le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes, me plaît exactement comme une belle ſymétrie dans un tableau, ou comme une pièce bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque paſſion dominante, c'eſt celle de l'obſervation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes; comme

le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid & sans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la sagacité, je ne me trompe guères dans mes jugemens; aussi c'est là toute la récompense de l'amour-propre dans mes études continuelles; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à voir jouer les autres: la société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être, & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux: sans me soucier d'en être vu, j'ai besoin de les voir; &, sans m'être chers, ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer, furent les courtisans & les valets; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence, & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la

cour, où tout est sitôt vu, je me dérobai, sans le savoir, au péril qui m'y menaçoit, & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom; &, voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger; c'est-là que j'eus le bonheur d'être utile à votre père, que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, & nous cessâmes d'entretenir depuis ce temps-là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines, & que, parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus que le caractère général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même,

bon ou mauvais par les accidens qui le modifient, & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, méprisant la vaine opinion des conditions, je me jetai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous, & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelques lettres, dit-il à Saint-Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder; qu'il faut agir soi même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre: j'essayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan; &, quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier, qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes, dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un

autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même; &, par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude, qui m'ennuya toujours, me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter long-temps. Sans avoir perdu ma froideur, j'avois besoin d'un attachement; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le temps, & pour la première fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & père, & je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre

& de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier; elle n'eſt pas ſans mérite; elle a le cœur ſenſible, & l'amour de ſon devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'eſt ni une beauté, ni un prodige d'eſprit; mais venez la voir, & croyez que, ſi vous ne ſentez rien pour elle, vous ne ſentirez jamais rien pour perſonne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre père m'avoit parlé modeſtement de vous. Vos tranſports, vos larmes de joie, en l'embraſſant, me donnèrent la première ou plutôt la ſeule émotion que j'aie éprouvée de ma vie. Si cette impreſſion fut légère, elle étoit unique, & les ſentimens n'ont beſoin de force pour agir, qu'en proportion de ceux qui leur réſiſtent. Trois ans d'abſence ne changèrent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chère, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſecrets

lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épousée sans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcusable, a continué M. de Wolmar. J'offensois la délicatesse ; je péchois contre la prudence ; j'exposois votre honneur & le mien ; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource : mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reste m'étoit indifférent. Comment réprimer la passion même la plus foible, quand elle est sans contre-poids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien, tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais, s'il en survient une qui les atteigne, il sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai succombé. Si l'ivresse de quelque autre passion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chûtes que de faux pas :

il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre ; voilà comment ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions, mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute ; ſi c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement ; mais, Julie, je vous connoiſſois & n'en fis point en vous épouſant. Je ſentis que de vous ſeule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que, ſi quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuſe, c'étoit moi. Je ſavois que l'innocence & la paix étoient néceſſaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les

lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, & que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable, que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit usé pour l'amour, je comptois donc pour rien une disproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment, dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impossible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à moitié écoulée qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable, & je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches, je n'avois rien trouvé qui vous valût : je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'osai croire à la vertu, & vous épousai. Le mystère que vous me faisiez ne me surprit point; j'en savois les rai-

ſons, & je vis, dans votre ſage conduite, celle de ſa durée. Par égard pour vous, j'imitai votre réſerve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour, de vous-même, un aveu que je voyois à chaque inſtant ſur le bord de vos lèvres. Je ne me ſuis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choiſir une épouſe, je deſirai d'avoir en elle une compagne aimable, ſage, heureuſe. Les deux premières conditions ſont remplies. Mon enfant, j'eſpère que la troiſième ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts, pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui ſauter au cou, en m'écriant: mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, ſi ce n'eſt le vôtre, & d'être mieux mérité... Vous êtes heureuſe autant qu'il ſe peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il eſt temps de jouir en paix d'un bonheur qui vous

a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes ; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert, sans nous en parler. Julie, nous avons réussi ; mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve, est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers, ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter, les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée, qui déploroit sa foiblesse, en s'y livrant ; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoît d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop

vif souvenir de ses fautes est la seule faute qui reste à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuses, apprenez donc à compter sur vous, pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances, capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir su choisir un honnête-homme, dans un âge où il est si facile de s'y tromper; & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami, sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons furent-elles connues, que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que sur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'est par un attrait qui ne séduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit, sitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre ; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses louables, qu'il falloit plutôt le régler que l'anéantir ; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre, sans perdre beaucoup de son prix. Je savois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes passions ; & que, si les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée est capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer sa sévérité. Je nourris son amitié pour vous, dit-il à Saint-Preux ; j'en ôterai ce qui pouvoit y rester de trop, & je crois vous avoir conservé, de son propre cœur, plus peut-être qu'elle ne vous en eût laissé, si je l'eusse abandonné à lui-même.

Mes succès m'encouragèrent, & je voulus tenter votre guérison, comme j'avois obtenu la sienne ; car je vous estimois ; &, malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames, avec

de la confiance & de la franchiſe. Je vous ai vu, & vous ne m'avez point trompé; vous ne me tromperez point; &, quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez, & ſuis plus content de vous, que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que ma conduite à l'air bizarre, & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à meſure qu'on lit mieux dans les cœurs; & le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille, ſoyez ce que vous êtes, & nous ſerons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous, & vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent, & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais, ſi mes projets s'accompliſſent, & que mon eſpoir ne m'abuſe pas, nos deſtinées ſeront mieux remplies, & vous ſerez tous deux

deux plus heureux qui ſi vous aviez été l'un à l'autre.

En ſe levant, il nous embraſſa, & voulut que nous nous embraſſaſſions auſſi, dans ce lieu.... dans ce lieu même où jadis... Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiſer n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le boſquet redoutable. Je m'en félicitai triſtement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que juſques-là je n'avois oſé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, &, me montrant ce boſquet, dont nous ſortions, il me dit en riant: Julie, ne craignez plus cet aſyle; il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, couſine: mais je te jure qu'il a quelque don ſurnaturel pour lire au fond des cœurs. Que le ciel le lui laiſſe toujours! avec tant de ſujet de me mépriſer, c'eſt ſans doute à cet art que je dois ſon indulgence.

Tu ne vois pas encore ici de conſeil à

donner; patience, mon Ange, nous y voici; mais la converſation que je viens de te rendre étoit néceſſaire à l'éclairciſſement du reſte.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-temps eſt attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en paſſant, & qu'il y reſteroit cinq ou ſix jours. Sans dire tout ce que je penſois d'un départ auſſi déplacé, j'ai repréſenté qu'il ne me paroiſſoit pas aſſez indiſpenſable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans ſa maiſon. Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui faſſe les honneurs, pour l'avertir qu'il n'eſt pas chez lui? Je ſuis pour l'hoſpitalité des Valaiſans. J'eſpère qu'il trouve ici leur franchiſe & qu'il nous laiſſe leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit point m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un ſéjour qui a ſes beautés & même de celles que vous aimez; vous viſiterez le patrimoine

de mes pères & le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vûe vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de Milord Edouard, qui... mais heureusement j'ai eu le temps de me mordre la langue. Il m'a répondu simplement que j'avois raison, & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout, a repliqué, qu'il devoit faire ce qu'il lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hé bien! restez, a repris mon mari en lui serrant la main: homme honnête & vrai, je suis très-content de ce mot-là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le silence, & n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu. Quoi donc! a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St.-Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause

contre vous-même, & Madame de Wolmar ſe contenteroit-elle d'une vertu qui eût beſoin de choiſir ſes occaſions? Pour moi, je ſuis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à ſon cœur & non pas au haſard, & il ne me ſuffit pas qu'elle garde ſa foi; je ſuis offenſé qu'elle en doute.

Enſuite, il nous a menés dans ſon cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant ſortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mère. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma ſécurité : s'ils me trompoient, ce ſeroit une folie de compter ſur rien de ce que reſpectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & ſéduite, préféroit un acte de bienfaiſance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouſe & mère

à celui qui, maître de contenter ses desirs, sut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort, le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, &, sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien, ne me refusera pas une si légère grace. Mais, ma chère, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore

que je n'ai qu'à dire un mot à Saint-Preux, & qu'il n'héſitera pas à l'accompagner; mais mon mari prendra-t-il ainſi le change, & puis-je faire cette démarche ſans conſerver ſur St.-Preux un air d'autorité, qui ſembleroit lui laiſſer à ſon tour quelque ſorte de droit? Je crains d'ailleurs, qu'ils n'infèrent de cette précaution que je la ſens néceſſaire, & ce moyen, qui ſemble d'abord le plus facile, eſt peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle conſidération ne peut être miſe en balance avec un danger réel; mais ce danger exiſte-t-il en effet? Voilà préciſément le doute que tu dois réſoudre.

Plus je veux ſonder l'état préſent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me raſſurer. Mon cœur eſt pur, ma conſcience eſt tranquille, je ne ſens ni trouble ni crainte; &, dans tout ce qui ſe paſſe en moi, ma ſincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'eſt pas que certains ſouvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendriſſement

dont il vaudroit mieux être exempte ; mais bien loin que ces ſouvenirs ſoient produits par la vue de celui qui les a cauſés, ils me ſemblent plus rares depuis ſon retour ; &, quelque doux qu'il me ſoit de le voir, je ne ſais par quelle biſarrerie il m'eſt plus doux de penſer à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même beſoin du ſecours de la vertu, pour être paiſible en ſa préſence, & que quand l'horreur du crime n'exiſteroit pas, les ſentimens qu'elle a détruit auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, eſt-ce aſſez que mon cœur me raſſure, quand la raiſon doit m'allarmer ? J'ai perdu le droit de compter ſur moi. Qui me répondra que ma confiance n'eſt pas encore une illuſion du vice? Comment me fier à des ſentimens qui m'ont tant de fois abuſée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriſer la tentation ? & braver des périls où l'on a ſuccombé, n'eſt-ce pas vouloir ſuccomber encore?

Pèſe toutes ces conſidérations, ma couſine, tu verras que, quand elles ſeroient

vaines par elles-mêmes, elles ſont aſſez graves par leur objet pour mériter qu'on y ſonge. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont miſe. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occaſion délicate; car mes erreurs paſſées ont altéré mon jugement; & me rendent timide à me déterminer ſur toutes choſes. Quoi que tu penſes de toi-même, ton ame eſt calme & tranquille, j'en ſuis sûre; les objets s'y peignent tels qu'ils ſont; mais la mienne, toujours émue comme une onde agitée, les confond & les défigure. Je n'ôſe plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je ſens, &, malgré de ſi longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute eſt un fardeau qu'il faut porter toute ſa vie.



LETTRE XIX.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

PAUVRE cousine! que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix! Tout ton mal vient de toi, ô Israel! si tu suivois tes propres règles; que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la voie intérieure, & que ton cœur fît taire ta raison, tu te livrerois sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, & tu ne t'efforcerois point, contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées, sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue au-

trefois. Tu compares les temps ; y penses-tu ? Compare aussi les conditions, & souviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuses, ma chère enfant ; on ne se donne point ainsi le change à soi-même. Si l'on peut s'étourdir sur son état, en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est, si-tôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchise d'une ame droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire, de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique, à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chûte, il faut se tenir

debout, & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore ? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voilà dévote comme elle ; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes erreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie : toi, dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractère dans tes maximes sur la séparation des sexes ? Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même manière ; mais regarde si cette importante règle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique ; s'il faut l'appliquer, indifféremment & sans exception, aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires &

aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempérer. Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs, où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître & s'assortir; mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particulière. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les mères de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison, & qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maîtresse du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il survient un honnête-homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuseras-tu de recevoir son hôte en son absence & de lui faire

les honneurs de ta maiſon, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe, & toutes les règles s'expliqueront. Pourquoi penſons-nous que les femmes doivent vivre retirées & ſéparées des hommes ? Ferons-nous cette injure à notre ſexe, de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ma chère ; ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectables devoirs de la Nature. Ce qui nous ſépare des hommes, c'eſt la Nature elle-même, qui nous preſcrit des occupations différentes ; c'eſt cette douce & timide modeſtie, qui, ſans ſonger préciſément à la chaſteté, en eſt la plus sûre gardienne ; c'eſt cette réſerve attentive & piquante qui, nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les deſirs & le reſpect, ſert, pour ainſi dire, de coquetterie à la

vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne font pas excepté de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes confervent en général le plus d'afcendant fur leurs maris ; parce qu'à l'aide de cette fage & difcrète réferve, fans caprice & fans refus, elles favent, au fein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine diftance, & les empêchent de jamais fe raffafier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte eft trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé fur un devoir rigoureux, la même bienféance qui l'établit, peut quelquefois en difpenfer.

La circonfpection que tu fondes fur tes fautes paffées eft injurieufe à ton état préfent ; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raifon. Comment le rempart qui défend ta perfonne n'a-t-il pu te garantir d'une contrainte ignominieufe ? Comment fe peut-il que ma coufine, ma fœur, mon amie, ma Julie con-

fonde les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable ? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & ſoutenir ton ame. Ton mari, qui en préſume tant, & dont tu as l'eſtime à juſtifier, tes enfans que tu veux former au bien, & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mère ; ton vénérable père qui t'eſt ſi cher, qui jouit de ton bonheur, & s'illuſtre de ſa fille plus même que de ſes ayeux ; ton amie, dont le ſort dépend du tien, & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué ; ſa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inſpirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perſonne, & qui te reſpecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves, dans ta ſageſſe, le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre, en un moment, le fruit de tant de peines ; combien de motifs, capables d'animer ton courage, te font honte de t'oſer défier de toi ! Mais, pour répondre

de ma Julie, qu'ai-je beſoin de conſidérer ce qu'elle eſt ? il me ſuffit de ſavoir ce qu'elle fut, durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! ſi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'inſtant même où tu croyois l'envisager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût faite préſente, par celle qu'elle t'inſpira, dès qu'y penſer eût été la commettre.

Je me ſouviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foibleſſe d'une jeune amante eſt un crime irrémiſſible, quoique l'adultère d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on ſe dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je ſais quelles maximes règnent là-deſſus dans le grand nombre où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui

les autorise. Mais toi, Julie, ô toi qui, brûlant d'une flamme pure & fidelle, n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi; toi qui te faisois respecter au milieu de tes fautes; toi qui, livrée à d'impuissans regrets, nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de supporter ton propre mépris, quand tout sembloit te rendre excusable; oses-tu redouter le crime, après avoir payé si cher ta foiblesse? Oses-tu craindre de valoir moins aujourd'hui, que dans les temps qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chère, loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer, ils doivent animer ton courage: un repentir si cuisant ne mène point au remords; & quiconque est si sensible à la honte, ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eut des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne a-t-elle besoin d'appui? Dis moi

donc quels ſont les raiſonnables motifs de ta crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, ou, même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont ceſſé de réſiſter, & ont fini par vaincre. Ah, Julie! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & ſix ans de gloire, te laiſſent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, ſois ſincère avec toi-même; ſi le péril exiſte, ſauve ta perſonne & rougis de ton cœur; s'il n'exiſte pas, c'eſt outrager ta raiſon, c'eſt flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il eſt des tentations déshonorantes, qui n'approchèrent jamais d'une ame honnête, qu'il eſt même honteux de les vaincre, & que, ſe précautionner contre elles, eſt moins s'humilier que s'avilir?

Je ne prétends pas te donner mes raiſons pour invincibles; mais te montrer ſeulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela ſuffit pour autoriſer mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi, qui ne ſais pas te rendre juſtice; ni à moi,

qui, dans tes défauts, n'ai jamais ſu voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari, qui te voit telle que tu es, & te juge exactement ſelon ton mérite. Prompte comme tous les gens ſenſibles, à mal juger de ceux qui ne le ſont pas, je me défiois de ſa pénétration dans les ſecrets des cœurs tendres; mais, depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois, par ce qu'il m'écrit, qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y paſſent, n'échappe à ſes obſervations. Je les trouve même ſi fines & ſi juſtes, que j'ai rebrouſſé preſque à l'autre extrémité de mon premier ſentiment; & je croirois volontiers que les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des paſſions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir que ce qu'ils ſentent. Quoi qu'il en ſoit, M. de Wolmar te connoît bien,

il t'eſtime, il t'aime, & ſon ſort eſt lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laiſſes l'entière direction de ta conduite ſur laquelle tu crains de t'abuſer ? Peut-être ſentant approcher la vieilleſſe, veut-il par des épreuves propres à le raſſurer, prévenir les inquiétudes jalouſes qu'une jeune femme inſpire ordinairement à un vieux mari; peut-être le deſſein qu'il a, demande-t-il que tu puiſſes vivre familièrement avec ton ami, ſans allarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il ſeulement te donner un témoignage de confiance & d'eſtime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais ſe refuſer à de pareils ſentimens, comme ſi l'on n'en pouvoit ſoutenir le poids; & pour moi, je penſe, en un mot, que tu ne peux mieux ſatisfaire à la prudence & à la modeſtie qu'en te rapportant de tout à ſa tendreſſe & à ſes lumières.

Veux-tu, ſans déſobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'exiſte

plus? Reſtée ſeule avec le philoſophe, prends contre lui toutes les précautions ſuperflues qui t'auroient été jadis ſi néceſſaires; impoſe-toi la même réſerve que ſi, avec ta vertu, tu pouvois te défier encore de ton cœur & du ſien. Evite les converſations trop affectueuſes, les tendres ſouvenirs du paſſé; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête, entoure-toi ſans ceſſe de tes enfans; reſte peu ſeule avec lui dans la chambre, dans l'Elyſée, dans le boſquet, malgré la profanation. Sur-tout, prends ces meſures d'une manière ſi naturelle, qu'elles ſemblent un effet du haſard, & qu'il ne puiſſe imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas expoſer. Prends le temps de cette abſence pour te donner cet amuſement, en laiſſant tes enfans ſous la garde de la Fanchon. C'eſt le moyen de te livrer ſans riſque, aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir pai-

ſiblement d'un long tête-à-tête ſous la protection des bateliers, qui voient ſans entendre, & dont on ne peut s'éloigner, avant de penſer à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en ſuis sûre; c'eſt de faire en l'abſence de ton mari un journal fidèle pour lui être montré à ſon retour, & de ſonger au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche & incapable de mauvaiſe foi a, contre le vice, bien des reſſources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Au reſte, puiſque ton mari doit me voir en paſſant, il me dira, j'eſpère, les véritables raiſons de ſon voyage; &, ſi je ne les trouve pas ſolides, ou je le détournerai de l'achever; ou, quoi qu'il

arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire : c'eſt ſur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà, je penſe, plus qu'il n'en faut pour te raſſurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois, & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la ſeule honnêteté de ton ame, tu ne riſquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues; on a beau couvrir du vain nom de foibleſſes des fautes toujours volontaires, jamais femme ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuccomber; & ſi je penſois qu'un pareil ſort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les ſentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop ſenſible à t'en garantir pour t'abandonner à toi ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiſſances qu'il avoit avant ton mariage, me ſurprend peu : tu ſais que je

m'en ſuis toujours doutée; & je te dirai, de plus, que mes ſoupçons ne ſe ſont pas bornés aux indiſcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton père, & qui avoit tout au moins des ſoupçons lui-même, pût ſe réſoudre à tromper ſon gendre & ſon ami. Que s'il t'engageoit ſi fortement au ſecret, c'eſt que la manière de le révéler devenoit fort différente de ſa part ou de la tienne, & qu'il vouloit, ſans doute, y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il ſavoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès; nous cauſerons de tout cela plus à loiſir dans un mois d'ici.

Adieu, petite couſine : c'eſt aſſez prêcher la prêcheuſe; reprends ton ancien métier, & pour cauſe. Je me ſens toute inquiette de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires, en me hâtant de les finir, & ne ſais guères ce que je fais. Ah! Chaillot! Chaillot!...

ſi j'étois moins folle.... mais j'eſpère de l'être toujours.

P. S. A propos, j'oubliois de faire compliment à ton Alteſſe. Dis-moi, je t'en prie, Monſeigneur ton mari eſt-il Atteman, Knès ou Boyard? Pour moi je croirai jurer, s'il faut t'appeller Madame la Boyarde. O pauvre enfant! toi qui as tant gémi d'être née Demoiſelle, te voilà bien chanceuſe d'être la femme d'un Prince (1)! Entre nous, cependant, pour une Dame de ſi grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturières. Ne ſais-tu pas que les petits ſcrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maiſon qui prétend être fils de ſon père?

---

(1) Madame d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms ſont en effet des titres diſtingués, mais qu'un Boyard n'eſt qu'un ſimple gentilhomme.



LETTRE XX.

DE M. DE WOLMAR

A MADAME D'ORBE.

JE pars pour Etange, petite coufine : je m'étois propofé de vous voir en allant ; mais un retard dont vous êtes caufe me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Laufanne en revenant, pour y paffer quelques heures de plus avec vous. Auffi bien j'ai à vous confulter fur plufieurs chofes dont il eft bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le temps d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au fujet du jeune homme, avant que fa préfence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déja m'être affez affuré de lui pour vous confier, entre nous, que ce projet eft de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces foins importans

ſont le principal devoir d'un père; mais, quand il ſera temps de les prendre, je ſerai trop âgé pour les remplir; &, tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeuneſſe. D'ailleurs, par la raiſon qui vous eſt connue (1), Julie ne me verroit point ſans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à ſon gré. Comme, par mille autres raiſons, votre ſexe n'eſt pas propre à ces mêmes ſoins, leur mère s'occupera toute entière à bien élever ſon Henriette; je vous deſtine, pour votre part, le gouvernement du ménage ſur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé; la mienne ſera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maiſon, & de goûter dans ma vieilleſſe un repos qui ſera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ſes

(1) Cette raiſon n'eſt pas connue encore du lecteur; mais il eſt prié de ne pas s'impatienter.

enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blâmer ses scrupules. Le respectable état de précepteur exige tant de talent qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumières d'un maître; il n'y a qu'un ami très tendre à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un père; & le génie n'est guères à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables; &, si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire, dans ces enfans chéris, celle de leur mère. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Mylord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher & auquel il a de si grandes obligations; à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, &, comme vous avez beaucoup

d'empire ſur ſon eſprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à préſent, petite couſine, la clef de toute ma conduite, qui ne peut que paroître fort bizarre ſans cette explication, & qui, j'eſpère, aura déſormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne, m'a fait tenter des moyens qui ſeroient impraticables avec une autre. Si je la laiſſe en toute confiance avec ſon ancien amant ſous la ſeule garde de ſa vertu, je ſerois inſenſé d'établir dans ma maiſon cet amant avant de m'aſſurer qu'il eût pour jamais ceſſé de l'être; & comment pouvoir m'en aſſurer, ſi j'avois une épouſe ſur laquelle je comptaſſe moins?

Je vous ai vu quelquefois ſourire à mes obſervations ſur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde, avec toute la ſubtilité qu'on prête à votre ſexe, n'euſſiez jamais

faite, dont pourtant vous ſentirez peut-être l'évidence au premier inſtant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée, quand j'aurai pu vous expliquer ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais; ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer, au contraire, qu'ils ſont parfaitement guéris; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu: ce n'eſt pas là, non plus, leur plus grand miracle; mais que ces deux oppoſés ſoient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne régne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils ſoient toujours amans & ne ſoient plus qu'amis; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

Telle eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours, ſoit dans leurs lettres. Ce que

vous avez écrit à Julie au ſujet du portrait, a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le myſtère, & je vois qu'ils ſont toujours de bonne-foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entends; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture. Un voile de ſageſſe & d'honnêteté fait tant de replis autour de ſon cœur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'œil humain d'y pénétrer, pas au ſien propre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre, eſt qu'elle ne ceſſe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit, ſi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que, ſi elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas ſi bien.

Pour votre ami, qui, bien que vertueux, s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa première jeuneſſe; mais je le vois ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il

eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Etange; il ne me hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime, mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maîtreſſe, la mère de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écolière. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir. Il l'aime dans le temps paſſé; voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite couſine; c'eſt une obſervation très-ſolide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroît. Je penſe même qu'elle ne feroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le temps où vous ſéparâtes ces deux amans, fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus haut point de véhémence. Peut-être, s'ils fuſſent reſtés plus long-temps enſemble, ſe feroient-ils peu-à-peu refroidis; mais leur imagination, vive-

ment émue, les a ſans ceſſe offerts l'un à l'autre, tels qu'ils étoient à l'inſtant de leur ſéparation. Le jeune homme, ne voyant point dans ſa maîtreſſe les changemens qu'y faiſoit le progrès du temps, l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (1). Pour le rendre heureux, il n'étoit pas queſtion ſeulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonſtances où elle s'étoit trouvée au temps de

(1) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans! Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur; ſoyez toujours les mêmes, & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe, & vouloir toujours qu'on vous aime; c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

leurs premières amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle est devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne, en ce sens, à son préjudice; car c'est de l'ancienne, & non pas d'une autre, qu'il est amoureux.

L'erreur qui l'abuse & le trouble, est de confondre les temps, & de se reprocher souvent comme un sentiment actuel, ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le désabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur, que de ses lumières. Lui découvrir le véritable état de son cœur, seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivré des scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réserve, & les traits de sa Julie ne sont

pas tellement effacés en Madame de Wolmar, qu'à force de les y chercher, il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits, & qui sert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des temps qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chères. Vous qui contribuâtes à les faire naître, pouvez contribuer plus que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous, que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de manière qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse, je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête-homme,

& la mère de mes enfans : j'efface un tableau par un autre, & couvre le paſſé du préſent. On mène un courſier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en ſoit plus effrayé. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore, quand leur cœur eſt déja refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monſtres qui diſparoiſſent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expoſe qu'à des épreuves qu'ils peuvent ſoutenir : car la ſageſſe ne conſiſte pas à prendre indifféremment toutes ſortes de précautions, mais à choiſir celles qui ſont utiles, & à négliger les ſuperflues. Les huit jours pendant leſquels je vais les laiſſer enſemble, ſuffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais ſentimens, & connoître ce qu'ils ſont réellement l'un à l'autre. Plus ils ſe verront ſeul à ſeul, plus ils comprendront aiſément leur erreur, en comparant ce qu'ils ſentiront avec ce qu'ils auront autrefois ſenti, dans une

ſituation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer ſans riſque à la familiarité dans laquelle ils vivront néceſſairement, ſi mes vues ſont remplies. Je vois, par la conduite de Julie, qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort. Quel plaiſir je prendrois à lui donner cette preuve que je ſens tout ce qu'elle vaut, ſi c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût ſe faire un mérite de ſa confiance! Mais, quand elle n'auroit rien gagné ſur ſon cœur, ſa vertu reſteroit la même; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins : au lieu que, s'il lui reſte aujourd'hui quelque peine intérieure à ſouffrir, ce ne peut être que dans l'attendriſſement d'une converſation de réminiſcence, qu'elle ne ſaura que trop preſſentir, & qu'elle évitera toujours. Ainſi, vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les règles ordinaires, mais par les vues qui me l'inſpirent, & par le caractère unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite couſine, juſqu'à mon retour. Quoique je n'aie pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en faſſiez un myſtère. J'ai pour maxime de ne point interpoſer de ſecrets entre les amis : ainſi je remets ceux-ci à votre diſcrétion ; faites-en l'uſage que la prudence & l'amitié vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.



LETTRE XXI.

DE SAINT-PREUX A MYLORD ÉDOUARD.

M. de Wolmar partit hier pour Etange ; & j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien. Je me sens plus contraint qu'en sa présence même ; un morne silence régne au fond de mon cœur ; un effroi secret en étouffe le murmure ; &, moins troublé de desirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime, sans en avoir les tentations.

Savez-vous, Mylord, où mon ame se rassure & perd ces indignes frayeurs ? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle, sa vue appaise mon trouble, ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sien, qui semble toujours inspirer aux autres le sentiment

de ſon innocence, & le repos qui en eſt l'effet. Malheureuſement pour moi, ſa règle de vie ne la livre pas toute la journée à la ſociété de ſes amis, & dans les momens que je ſuis forcé de paſſer ſans la voir, je ſouffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me ſens accablé, c'eſt un mot qu'elle me dit hier après le départ de ſon mari. Quoique, juſqu'à cet inſtant, elle eût fait aſſez bonne contenance, elle le ſuivit long-temps des yeux avec un air attendri, que j'attribuai d'abord au ſeul éloignement de cet heureux époux; mais je conçus, à ſon diſcours, que cet attendriſſement avoit encore une autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle; & vous ſavez s'il m'eſt cher. Ne croyez pas pourtant que le ſentiment qui m'unit à lui, auſſi tendre & plus puiſſant que l'amour, en ait auſſi les foibleſſes. S'il nous en coûte, quand la douce habitude de vivre enſemble eſt interrompue, l'eſ-

poir assuré de la reprendre bientôt nous console. Un état aussi permanent laisse peu de vicissitudes à craindre; &, dans une absence de quelques jours, nous sentons moins la peine d'un si court intervalle, que le plaisir d'en envisager la fin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave; &, quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar, ce n'est point son éloignement qui la cause.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes; un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie; il n'a point d'autres desirs que les miens; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaisirs à leur mère; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus vertueuse, plus aimable que celle dont mon cœur est idolâtre, & je vais passer mes jours avec elle: vous-même contribuez à me les rendre chers, en justifiant si bien mon estime & mes sentimens pour vous. Un long & fâcheux procès près de finir,

va ramener dans nos bras le meilleur des pères : tout nous profpère ; l'ordre & la paix régnent dans notre maifon ; nos domeftiques font zélés & fidèles, nos voifins nous marquent toute forte d'attachement ; nous jouiffons de la bienveillance publique. Favorifée en toutes chofes du ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin fecret, un feul chagrin l'empoifonne, & je ne fuis pas heureufe. Elle dit ces derniers mots avec un foupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'eft pas heureufe, me dis-je en foupirant à mon tour, & ce n'eft plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funefte idée bouleverfa dans un inftant toutes les miennes, & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute infupportable où ce difcours m'avoit jeté, je la preffai tellement d'achever de m'ouvrir fon cœur, qu'enfin elle verfa dans le mien ce fatal fecret, & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade ; Madame de

Wolmar ſort actuellement du gynécée pour aller ſe promener avec ſes enfans, elle vient de me le faire dire. J'y cours, Mylord; je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre, dans une autre lettre, le ſujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XXII.

DE MADAME DE WOLMAR A SON MARI.

JE vous attends mardi, comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé ſelon vos intentions. Voyez, en revenant, Madame d'Orbe; elle vous dira ce qui s'eſt paſſé durant votre abſence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il eſt vrai, je crois mériter votre eſtime; mais votre conduite n'en eſt pas plus convenable; & vous jouiſſez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XXIII.

DE SAINT-PREUX

A MYLORD ÉDOUARD.

JE veux, Mylord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur, & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant, vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Madame de Wolmar n'est pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvrement où l'absence de son mari nous laisse, & la beauté de la soirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil, nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, & nous nous

embarquâmes avec quelques provisions pour le dîner. J'avois pris un fusil pour tirer des besolets (1); mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte, & pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeller de temps en temps de gros sifflets, des tiou-tiou, des crenets, des sifflassons (2), & je ne tirai qu'un seul coup, de fort loin, sur une grèbe que je manquai.

Nous pasſâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cents pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejeter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-cœur, non sans quelques représentations;

---

(1) Oiseau de passage sur le lac de Genève. Le besolet n'est pas bon à manger.

(2) Divers sortes d'oiseaux du lac de Genève; tous très-bons à manger.

& je vis aisément que nos gens auroient miéux goûté le poisson qu'ils avoient pris, que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau; puis, par une vivacité de jeune homme dont il seroit temps de guérir, m'étant mis à *nager* (1), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (2). Là, j'expliquois à Julie toutes les parties du superbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône, dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & semble craindre de souiller de ses eaux bourbeuses le crystal azuré du lac. Je lui faisois observer les redens des montagnes, dont les angles correspondans & parallèles for-

---

(1) Terme des bateliers du lac de Genève: c'est tenir la rame qui gouverne les autres.

(2) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac n'ait deux lieues de large.

ment, dans l'eſpace qui les ſépare, un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes, j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans & parés de toutes parts, forment un tableau raviſſant; où la terre par-tout cultivée & par tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit aſſuré de leurs peines, qui ne dévore point l'avide publicain. Puis, lui montrant le Chablais ſur la côte oppoſée, pays non moins favoriſé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un ſpectacle de misère, je lui faiſois ſenſiblement diſtinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richeſſe, le nombre & le bonheur des hommes. C'eſt ainſi, lui diſois-je, que la terre ouvre ſon ſein fertile, & prodigue ſes tréſors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle ſemble ſourire & s'animer au doux ſpectacle de la liberté;

elle aime à nourrir des hommes. Au contraire, les triſtes mâſures, la bruyère & les ronces qui couvrent une terre à demi-déſerte, annoncent de loin qu'un maître abſent y domine, & qu'elle donne à regret à des eſclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à parcourir ainſi des yeux les côtes voiſines, un ſéchard qui nous pouſſoit de biais vers la rive oppoſée, s'éleva, fraîchit conſidérablement ; &, quand nous ſongeâmes à revirer, la réſiſtance ſe trouva ſi forte qu'il ne fut plus poſſible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles ; il fallut regagner la rive de Savoie, & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous, & qui eſt preſque le ſeul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent, ayant changé, ſe renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos

bateliers,

bateliers, & nous faifoit dériver plus bas le long d'une file de rochers efcarpés où l'on ne trouve plus d'afyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, & prefque au même inftant j'eus la douleur de voir Julie faifie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureufement elle étoit faite à l'eau, & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croiffoient avec le danger; le foleil, la fatigue & la fueur nous mirent tous hors d'haleine, & dans un épuifement exceffif. C'eft alors que, retrouvant tout fon courage, Julie animoit le nôtre par fes careffes compatiffantes; elle nous effuyoit indiftinctement à tous le vifage, & mêlant dans un vafe du vin avec de l'eau, de peur d'ivreffe, elle en offroit alternativement aux plus épuifés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un fi vif éclat, que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé fon teint d'un plus grand feu; & ce qui ajoutoit le plus à fes charmes, étoit qu'on voyoit fi bien, à fon air attendri, que tous fes foins

venoient moins de frayeur pour elle, que de compassion pour nous. Un inſtant ſeulement, deux planches s'étant entr'ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau briſé, & dans une exclamation de cette tendre mère, j'entendis diſtinctement ces mots : ô mes enfans! faut-il ne nous voir plus? Pour moi, dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connuſſe au vrai l'état du péril, je croyois voir, de moment en moment, le bateau englouti, cette beauté ſi touchante ſe débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roſes de ſon viſage.

Enfin à force de travail, nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit ſur ſoi la reconnoiſſance de tous les ſoins que chacun s'étoit donnés ; &, comme au fort du danger, elle n'avoit ſongé qu'à nous; à terre, il lui ſembloit qu'on n'avoit ſauvé qu'elle.

Nous dînâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie, qui l'aime extrêmement, en mangea peu ; & je compris que, pour ôter aux bateliers le regret de leur ſacrifice, elle ne ſe ſoucioit pas que j'en mangeaſſe beaucoup moi-même. Mylord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choſes comme dans les grandes, cette ame aimante ſe peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte, & le bateau ayant beſoin d'être raccommodé, je propoſai un tour de promenade. Julie m'oppoſa le vent, le ſoleil, & ſongeoit à ma laſſitude. J'avois mes vues, ainſi je répondis à tout. Je ſuis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma ſanté, ils l'affermiſſent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuſte encore. A l'égard du ſoleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois ; il n'eſt queſtion que de monter entre quelques rochers ; & vous, qui n'aimez pas la plaine, en ſup-

porterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais je revins, il y a dix ans, à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est-là que je passai des jours si tristes & si délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'est de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours desiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asyle au milieu des glaces, & où mon cœur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri, dans une saison plus agréable, & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisois un plaisir de lui montrer d'anciens monumens d'une passion si constante & si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux & frais, qui, montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de

plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoiſſant mes anciens renſeignemens, je fus près de me trouver mal; mais je me ſurmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert; mais plein de ces ſortes de beautés qui ne plaiſent qu'aux ames ſenſibles, & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuſe, & charrioit avec bruit du limon, du ſable & des pierres. Derrière nous une chaîne de roches inacceſſibles, ſéparoit l'eſplanade où nous étions de cette partie des Alpes, qu'on nomme les Glacières, parce que d'énormes ſommets de glace, qui s'accroiſſent inceſſamment, les couvrent depuis le commencement du monde (1).

(1) Ces montagnes ſont ſi hautes, qu'une demi-heure après le ſoleil couché, leurs ſommets ſont encore éclairés de ſes rayons, dont le rouge forme ſur ces cimes blanches une belle couleur de roſe qu'on apperçoit de fort loin.

Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite. Un grand bois de chênes étoient à gauche au-delà du torrent; &, au-deſſous de nous, cette immenſe pleine d'eau que le lac forme au ſein des Alpes, nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cîme du majeſtueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & ſuperbes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre; quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de cryſtal. Quelques arbres fruitiers ſauvages penchoient leurs têtes ſur les nôtres; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un ſi doux ſéjour aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être l'aſyle de deux amans échappés ſeuls au bouleverſement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit, & que je l'eus quelque temps contemplé: Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec



un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne ſentez-vous point quelque émotion ſecrette à l'aſpect d'un lieu ſi plein de vous? Alors, ſans attendre ſa réponſe, je la conduiſis vers le rocher, & lui montrai ſon chiffre, gravé dans mille endroits, & pluſieurs vers de Pétrarque & du Taſſe, relatifs à la ſituation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après ſi long-temps, j'éprouvai combien la préſence des objets peut ranimer puiſſamment les ſentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence: ô Julie! éternel charme de mon cœur! voici les lieux où ſoupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde. Voici le ſéjour où ta chère image faiſoit ſon bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages; la verdure & les fleurs ne tapiſſoient point ces compartimens; le cours de ces ruiſſeaux n'en formoit point les diviſions; ces oiſeaux n'y faiſoient point entendre leurs ramages; le vorace épervier, le

corbeau funèbre, & l'aigle terrible des Alpes, faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes; d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers; des festons de neiges étoient le seul ornement de ces arbres; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats; les feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable, & les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyois pour contempler au loin ton heureux séjour; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre; ici je passai le torrent glacé, pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon; là, je vins relire & baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un œil avide & sombre je mesurois la profondeur de ces abîmes; enfin, ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante, & jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né! faut-il me retrouver avec

toi dans les mêmes lieux, & regretter le temps que j'y paſſois à gémir de ton abſence!... J'allois continuer, mais Julie, qui, me voyant approcher du bord, s'étoit effrayée & m'avoit ſaiſi la main, la ſerra ſans mot dire, en me regardant avec tendreſſe & retenant avec peine un ſoupir; puis tout-à-coup détournant la vue & me tirant par le bras: allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit, comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois; à mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt, ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſouper, nous fûmes nous aſſeoir ſur la grève en attendant le moment du

départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, & Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal & mesuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bécassines (1), me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristoit. Peu-à-peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel serein, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

(1) La bécassine du lac de Genève n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre donne au lac, durant les nuits d'été, un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

Je commençai par me rappeller une promenade ſemblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les ſentimens délicieux qui rempliſſoient alors mon ame, s'y retracèrent pour l'affliger ; tous les événemens de notre jeuneſſe, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaiſirs ;

E tanta fede, e si dolci memorie,
E si lungo coſtume!

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur paſſé, tout revenoit, pour augmenter ma misère préſente, prendre place en mon ſouvenir. C'en eſt fait, diſois-je en moi-même ; ces temps, ces temps heureux ne ſont plus ; ils ont diſparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus ; & nous vivons, & nous ſommes enſemble, & nos cœurs ſont toujours unis! Il me ſembloit que j'aurois porté plus patiemment ſa mort ou ſon abſence, & que j'avois moins ſouffert tout le temps que j'avois paſſé loin d'elle.

Quand je gémiſſois dans l'éloignement ; l'eſpoir de la revoir ſoulageoit mon cœur ; je me flattois qu'un inſtant de ſa préſence effaceroit toutes mes peines, j'enviſageois au moins dans les poſſibles un état moins cruel que le mien. Mais ſe trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, & preſque en la poſſédant encore, la ſentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agitèrent par degrés juſqu'au déſeſpoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon eſprit des projets funeſtes, & dans un tranſport, dont je frémis en y penſant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ſes bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin ſi forte, que je fus obligé de quitter bruſquement ſa main, pour paſſer à la pointe du bateau.

Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours ; un ſentiment plus doux s'inſinua peu-à-peu dans

mon ame, l'attendriſſement ſurmonta le déſeſpoir; je me mis à verſer des torrens de larmes; & cet état, comparé à celui dont je ſortois, n'étoit pas ſans quelque plaiſir. Je pleurai fortement, long-temps, & fus ſoulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie; je repris ſa main. Elle tenoit ſon mouchoir; je le ſentis fort mouillé. Ah! lui dis-je tout bas! je vois que nos cœurs n'ont jamais ceſſé de s'entendre! Il eſt vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce ſoit la dernière fois qu'ils auront parlé ſur ce ton. Nous recommençames alors à cauſer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes ſans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'apperçus à la lumière qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée, elle avoit grand beſoin de repos: elle ſe retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où, ſans exception, j'ai ſenti les

émotions les plus vives. J'eſpère qu'elles feront la criſe qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reſte, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens ſont foiblement tentés & ſuccombent? Pour Julie, (mes yeux le virent, & mon cœur le ſentit); elle ſoutint ce jour-là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu ſoutenir; elle vainquit pourtant: mais qu'ai-je fait pour reſter ſi loin d'elle? O Edouard! quand, ſéduit par ta maîtreſſe, tu ſus triompher à la fois de tes deſirs & des ſiens, n'étois-tu qu'un homme? Sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le ſouvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.



LETTRE XXIV.

DE MYLORD ÉDOUARD A SAINT-PREUX (1).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entière au long ſommeil de la raiſon. L'âge s'écoule, il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés, il eſt temps de ſonger à ſoi; commence donc de rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a long-temps impoſé ſur vos lumières. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable; vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon, & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit eſt, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien

(1) Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

ſenti, ne ſait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la première moitié de cette ſcience, que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entr'elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le temps de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens; mais, après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au-dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans

un eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premières obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de pièces de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célèbre peuple de l'univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire, à l'autre extrémité : le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exiſter encore; vous avez appris à quels ſignes on reconnoît cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions &

régnant ſur elle-même, eſt celui dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir, ni à voir, qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouiſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous fûtes long-temps l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle eſt grande, ſans doute; mais ſoyez-en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris, à vos yeux, la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chère image vous en laiſsât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces,

comme Julie a fait par les siennes? Enthousiaste oisif de ses vertus, vous bornerez-vous sans cesse à les admirer, sans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la manière dont elle remplit ses devoirs d'épouse & de mère; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami, à son exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philosophe a peine à se vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un discoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres au lieu de bonnes actions (1)?

---

(1) Non, ce siècle de la philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai philosophe. J'en connois un, un seul, j'en conviens; mais c'est beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu? Savant & modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoître à ce siècle indigne de vous admirer; c'est Genève que je veux

Prenez-y garde, mon cher, il régne encore dans vos lettres un ton de molleſſe & de langueur qui me déplaît, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion, qu'un effet de votre caractère. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force; & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur

---

illuſtrer de votre ſéjour : ce ſont mes concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé ! Heureux le peuple où la jeuneſſe altière vient abaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage ! Vénérable & vertueux vieillard ! vous n'aurez point été prôné par les beaux eſprits ; leurs bruyantes académies n'auront point retenti de vos éloges : au lieu de dépoſer, comme eux, votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ſes concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

ſans courage? Malheureux! ſi Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain, & ne ſerois qu'un vil adultère. Mais te voilà reſté ſeul avec elle; apprends à la connoître, rougis de toi.

J'eſpère pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même; pour réſiſter, j'ai pu me ſuffire; pour choiſir, il me faut les yeux d'un ami; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous; la reconnoiſſance auſſi bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content; ce n'eſt pas aſſez; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en défenſe;

nous laissent, quoi qu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cède qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion, qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre; & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous, sous un autre point de vue, les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner, & dites-vous si, toujours en proie à de vains regrets, vous serez à jamais inutile à vous & aux autres; ou si, reprenant enfin l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par notre armée de Flandres, où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez guères m'attendre

avant la fin du mois prochain, ou le commencement d'octobre. Ne m'écrivez plus à Londres; mais à l'armée ſous l'adreſſe ci-jointe. Continuez vos deſcriptions: malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'inſtruiſent; elles m'inſpirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez ſur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée ſur Madame de Wolmar: ſi ſon ſort n'eſt pas heureux, qui doit oſer aſpirer à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à ſon bonheur (1).

---

(1) Le galimathias de cette lettre me plaît, en ce qu'il eſt tout-à-fait dans le caractère du bon Edouard, qui n'eſt jamais ſi philoſophe, que quand il fait des ſottiſes, & ne raiſonne jamais tant, que quand il ne ſait ce qu'il dit.



LETTRE XXV.

DE SAINT-PREUX

A MYLORD ÉDOUARD.

Oui, Mylord, je vous le confirme avec des tranſports de joie, la ſcène de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entièrement raſſuré ſur le véritable état de mon cœua. Ce cœur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être; & je préfere la triſteſſe d'un regret imaginaire, à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence

à

m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois régner, ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſereins entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrés à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend, ſans qu'on y ſonge, le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe! quelle charmante habitation! que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, ſi l'aſpect en paroît d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſi-tôt qu'on la connoît! le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ſes nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout

ce qui en eſt l'objet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour; mais on y trouve partout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joie. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrette qui la tourmente, & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uniforme & retirée leur ſeroit inſupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuieroient des ſoins domeſtiques; elles

(1) Cette précédente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

ne pourroient souffrir la campagne ; la sagesse & l'estime d'un mari peu caressant, ne les dédommageroient ni de sa froideur ni de son âge ; sa présence & son attachement même leur seroient à charge : ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou, s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriseroient les plaisirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne seroient à leur aise dans leur propre maison, que quand elles y seroient étrangères. Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite ; on ne voit guères que des gens de bien se plaire au sein de leur famille & s'y renfermer volontairement ; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent. Mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste, qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'il falloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant : *on y sait vivre ;* non dans le sens qu'on donne en France à ce mot, qui est d'avoir avec autrui certaines manières établies par la mode ; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né ; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un père qui s'inquiette du bien-être de sa famille ; elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage, ils ont examiné l'état de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui

ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu affez mauvaife opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laiffer ne leur pût fuffire. Ils fe font donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus sûrement qu'avantageufement: au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déja, & l'exemple de leur conduite eft le feul tréfor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il eft vrai qu'un bien qui n'augmente point eft fujet à diminuer par mille accidens; mais fi cette raifon eft un motif pour l'augmenter une fois, quand ceffera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à plufieurs enfans; mais doivent-ils refter oififs? Le travail de chacun n'eft-il pas un fupplément à fon partage, & fon induftrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de fon bien? L'infatiable avidité fait ainfi fon chemin fous le mafque de la prudence,

& mène au vice à force de chercher la sûreté. C'eſt en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choſes humaines une ſolidité qui n'eſt pas dans leur nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au haſard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables? La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet, a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu ſon fonds que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux, au moindre accident imprévu, l'a déja rembourſé bien des fois de cette avance. Ainſi l'ordre & la règle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maîtres de cette maiſon jouiſſent d'un bien médiocre, ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond, je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les deſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre ; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici, la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir, le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi ; & c'eſt dans l'harmonie qui régne entre eux, qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des

maisons bien réglées est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile qu'on ne supporte point sans peine. Les domestiques font leur devoir ; mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus, mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, &, comme on s'y voit toujours hors de la règle, on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret. On sent que ces pères esclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans ; sans songer qu'ils ne sont pas seulement pères, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des règles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon père de famille, n'est pas seulement de rendre son séjour riant, afin que ses enfans s'y plaisent ; mais d'y mener lui-

même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre, pour l'être, une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des pères & mères eſt preſque toujours la première ſource du déſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre règle que ſon cœur, & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, &, pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuſe aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle ſait les goûter: mais ces plaiſirs ſont les plaiſirs de Julie. Elle ne néglige ni ſes propres

commodités, ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui; de ſorte qu'on trouve dans ſa maiſon le luxe de plaiſir & de ſenſualité ſans rafinement ni molleſſe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuſer au goût de ſon père; encore y reconnoît-on toujours le ſien, qui conſiſte à donner moins de luſtre & d'éclat que d'élégance & de grace aux choſes. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour ſuſpendre plus doucement les caroſſes, elle approuve aſſez cela; mais quand je lui dis juſqu'à quel prix on a pouſſé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours ſi ces beaux vernis rendent les carroſſes plus commodes. Elle ne doute pas que je

n'exagère beaucoup ſur les peintures ſcandaleuſes dont on orne à grands frais ces voitures, au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux paſſans pour un homme de mauvaiſes mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a ſur-tout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou ſoutenu cet uſage, & que leurs caroſſes ne ſe diſtinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus laſcifs. J'ai été forcé de lui citer là-deſſus un mot de votre illuſtre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette eſpèce. A peine eut-il jeté les yeux ſur les panneaux, qu'il partit en diſant au maître: montrez ce carroſſe à des femmes de la cour; un honnête-homme n'oſeroit s'en ſervir.

Comme le premier pas vers le bien eſt de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur eſt de ne le point ſouffrir. Ces deux maximes qui, bien entendues,

épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont chères à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible, & pour elle & pour les autres; & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'est l'existence, & non la vue des malheureux qui la tourmente; il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoît tous les habitans; elle y étend, pour ainsi dire, l'enceinte de sa

famille, & n'épargne aucun ſoin pour en écarter tous les ſentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine eſt aſſujettie.

Mylord, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthouſiaſme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La providence a veillé ſur elle, & rien de ce qui la regarde n'eſt un effet du haſard. Le ciel ſemble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine eſt ſuſceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obſcurité de la vie privée, ſans le ſecours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-deſſus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, ſi c'en fut une, n'a ſervi qu'à déployer ſa force & ſon courage. Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, tous, heureuſement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le ſeul où il lui convînt de naître; la ſimplicité, qui la rend ſublime, devoit

régner autour d'elle; il lui falloit, pour être heureuse, vivre parmi des gens heureux. Si, pour son malheur, elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misère qui les consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie, la désolation commune l'eût accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misère & du désespoir. Le villageois, à son aise (1), a plus besoin de ses

(1) Il y a près de Clarens un village appellé Montru, dont la commune seule est assez riche pour entretenir tous les communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas-là quelque honnête-

avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge, ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, & fassent aggraver sur eux les charges publiques, pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre, offrent bientôt un tableau de la sienne; l'aisance & le bien-être y sont une de ses moindres influences, la concorde & les mœurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle, ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables; en y rentrant, elle en retrouve de plus doux encore; elle voit par-tout ce

---

homme de Subdélégué, pour rendre Messieurs de Montru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chère.

qui plaît à son cœur, & cette ame si peu sensible à l'amour propre, apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non, Mylord, je le répète, rien de ce qui touche à Julie, n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes, ses talens, ses goûts, ses combats, ses fautes, ses regrets, son séjour, ses amis, sa famille, ses peines, ses plaisirs, & toute sa destinée, font de sa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plaît le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, & qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, & souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractère, & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits, soit

par le choix des moyens de les rendre utiles, ſoit par le choix des gens ſur qui elle les répand. Elle s'eſt fait des règles dont elle ne ſe départ point. Elle ſait accorder & refuſer ce qu'on lui demande, ſans qu'il y ait ni foibleſſe dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action, n'a rien à eſpérer d'elle que juſtice & pardon, s'il l'a offenſée, jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vu refuſer aſſez ſéchement à un homme de cette eſpèce, une grace qui dépendoit d'elle ſeule. « Je » vous ſouhaite du bonheur, lui dit-elle, » mais je n'y veux pas contribuer, de » peur de faire du mal à d'autres, en » vous mettant en état d'en faire. Le » monde n'eſt pas aſſez épuiſé de gens » de bien qui ſouffrent, pour qu'on ſoit » réduit à ſonger à vous ». Il eſt vrai que cette dureté lui coûte extrêmement, & qu'il lui eſt rare de l'exercer. Sa maxime eſt de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui eſt pas prouvée,

& il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches, qui paye en argent, aux malheureux, le droit de rejetter leurs prières, &, pour un bienfait imploré, ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable ; & depuis qu'elle eſt mère de famille, elle en ſait mieux régler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt, à la vérité, celui qui coûte le moins de peine ; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide ; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommandations & des ſervices, ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin, & mérite de l'obtenir ; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils ſont bien,

rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre, & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin, pour ſentir ſon bonheur, que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer, ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (1). Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même; qui ne dépend en rien des autres nations; qui ne contraint jamais d'attaquer pour ſe ſoutenir, & donne

(1) L'homme, ſorti de ſa première ſimplicité, devient ſi ſtupide, qu'il ne ſait pas même deſirer. Ses ſouhaits, exaucés, le méneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique, le bel-esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes; le vrai politique parcourt les terres, & va dans la chaumière du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le second ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer, autant qu'on peut, à rendre aux paysans leur condition douce, sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs, les autres pour entrer en condition, & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens, de leur côté, aiment souvent à courir; les filles aspirent à la parure bourgeoise, les garçons s'engagent dans un service étranger; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois

rogue & rempant des ſoldats mercénaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des pères, & les riſques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périſſent pour un qui réuſſit. S'il s'obſtinent, on ne favoriſe point leur fantaiſie inſenſée, on les laiſſe courir au vice & à la misère, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a perſuadés, des ſacrifices qu'ils font à la raiſon. On leur apprend à honorer leur condition naturelle, en l'honorant ſoi-même; on n'a point avec les payſans les façons des villes, mais on uſe avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans ſon état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payſan qu'on ne porte à ſe conſidérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus, qui viennent briller un moment dans leur village, & ternir

leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar, & le Baron, quand il eſt ici, manquent rarement d'aſſiſter aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeuneſſe, déja naturellement ardente & guerrière, voyant de vieux officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage, & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus, en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger, en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car, quoi qu'on faſſe, jamais cinq ſous de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donnent à un homme libre & ſous les armes, la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maîtreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur-tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villa-

geois dans un état libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois, là-dessus, l'objection des talens divers que la nature semble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choses à considérer avant le talent, savoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient, sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux; &, pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher, dans leur partage, l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux, autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avan-

tage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Or, de mille ſujets qui ſortent du village, il n'y en a pas dix qui n'aillent ſe perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réuſſiſſent & font fortune, la font preſque tous par les voies déshonnêtes qui y mènent. Les malheureux qu'elle n'a point favoriſés, ne reprennent plus leur ancien état, & ſe font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir payſans. De ces mille, s'il s'en trouve un ſeul qui réſiſte à l'exemple & ſe conſerve honnête-homme : penſez-vous qu'à tout prendre, celui-là paſſe une vie auſſi heureuſe qu'il l'eût paſſée à l'abri des paſſions violentes, dans la tranquille obſcurité de ſa première condition ?

Pour ſuivre ſon talent, il le faut connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talens des hommes ? Et, à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment un petit

petit payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens ? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent ; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer, qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être général ; un autre voit bâtir & ſe croit architecte. Guſtin, mon jardinier, prit le goût du deſſin pour m'avoir vu deſſiner ; je l'envoyai apprendre à Lauſanne ; il ſe croyoit déja peintre, & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un prince ira-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mène

bien ſon carroſſe ? Un duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts ? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre. Penſez-vous que ce ſoit-là l'ordre de la nature ? Quand chacun connoîtroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient ? combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles ? combien vaincroient d'indignes concurrens ? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manége & la brigue, que l'autre, plus sûr de lui, dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indiſcrettement les ſujets, on les confond : le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intriguant. S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des règles plus sûres & renoncer au

prix des talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mène à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit, pour cela, que le nombre de ceux qui les poſſedent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété; & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois que les talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons &

ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule ſimplicité, que les autres par toute leur induſtrie. Mais, à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent, comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle, étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne refuſe l'aumône à aucun. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jeté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, &, ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſonneurs

aiment à flatter la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de gueux? Compatissant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami: ce mot ne va point dans votre bouche; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert, que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison; ce que je sais, c'est que mon mari, qui ne cède point en bons sens à vos philosophes, & qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours, & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder

l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paye un comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même; tout ce qu'on ſent à la tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renaît ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'état, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolère n'en peut-on pas dire autant? C'eſt au ſouverain de faire en ſorte qu'il n'y ait point de mendians: mais, pour les rebuter de leur profeſſion (1),

(1) Nourrir les mendians, c'eſt, diſent-ils,

faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés? Pour moi, continua Julie, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'état, je ſais qu'ils ſont tous mes frères, & que je ne puis, ſans une inexcuſable dureté,

---

former des pépinières de voleurs; &, tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians: mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne: or, tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſeux prennent tellement le travail en averſion, qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé & refuſé; mais vingt liards auroient payé le ſouper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légère aumône, s'il ſongeoit qu'elle peut ſauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort! J'ai lu quelque part que les mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfans s'attachent aux pères; mais ces pères opulens & durs les méconnoiſſent, & laiſſent aux pauvres le ſoin de les nourrir.

leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie, pour ignorer par combien de malheurs un honnête-homme peut se trouver réduit à leur sort; & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer, au nom de Dieu, mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas, peut-être, cet honnête-homme prêt à périr de misère, & que mon refus va réduire au désespoir? L'aumône que je fais donner à la porte est légère. Un demi-crutz (1) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne; on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoi-

(1) Petite monnoie du pays.

gnage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guères plus à donner, & ſont une réponſe plus honnête qu'un *Dieu vous aſſiſte;* comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre, que les magaſins des riches! Enfin, quoi qu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien aux gueux qui mendient, au moins ſe doit-on à ſoi même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes misères.

Voilà comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne-foi: à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers, & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode, on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve,

& les menteurs le ſavent ſi bien, qu'il ne s'en préſente plus chez nous.

C'eſt ainſi, Mylord, que cette ame angélique trouve toujours dans ſes vertus de quoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins, & d'autres ſemblables, ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, & rempliſſent une partie du temps que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle ſonge enſuite à elle-même; ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable, peut encore être compté parmi ſes vertus: tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs! Elle veut plaire à ſon mari, qui aime à la voir contente & gaie; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération, l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détournent le cœur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amollit

dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame & le corps également ſenſibles. La même délicateſſe règne dans ſes ſentimens & dans ſes organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaiſirs; & long-temps elle n'aima ſi chèrement la vertu même, que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprême, elle ne ſe refuſe aucune de celles qui peuvent s'aſſocier avec celle-là; mais ſa manière de les goûter reſſemble à l'auſtérité de ceux qui s'y refuſent, & l'art de jouir eſt, pour elle, celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuſes qui bleſſent la nature, & dont ſon auteur dédaigne l'hommage inſenſé, mais des privations paſſagères & modérées, qui conſervent à la raiſon ſon empire, &, ſervant d'aſſaiſonnement au plaiſir, en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux ſens, & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il

tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin; que c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne, & une jouiſſance dont on ſe prive; & que prévenir toujours les deſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choſes, eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouir une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort, ſon goût ne s'uſe point; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maîtreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la règle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe; car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine; &, ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroît le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la ſuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſaciété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mène, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés, que de notre carrière, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Épicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occaſion, les perdent toutes; &, toujours ennuyés au ſein des plaiſirs, n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent, comme les avares, pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux, ſur ce point, trop de ſévérité que de

relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaisir, par la seule raison qu'elle m'en fait trop; en la renouant, j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conserver sur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice, que de me laisser dominer par mes fantaisies.

Voilà sur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choses de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandise, & dans les soins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuisine sur-tout n'est pas négligée. La table se sent de l'abondance générale; mais cette abondance n'est point ruineuse; il y régne une sensualité sans rafinement; tous les mets sont communs, mais excellens dans leurs espèces; l'apprêt en est simple, & pourtant exquis. Tout ce qui n'est que l'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix, & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en sont bannis à jamais; & même dans la

délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables, ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés? Du gibier rare? du poiſſon de mer? des productions étrangères? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine manière, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtiſſerie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque pièce de la chaſſe des gens de la maiſon; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouiſſance; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant: la grace & le plaiſir y ſont, la joie & l'appétit l'aſſaiſonnent. Des ſurtous dorés autour deſquels on meurt de faim, des cryſtaux

pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert : ne rempliſſent point la place des mets, on n'y ſait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux; mais on y ſait celui d'ajouter du charme à la bonne chère; de manger beaucoup ſans s'incommoder; de s'égayer à boire, ſans altérer ſa raiſon; de tenir table long-temps, ſans ennui; & d'en ſortir toujours, ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger, différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle eſt au rez-de-chauſſée. Cette ſalle particulière eſt à l'angle de la maiſon, & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre, on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richeſſes qu'on y recueillera dans deux mois. Cette pièce eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt-là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon père, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à

elle-même, & quelquefois à ses enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on sait d'avance ce que cela veut dire; & M. de Wolmar l'appelle, en riant, le sallon d'Apollon; mais ce sallon ne diffère pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives, que par celui des mets. Les simples hôtes n'y sont point admis; jamais on n'y mange, quand on a des étrangers; c'est l'asyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'est la société des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle est une sorte d'initiation à l'intimité; & jamais il ne s'y rassemble que des gens qui voudroient n'être plus séparés. Mylord, la fête vous attend, & c'est dans cette salle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe, que je fus traité dans le sallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite: mais ce souper me donna d'autres idées. J'y trou-

vai je ne ſais quel délicieux mélange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance, que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre, ſans qu'on m'eût averti de l'être; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur, & c'eſt-là qu'à l'inſtance de Julie, je repris l'uſage, quitté depuis tant d'années, de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractère pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner

vos domeſtiques & cauſer plus en liberté? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela feroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en fallut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence; elle ſe feroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nou-

veau soin. J'y fus trompé les premiers jours; &, sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée, où je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me désabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain, ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mère régnoit sur tous ses charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien, ni dans ses manières; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajuste-

ment différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer ſur les cœurs l'empire du goût, en faiſant de rien quelque choſe. Le jour qu'elle attendoit ſon mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ſes graces naturelles, ſans les couvrir; elle étoit éblouiſſante en ſortant de ſa toilette; je trouvai qu'elle ne ſavoit pas moins effacer la plus brillante parure, qu'orner la plus ſimple; & je me dis avec dépit, en pénétrant l'objet de ſes ſoins: en fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtreſſe de la maiſon à tout ce qui la compoſe. Le maître, les enfans, les domeſtiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout eſt tenu avec un ſoin qui marque qu'on n'eſt pas au-deſſous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne: ou plutôt, la magnificence y eſt en effet, s'il eſt vrai qu'elle conſiſte moins dans la richeſſe de certaines choſes, que dans un bel ordre de tout, qui marque le concert des parties, & l'unité d'inten-

tion de l'ordonnateur (1). Pour moi, je trouve, au moins, que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir, dans une maiſon ſimple & modeſte, un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun, que de voir régner dans un palais la diſcorde & le trouble; & chacun de ceux qui l'habitent, chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre, & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, & forme un tout agréable à voir: dans le palais, on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers

(1) Cela me paroît inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſymmétrie d'un grand palais; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde, quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand; ce qui fait que, de tous les ſpectacles imaginables, le plus magnifique eſt celui de la nature.

objets, dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup-d'œil, on croit voir une fin commune; en y regardant mieux, on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que, pour dédaigner l'éclat & le luxe, on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymmétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide: mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe? L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (1)?

(1) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maître; il ne peut rien

L'idée de la grandeur. C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi

cacher à tant d'argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes, qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier, & jamais de ſa faim; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux; mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brûle d'arriver, & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied; mais, s'il perd un rendez-vous avec ſa maîtreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans : chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

ſon toît ne l'eſt-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature, n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même ; que l'image de ſa foibleſſe n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller, ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes

habitans, répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveillance, y concourt par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on garde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent, & tant de zèle dans ceux qui obéiſſent, que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles, & qu'elles y ſont

toutes, en ſorte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiſſe dire : pourquoi n'y a-t-il pas davantage ? Ajoutez-y du galon ; des tableaux, un luſtre, de la dorure, à l'inſtant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceſſaire, & nulle trace de ſuperflu, on eſt porté à croire que, s'il n'y eſt pas, c'eſt qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que, ſi on le vouloit, il y régneroit avec la même profuſion : en voyant continuellement les biens refluer au dehors par l'aſſiſtance du pauvre, on eſt porté à dire : cette maiſon ne peut contenir toutes ſes richeſſes. Voilà, ce me ſemble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inſtruit de ce qui ſervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Madame de Wolmar : il n'eſt pas poſſible qu'un ſi modique revenu ſuffiſe à tant de dépenſes. Ils ſe mirent à rire, & me firent voir que, ſans rien retrancher dans leur maiſon, il ne tien-

droit qu'à eux d'épargner beaucoup, & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret pour être riches, me dirent-ils, est d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il se peut dans l'usage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne se fait sans perte, & ces pertes multipliées réduisent presque à rien d'assez grands moyens, comme à force d'être brocantée, une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le transport de nos revenus s'évite en les employant sur le lieu, l'échange s'en évite encore en les consommant en nature, & dans l'indispensable conversion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroît pas sans inconvénient. Outre les

ſoins importuns auxquels elle aſſujettit, le profit doit être plus apparent que réel; & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte probablement ſur le gain que feroient avec vous vos fermiers: car le travail ſe fera toujours avec plus d'économie, & la récolte avec plus de ſoin par un payſan que par vous. C'eſt une erreur, me répondit Wolmar; le payſan ſe ſoucie moins d'augmenter le produit que d'épargner ſur les frais, parce que les avances lui ſont plus pénibles que les profits ne lui ſont utiles; comme ſon objet n'eſt pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépenſe, s'il s'aſſure un gain actuel, c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuiſant; & le mieux qui puiſſe arriver, eſt qu'au lieu de l'épuiſer, il la néglige. Ainſi, pour un peu d'argent comptant recueilli ſans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de ſon patrimoine.

D'ailleurs, poursuivit M. de Wolmar ; je ne disconviens pas que je ne fasse la culture de mes terres à plus grands frais que ne feroit un fermier ; mais aussi le profit du fermier, c'est moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure, le produit est beaucoup plus grand ; de sorte qu'en dépensant davantage, je ne laisse pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépense n'est qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie : car, si d'autres cultivoient nos terres, nous serions oisifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y seroit plus chère ; il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns, sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses, dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût ; & tout ce qui con-

tribue à notre bien être, devient pour nous un amusement.

Jetez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux père de famille : vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien, & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du crû couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits : rien n'est méprisé parce qu'il est commun ; rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons par délicatesse, autant que par modération, au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples, mais choisis. Il ne manque à notre table, pour être somptueuse, que d'être servie loin d'ici ; car tout y est bon, tout y seroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui, comme vous voyez,

n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule; la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes, & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache; & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle, que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas, ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même, que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur, Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois,

eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule; &, dans ſa modeſte ſimplicité, il tire de la convenance des choſes des règles inaltérables & sûres, qui reſtent, quand les modes ne ſont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus; parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger, en un repas, le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même temps, ni dîner deux fois en un jour. Ainſi, l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés; & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être, ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins, on peut ſe mettre au-deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre, ſans changer notre manière de vivre; car il ne ſe fait ici

presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet ; & tout ce que nous dépensons nous rend de quoi dépenser beaucoup plus.

Eh bien! Mylord, rien de tout cela ne paroît au premier coup-d'œil. Par-tout un air de confusion couvre l'ordre qui le donne ; il faut du temps pour appercevoir des loix somptuaires qui mènent à l'aisance & au plaisir ; & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant, le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature ? Comment épuiseroit-on son héritage, en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on sa fortune, en ne consommant que ses revenus? Quand, chaque année, on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, & le fruit du labeur présent

annonce l'abondance à venir; on jouit à la fois de ce qu'on dépense & de ce qu'on recueille, & les divers temps se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Je suis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu régner le même esprit. Toute la broderie & la dentelle sortent du gynécée; toute la toile est filée dans la basse-cour, ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures, dont on tire en échange des draps pour habiller les gens; le vin, l'huile & le pain, se font dans la maison; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut consommer; le boucher se paye en bétail; l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite; les rentes sur les fonds publics fournissent à l'entretien des maîtres, & au peu de vaisselle qu'on se permet; la vente des vins & des bleds qui restent,

donne un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſès extraordinaires; fonds que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément, que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon; celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainſi, le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue; & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus, les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſirs, & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le café; chez ſa mère elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude, pour en augmenter le goût; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le ſallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité qui

la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & régle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met à deviner & satisfaire les goûts de son père & de son mari, une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de grace, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse : elle ne manque jamais après le souper, de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens ; & les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes ; mais elle me rappella, en riant, un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus, sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même,

dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le chérès, le malaga, le chassaigne, le syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir, ne sont en effet que des vins de Lavaux, diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens; & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon père & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah! reprit-elle, ils seront toujours exquis.

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers, le désœuvrement & l'oisiveté qui rendent nécessaires la compagnie, les visites & les sociétés extérieures, ne trouvent guère ici de place. On fré-

quente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus, & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſément qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La manière dont on paſſe ici le temps, eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (1), mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée, qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec

(1) Je crois qu'un de nos beaux-eſprits voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mène. Au reſte, je vois, par les lettres de Milady Catesby, que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicule, pour prix de leur hoſpitalité.

une ame faine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à se rendre mutuellement la vie heureuse? tous les soirs, Julie, contente de sa journée, n'en desire point une différente pour le lendemain; & tous les matins elle demande au ciel un jour semblable à celui de la veille: elle fait toujours les mêmes choses, parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoît rien de mieux à faire. Sans doute, elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état, n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés, qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelqu'endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards, sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort; d'anciens officiers retirés du service; des

commerçans ennuyés de s'enrichir; de ſages mères de famille qui amènent leurs filles à l'école de la modeſtie & des bonnes mœurs; voilà le cortége que Julie aime à raſſembler autour d'elle. Son mari n'eſt pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus ſages à leurs dépens, reviennent ſans chagrin cultiver le champ de leur père, qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de ſa vie, ce ne ſont point les aventures merveilleuſes du riche Sindbad racontant, au ſein de la molleſſe orientale, comment il a gagné ſes tréſors: ce ſont les relations plus ſimples de gens ſenſés, que les caprices du ſort & les injuſtices des hommes ont rebutés des faux biens vainement pourſuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces ames élevées, avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caractères plus

marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes, que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modèles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ſes tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le ſens & la raiſon le frappent, & qu'il ſe plaît à faire cauſer. Il l'amène à ſa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politeſſe & les airs de ſon état, mais la bienveillance & l'humanité de ſon caractère. On retient le bon-homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le ſert, le careſſe, lui parle avec intérêt, s'informe de ſa famille, de ſes affaires, ne ſourit point de ſon embarras,

ne donne point une attention gênante à ſes manières ruſtiques, mais le met à ſon aiſe par la facilité des ſiennes, & ne ſort point avec lui de ce tendre & touchant reſpect dû à la vieilleſſe infirme qu'honore une longue vie paſſée ſans reproche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin, bu à la ſanté d'une jeune dame, en réchauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien temps, de ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remèdes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge ſortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; &, quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe, après le dîner, dans ſa cham-

bre, & en rapporte un petit présent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don simple & de leur goût dont elle l'a secrettement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité, & à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans, voyant leurs vieux pères fêtés dans une maison respectable, & admis à la table des maîtres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge; ils ne disent point, nous sommes trop pauvres, mais nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards, & l'espoir de le partager un jour les consolent d'en être privés; & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme,

encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumière, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant, il en jouit une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouir auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe qui donne exemple aux grands, & refuge aux petits; qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes. S'il eſt des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arra-

chent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant au coin d'un foyer ruſtique.

C'eſt ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à des cœurs indifférens: c'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible, pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt developpée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur

cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle, en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes mères de famille, contentes d'étudier, quand il faut agir; qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui le temps qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit. Comme elle ſe lève une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul temps qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroît jamais aſſez longue pour tous les ſoins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Mylord, ce que j'avois à vous dire ſur l'économie de cette maiſon, & ſur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur ſort, ils en jouiſſent paiſiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans, mais à leur laiſſer,

avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens ſenſés la jouiſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé qu'il fut honnêtement acquis.



LETTRE XXVI (1).

DE SAINT-PREUX

A MYLORD ÉDOUARD.

Nous avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils ſont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une ſociété d'autant plus charmante, qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir

(1) Deux lettres écrites en différens temps rouloient ſur le ſujet de celle-ci; ce qui occaſionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une ſeule. Au reſte, ſans prétendre juſtifier l'exceſſive longueur de pluſieurs des lettres dont ce recueil eſt composé; je remarquerai que les lettres des ſolitaires ſont longues & rares; celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'obſerver cette différence pour en ſentir à l'inſtant la raiſon.

je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance ! Je ne reçois pas une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame : enfin, j'oſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpère honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne, avec la confiance de ſa victoire, une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher ? Non, Mylord : je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus, pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'Angloiſe, réunis dans le ſilence, & goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la

douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens ! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Mylord, l'amitié ! Sentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprète ? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela ! O veillées de Beſançon ! Momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié ! O Bomſton ! ame grande, ami ſublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il eſt sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des

hommes ſenſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoins pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueilli, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne ! Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment, & comprime des ames qui s'étendroient ſi bien ſans lui.

Deux heures ſe ſont ainſi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extaſe, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Épicure. Après le déjeûner, les enfans ſont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mère ; mais au lieu d'aller enſuite s'enfermer avec eux dans le gynécée ſelon ſa coutume ; pour nous dédommager en quelque ſorte du

temps perdu ſans nous voir, elle les a fait reſter avec elle, & nous ne nous ſommes point quittés juſqu'au dîner. Henriette, qui commence à ſavoir tenir l'aiguille, travailloit aſſiſe devant la Fanchon qui faiſoit de la dentelle, & dont l'oreiller poſoit ſur le doſſier de ſa petite chaiſe. Les deux garçons feuilletoient ſur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les ſujets au cadet. Quand il ſe trompoit, Henriette attentive, & qui ſait le recueil par cœur, avoit ſoin de le corriger. Souvent, feignant d'ignorer à quelle eſtampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de ſe lever, d'aller & venir de ſa chaiſe à la table, & de la table à ſa chaiſe. Ces promenades ne lui déplaiſoient pas, & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiſer, que ſa bouche enfantine ſait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus ſavante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons, qui ſe prenoient & ſe donnoient

ſans beaucoup de ſoin, mais auſſi ſans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés ſous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans; nous étions ſon mari & moi encore autour de la table à thé, liſant la gazette, à laquelle elle prêtoit aſſez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France, & de l'attachement ſingulier de ſon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions ſur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante, que toutes haïſſent, & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang ſuprême, que le plaiſir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit ſon mari d'un ton qu'il m'eût dû laiſſer prendre, il y a longtemps que nous ſommes tous vos ſujets. A ce mot, ſon ouvrage eſt tombé de ſes mains, elle a tourné la tête, & jeté ſur ſon digne époux un regard ſi touchant, ſi tendre, que j'en ai treſſailli moi-même.



Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti à la manière dont son mari m'a serré la main, que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manége des enfans; encore, aussi-tôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet; comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite sur-intendante qui la première s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légère contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle, qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger

notre attendriſſement, a produit ſon effet naturel.

Ammutiſcon le lingue, e parlan l'alme.

Que de choſes ſe ſont dites ſans ouvrir la bouche! Que d'ardens ſentimens ſe ſont communiqués ſans la froide entremiſe de la parole! Inſenſiblement Julie s'eſt laiſſé abſorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux ſe ſont tout-à-fait fixés ſur ſes trois enfans, & ſon cœur, ravi dans une ſi délicieuſe extaſe, animoit ſon charmant viſage de tout ce que la tendreſſe maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laiſſions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les cauſoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amuſoit aux images, voyant que les onchets empêchoient ſon frère d'être attentif, a pris le temps qu'il les avoit raſſemblés, & lui donnant un coup ſur la main, les a fait ſauter par la

chambre. Marcellin s'eſt mis à pleurer, & ſans s'agiter pour le faire taire, Madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'eſt tu ſur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, ſans qu'il ait recommencé de pleurer, comme je m'y étois attendu. Cette circonſtance, qui n'étoit rien, m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me ſouviens pas, en y penſant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât ſi peu, & qui fuſſent moins incommodes. Ils ne quittent preſque jamais leur mère, & à peine s'apperçoit-on qu'ils ſoient là. Ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, comme il convient à leur âge; jamais importuns ni criards; & l'on voit qu'il ſont diſcrets avant de ſavoir ce que c'eſt que diſcrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce ſujet m'a conduit, c'étoit que cela ſe fît comme de ſoi-même, & qu'avec une ſi vive tendreſſe pour ſes enfans, Julie ſe tourmentât ſi peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais

s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux; elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que, quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mère est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer que l'inquiette sollicitude des autres mères, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être: une activité superflue sied si bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature, & davantage à leur mère; je leur aurois presque desiré des défauts, pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé long-temps de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour

les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le ciel récompenſe la vertu des mères par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'eſt dès leur naiſſance que doit commencer leur éducation. Eſt-il un temps plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'aurez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me déſobéiſſent ? Cela ſeroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'eſt miſe à ſourire en regardant ſon mari ; &, me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions cauſer tous trois ſans être entendus des enfans.

C'eſt-là que m'expliquant à loiſir ſes maximes, elle m'a fait voir, ſous cet air de négligence, la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendreſſe mater-

nelle. Long-temps, m'a t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, & durant ma première grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un père le sang-froid d'un philosophe? Il remplit & passa mon attente; il dissipa mes préjugés, & m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la première & plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie (1), est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumières, est de supposer les enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des

(1) Locke lui-même, le sage Locke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

hommes avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtrumens doivent ſervir à former celui-là, & que, de toutes les inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins; & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne laſſe enfin l'enfant qu'on veut élever ainſi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus ſupporter le tracas des enfans, ſont forcés de les éloi-

gner d'eux en les livrant à des maîtres, comme ſi l'on pouvoit jamais eſpérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un père.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penſer, de ſentir qui lui ſont propres. Rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.

La raiſon ne commence à ſe former qu'au bout de pluſieurs années, & quand le corps a pris une certaine conſiſtance. L'intention de la nature eſt donc que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce. Les enfans ſont toujours en mouvement; le repos & la réflexion ſont l'averſion

de leur âge; une vie appliquée & ſédentaire les empêche de croître & de profiter; leur eſprit ni leur corps ne peuvent ſupporter la contrainte. Sans ceſſe enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-ſains, plutôt hébêtés que raiſonnables; & l'ame ſe ſent toute la vie du dépériſſement du corps.

Quand toutes ces inſtructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuiſent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indiſtinctement, & ſans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la conſtitution commune à l'eſpèce, chacun apporte, en naiſſant, un tempérament particulier qui détermine ſon génie & ſon caractère, & qu'il ne s'agit ni de changer, ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caractères ſont bons & ſains en eux-mêmes, ſelon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il,

d'erreurs dans la nature (1). Tous les vices qu'on impute au naturel, ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont les penchans mieux dirigés n'euſſent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles, en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées, en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le ſyſtême univerſel. Tout homme a ſa place aſſignée dans le meilleur ordre des choſes; il s'agit de trouver cette place, & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, & toujours ſous une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits? Qu'on donne à la plupart des inſtructions nuiſibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur con-

(1) Cette doctrine ſi vraie me ſurprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

viendroient; qu'on gêne de toutes parts la nature; qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes, qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indiſtinctement aux mêmes choſes tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des ſoins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat paſſager & frivole qu'on leur préfère, ſans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiſcrettement priſes, tous ces petits prodiges deviennent des eſprits ſans force & des hommes ſans mérite, uniquement remarquables par leur foibleſſe & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie : mais j'ai peine à les accorder avec vos propres ſentimens ſur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu,

ſoit pour ſon propre bonheur, ſoit pour le vrai bien de la ſociété. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modèle de l'homme raiſonnable & de l'honnête-homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modèle par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les paſſions, en perfectionnant la raiſon, en corrigeant la nature.... Corriger la nature! a dit Wolmar, en m'interrompant: ce mot eſt beau; mais avant que de l'employer, il falloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponſe très-péremptoire, à ce qu'il me ſembloit, étoit de nier le principe; c'eſt ce que j'ai fait. Vous ſuppoſez toujours que cette diverſité d'eſprits & de génies qui diſtingue les individus, eſt l'ouvrage de la nature; & cela n'eſt rien moins qu'évident. Car enfin, ſi les eſprits ſont différens, ils ſont inégaux, & ſi la nature les a rendu inégaux, c'eſt en douant les uns préférablement aux autres, d'un peu plus de fineſſe de ſens,

d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or, quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience, que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent; & il est encore prouvé que tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attaché la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire, des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous, dès l'enfance, les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, & toutes les impressions que nous recevons; bien loin d'attendre, pour élever les enfans, que l'on connût le caractère de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractère, par une éducation

propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne se sont jamais quittés : cependant l'un des deux est vif, gai, caressant, plein d'intelligence : l'autre lourd, pesant, hargneux; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caractères, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits; tout le reste a été semblable.... Semblable! ai-je interrompu; quelle différence! Combien de petits objets ont agi sur l'un & non pas sur l'autre! combien de petites circonstances les ont frappés diversement, sans que vous vous en soyez apperçu! Bon! a-t-il repris, vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés

ſous le même aſpect avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils ſoutenoient que, vu la rapidité des cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre; & que, ſi l'on eût pu marquer les deux inſtans précis de leur naiſſance, l'objection ſe fût tournée en preuve.

Laiſſons, je vous prie, toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là font une claſſe à part, & s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe développent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place. Platon, votre maître, ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine, que ce que la nature

y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déja? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi, je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers eſprits ſur un modèle commun. On peut les contraindre, & non les changer : on peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres; & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez, dans toutes les occaſions importantes, reprendre leur caractère originel, & s'y livrer

avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoissent plus, en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractère & de plier le naturel, mais, au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, & d'empêcher qu'il ne dégénère; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles; à d'autres, des entraves: l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de la raison; c'est elle qui fait sortir le caractère, & lui donne sa véritable

forme; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive; & il n'y a point, avant la raiſon, de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie, que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire: pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte, en naiſſant, un caractère, un génie, & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre, n'ont bas beſoin, pour être heureux, du développement de leurs facultés; & leurs talens, enfouis, ſont comme les mines d'or du Valais, que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil, où l'on a moins beſoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin; & ſur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas, on n'a d'égard

d'égard qu'à l'eſpèce, chacun fait ce que font tous les autres ; l'exemple eſt la ſeule règle, l'habitude eſt le ſeul talent, & nul n'exerce, de ſon ame, que la partie commune à tous. Dans le ſecond, on s'applique à l'individu, à l'homme en général ; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre ; on le ſuit auſſi loin que la nature le mène ; & l'on en fera le plus grand des hommes, s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes ſe contrediſent ſi peu, que la pratique en eſt la même pour le premier âge. N'inſtruiſez point l'enfant du villageois ; car il ne lui convient pas d'être inſtruit. N'inſtruiſez pas l'enfant du citadin ; car vous ne ſavez encore quelle inſtruction lui convient. En tout état de cauſe, laiſſez former le corps, juſqu'à ce que la raiſon commence à poindre : alors c'eſt le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, ſi je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode ; c'eſt de laiſſer

prendre aux enfans mille mauvaifes habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts, dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple eft commode à fuivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occafion leur indifcrette volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables.... Mais, a repris M. de Wolmar, il me femble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'eft ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'eft précifément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y eft-elle prife? Qu'a-t-elle fubftitué au joug de la difcipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'inftant; celui de la néceffité: mais en vous détaillant fa conduite, elle vous fera mieux entendre fes vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer fa méthode; &, après une courte paufe,

voici à-peu-près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien nés, mon aimable ami ! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractère, & que tout naturel puisse être tourné à bien; mais au surplus, convaincue de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma première espérance est que des méchans ne seront pas sortis de mon sein; la seconde est d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur père, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché, pour cela, de m'approprier les règles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel; c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mère, & tous les soins de mes jours son destinés à l'accomplir.

La première fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je ſongeai que l'enfance eſt preſque un quart des plus longues vies; qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'eſt une bien cruelle prudence de rendre cette première portion malheureuſe, pour aſſurer le bonheur du reſte, qui peut-être ne viendra jamais. Je ſongeai que, durant la foibleſſe du premier âge, la nature aſſujettit les enfans de tant de manières, qu'il eſt barbare d'ajouter à cet aſſujettiſſement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, & dont ils peuvent ſi peu abuſer. Je réſolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il feroit poſſible, de lui laiſſer tout l'uſage de ſes petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déja gagné à cela deux grands avantages; l'un, d'écarter de ſon ame naiſſante le menſonge, la vanité, la colère, l'envie, en un mot tous les vices qui naiſſent de l'eſclavage, & qu'on eſt contraint de fomenter dans les enfans,

pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre, de laiſſer fortifier librement ſon corps par l'exercice continuel que l'inſtinct lui demande. Accoutumé, tout comme les payſans, à courir tête nue au ſoleil, au froid, à s'eſſouffler, à ſe mettre en ſueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & ſe rend plus robuſte, en vivant plus content. C'eſt le cas de ſonger à l'âge d'homme, & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déja dit; je crains cette puſillanimité meurtrière, qui, à force de délicateſſe & de ſoins, affoiblit, efféminé un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expoſe pour toute ſa vie aux périls inévitables dont elle veut le préſerver un moment; &, pour lui ſauver quelques rhumes dans ſon enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuréſies, des coups de ſoleil, & la mort, étant grand.

Ce qui donne aux enfans, livrés à eux-mêmes, la plupart des défauts dont vous

parliez, c'eſt lorſque, non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'inſenſée indulgence des mères, à qui l'on ne complaît qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui ſentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & sûre, pour rendre à la fois un enfant libre, paiſible, careſſant, docile: & cela par un moyen fort ſimple; c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne ſemble-t-il pas que c'eſt pour cela que les premières voix qui lui ſont ſuggérées par la nature, ſont

les cris & les plaintes ; qu'elle lui a donné une figure ſi douce & un air ſi touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe, & s'empreſſe à le ſecourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ; & d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de ſa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur ?

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuſe image de l'empire & de la ſervitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penſer qu'il fût plutôt ſervi par devoir que par pitié. Ce point eſt, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation ; & c'eſt un détail qui ne finiroit point, que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet inſtinct ſi prompt à diſtinguer les ſer-

vices mercénaires des domeſtiques, de la tendreſſe des ſoins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aie employés, a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoſſibilité où le tient ſon âge de vivre ſans notre aſſiſtance. Après quoi, je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les ſecours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui, ſont des actes de dépendance; que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de leurs ſervices, il les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, il aſpire ardemment au temps où il ſera aſſez grand & aſſez fort pour avoir l'honneur de ſe ſervir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, feroient difficiles à établir dans des maiſons où le père & la mère ſe font ſervir comme des enfans: mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ſes fonctions à rem-

plir, & où le rapport des valets aux maîtres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices & de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domeſtique qui traitera de fantaiſie un véritable beſoin.

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mère peu éclairée ſe fait des monſtres de tout. Les vrais beſoins ſont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un ſeul moment. Penſez-vous qu'un enfant qui n'eſt point gêné, puiſſe aſſez ſouffrir de l'humeur de ſa gouvernante ſous les yeux d'une mère, pour en être incommodé? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent des vices déja contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naître. Natu-

rellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'élève entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or, cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on n'exige rien; ni sur la gouvernante, à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres mères, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par-là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile & complaisant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le sien s'attache à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer: c'est l'infaillible effet de l'amour-propre; &, de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les

enfans, ſans jamais en obtenir aucune.

J'ai penſé que la partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa misère, ſa foibleſſe, ſa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme; & cela, non-ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la providence, qu'il ne s'éleve point au-deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

Induits dès leur naiſſance par la molleſſe dans laquelle ils ſont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils deſirent, à penſer que tout doit céder à leurs fantaiſies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & ſouvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de

déplaiſirs: or, je voudrois bien ſauver à mon fils cette ſeconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juſte opinion des choſes. J'avois d'abord réſolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, perſuadée que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours bons & ſalutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en ſe faiſant un droit d'être obéis, les enfans ſortoient de l'état de nature preſque en naiſſant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiſcrétion. J'ai vu que, ſi je voulois contenter toutes ſes fantaiſies, elles croîtroient avec ma complaiſance; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus ſenſible, qu'il y ſeroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raiſon, lui ſauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paſſé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaiſirs, des lamentations,

des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eſt vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la première demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus : mais il n'obtient jamais rien par importunité ; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu, qu'il a ceſſé de les employer, du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bombons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiſeau qu'il voudroit tenir ; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, ſinon qu'il ne l'a pu garder ; ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui réſiſte. Dans tout ce qui le chagrine, il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'au-

trui.... Un moment, dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je pressens votre objection; j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux, & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt, quand ils voient qu'on n'y prend pas garde; car, grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il souffre;

c'eſt la voix de la nature, qu'il ne faut jamais contraindre ; mais il ſe taît à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi fais-je une tres-grande attention à ſes pleurs, bien sûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir, à point nommé, quand il ſent de la douleur, & quand il n'en ſent pas ; quand il ſe porte bien, & quand il eſt malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, & ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car, comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui, il en pleurera demain davantage. Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte, tire à conſéquence dans un âge avancé. La même cauſe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſupportable toute ſa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en fouriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voient aifément le defir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refufe, ils doivent fuppofer des raifons fans les demander. C'eft un autre avantage qu'on gagne à ufer avec eux d'autorité plutôt que de perfuafion dans les occafions néceffaires : car, comme il n'eft pas poffible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raifon qu'on a d'en ufer ainfi, il eft naturel qu'ils la fuppofent encore, quand ils font hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a foumis quelque chofe à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent fophiftes, fubtils, de mauvaife foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au filence ceux qui ont la foibleffe de s'expofer à leurs petites lumières. Quand on eft contraint de leur rendre compte des chofes qu'ils ne font point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, fitôt qu'elle eft au-deffus de

leur portée. En un mot, le ſeul moyen de les rendre dociles à la raiſon n'eſt pas de raiſonner avec eux, mais de les bien convaincre que la raiſon eſt au-deſſus de leur âge : car alors ils la ſuppoſent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juſte ſujet de penſer autrement. Ils ſavent bien qu'on ne veut pas les tourmenter, quand ils ſont sûrs qu'on les aime, & les enfans ſe trompent rarement là-deſſus. Quand donc je refuſe quelque choſe aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en ſorte qu'ils le voyent, autant qu'il eſt poſſible, & quelquefois après coup. De cette manière ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuſe ſans en avoir une bonne raiſon, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée ſur le même principe, je ne ſouffrirai pas, non plus, que mes enfans ſe mêlent dans la converſation des gens raiſonnables, & s'imaginent ſottement y tenir leur rang comme les autres, quand

on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots, quand on les interroge; sans jamais parler de leur chef, & sur-tout sans qu'ils s'ingèrent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mère aussi tendre! Pythagore n'étoit pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent, les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assez tôt, ni assez long-temps, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands, par les sottises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays

où le premier mérite eſt de bien babiller, & où l'on eſt diſpenſé de penſer, pourvu qu'on parle. Mais vous, qui voulez faire à vos enfans un ſort ſi doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laiſſer ?

Quoi donc ! a-t-elle repris à l'inſtant ; eſt-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne ſauroient-ils être heureux, à moins que toute une compagnie en ſilence n'admire leurs puérilités ? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès ; c'eſt-là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines ; & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaiſirs (1).

(1) Si jamais la vanité fit quelque heureux ſur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un ſot.

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens ; jugez de ce que deviendra la sienne ! Il en est du babil des enfans comme des prédictions des almanachs. Ce seroit un prodige si, sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mère déja trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit & se voit célébrer ! Ne pensez pas que, pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non ; je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret ; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard

& vain; & les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses: mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de me faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec polichinel; il ne leur vient plus de compère, & ils en valent sensi-

blement mieux, depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la première à leur dire de demander doucement en particulier, à leur père ou à moi, tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux, pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maîtres que des diſciples; il faut avoir déja beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait & s'inquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir (1). Faute de cette ſcience préliminaire, les enfans en liberté ne font preſque jamais que des queſtions ineptes qui ne ſervent à rien,

(1) Ce proverbe eſt tiré de Chardin, tome 5, page 170, in-12.

ou profondes & ſcabreuſes, dont la ſolution paſſe leur portée; &, puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur ſeroit auſſi utile qu'on croit, la première & la plus importante ſcience qui leur convient n'eſt-elle pas d'être diſcrets & modeſtes, & y en a t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc, dans les enfans, cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de ſoumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits queſtionneurs babillards, qui queſtionnent moins pour s'inſtruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queſtions

indiſcrettes ; en ſorte que chacun eſt inquiet auſſi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire que de les rendre étourdis & vains ; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquièrent par-là n'eſt utile ; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réſerve trop prolongée, ſeroit que mon fils en âge de raiſon eût la converſation moins légère, le propos moins vif & moins abondant ; &, en conſidérant combien cette habitude de paſſer ſa vie à dire des riens rétrécit l'eſprit, je regarderois plutôt cette heureuſe ſtérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oiſifs, toujours ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuſer, & l'on diroit que le ſavoir vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la ſociété humaine a un objet plus noble, & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité.

ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il ſe dégrade au-deſſous d'eux, quand il parle pour ne rien dire; & l'homme doit être homme juſques dans ſes délaſſemens. S'il y a de la politeſſe à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laiſſer parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils diſent, que de ce qu'on diroit ſoi-même, & à montrer qu'on les eſtime trop pour croire les amuſer par des niaiſeries. Le bon uſage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'eſt pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modeſtie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'eſprit qui ne s'abſtient de parler, que par retenue & diſcrétion, puiſſe jamais paſſer pour un ſot. Dans quelques pays que ce puiſſe être, il n'eſt pas poſſible

qu'on juge un homme ſur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tû. Au contraire, on remarque, en général, que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention, quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions, & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit, dans un long flux de paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon, que de riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe taît, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera pas toujours enfant; & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon père eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques-là. Je

nourris des enfans, & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpère, dit-elle, en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mère; je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je ſuis chargée, n'eſt pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même, en cela, que ſuivre de point en point le ſyſtême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eſt excellent & juſte, & combien il s'accorde avec le mien. Conſidérez mes enfans, & ſur-tout l'aîné; en connoiſſez-vous de plus heureux ſur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez ſauter, rire, courir toute la journée, ſans jamais incommoder perſonne. De quels plaiſirs, de quelle indépendance leur âge eſt-il ſuſceptible, dont ils ne jouiſſent pas, ou dont ils abuſent? Ils ſe contraignent auſſi peu devant moi qu'en mon abſence. Au contraire, ſous les yeux de leur mère, ils ont toujours un

peu plus de confiance, & quoique je ſois l'auteur de toute la ſévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins ſévère : car je ne pourrois ſupporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les ſeules loix qu'on leur impoſe auprès de nous, ſont celles de la liberté même; ſavoir, de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle; &, comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſix juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés; &, tout mon art, pour que ç'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi-bien qu'ici. A cela près on ne les aſſujettit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuie point de vaines corrections; jamais on ne les reprend; les ſeules leçons qu'ils reçoivent, ſont des leçons de pratique, priſes dans la ſimplicité de la Nature. Chacun, bien

inſtruit là-deſſus, ſe conforme à mes intentions, avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à deſirer; &, ſi quelque faute eſt à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'aîné, ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien; mais une heur après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoir le plus occupé, elle le lui reprit; il la ſuivoit, en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frère; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne ſuis-je pas la plus forte? Puis elle ſe mit à battre la caiſſe, à ſon imitation, comme ſi elle y eût pris beaucoup de plaiſir. Juſques-là, tout étoit à merveille. Mais, quelque temps après, elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la Nature; &, de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux frères. En perdant le tambour, le cadet ſupporta la dure loi

de la néceſſité, l'aîné ſentit ſon injuſtice; tous deux connurent leur foibleſſe, & furent conſolés le moment d'après.

Un plan ſi nouveau & ſi contraire aux idées reçues, m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur; & je ſens que, pour guider l'homme, la marche de la Nature eſt toujours la meilleure. Le ſeul inconvénient que je trouvois à cette méthode, (& cet inconvénient me parut fort grand) c'étoit de négliger dans les enfans la ſeule faculté qu'ils aient dans toute ſa vigueur, & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me ſembloit que, ſelon leur propre ſyſtême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, inſuffiſantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, ſi propre alors à ſoutenir le travail. C'eſt elle, diſois-je, qui doit ſuppléer à la raiſon juſqu'à ſa naiſſance, & l'enrichir quand elle eſt née. Un eſprit qu'on n'exerce à rien, devient lourd & peſant dans l'inaction. La ſe-

mence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eſt une étrange préparation, pour apprendre à devenir raiſonnable, que de commencer par être ſtupide. Comment ſtupide! s'eſt écriée auſſitôt Madame de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités auſſi différentes & preſque auſſi contraires que la mémoire & le jugement (1)? Comme ſi la quantité des choſes mal digérées & ſans liaiſon dont on remplit une tête encore foible, n'y faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon! J'avoue que, de toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la première qui ſe développe, & la plus commode à cultiver dans les enfans: mais, à votre avis, lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir?

---

(1) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'eſt ſi néceſſaire au jugement que la mémoire: il eſt vrai que ce n'eſt pas la mémoire des mots.

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette faculté, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne; lui faire incessamment répéter & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts; embrouiller son esprit de cercles & de sphères dont il n'a pas la moindre idée; l'accabler de mille noms de villes & de rivières, qu'il confond sans cesse & qu'il rapprend tous les jours; est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, & à croire savoir ce qu'il ne peut com-

prendre? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premières idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras, au préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place?

Non; ſi la Nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphère, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne-heure en caractères ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une manière convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mé-

moire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & s'il s'en ſouvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets; c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître, & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver la première de ſes facultés, & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer, étant jeunes, ſe font honorer, étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mère un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; &, autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entière liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les emploie aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer, quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le temps d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déjà paſſablement. Voici comment lui eſt

venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de temps en temps quelque fable de la Fontaine pour l'amuſer, & j'avois déjà commencé, quand il me demanda ſi les corbeaux parloient? A l'inſtant je vis la difficulté de lui faire ſentir bien nettement la différence de l'apologue au menſonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables ſont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je ſupprimai la Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil de petites hiſtoires intéreſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la bible; puis, voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en eſſayant d'en compoſer moi-même d'auſſi amuſans qu'il me fut poſſible, & les appropriant toujours au beſoin du moment. Je les écrivois à meſure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui liſois, de temps en temps, quelques contes, rarement, peu long-

temps, & répétant souvent les mêmes, avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui, les petits contes servoient de ressources; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéressant, en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à personne, & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit affaire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laissoit, à mon exemple, un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secrettement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il fallut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il falloit. Malgré toutes ces précau-

tions, il s'eſt laſſé trois ou quatre fois, on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée de rendre les contes encore plus amuſans, & il eſt revenu à la charge avec tant d'ardeur que, quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'eſt à-peu-près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zèle & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'application, & qui peuvent convenir à ſon âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune manière aux enfans. Je veux auſſi l'habituer de bonne-heure à nourrir ſa tête d'idées, & non de mots; c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais, interrompis-je! c'eſt beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prières. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard

de la prière, tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'est assez pour qu'ils l'apprennent, sans qu'on les y oblige : quant au catéchisme, ils ne savent ce que c'est. Quoi, Julie ! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme ? Non, mon ami ; mes enfans n'apprennent pas leur catéchisme. Comment ! ai-je dit tout étonné, une mère si pieuse !.. je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchisme ? Afin qu'ils le croient un jour, dit-elle ; j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah ! j'y suis, m'écriai-je ; vous ne voulez pas que leur foi ne soit qu'en paroles, ni qu'ils sachent seulement leur Religion, mais qu'ils la croient ; & vous pensez, avec raison, qu'il est impossible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en souriant M. de Wolmar ; seriez-vous Chrétien, par hazard ? Je m'efforce de l'être ; lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis com-

prendre, & respecte le reste sans le rejeter. Julie me fit un signe d'approbation, & nous reprîmes le sujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zèle maternel est actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en observant que sa méthode se rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit proposés, savoir de laisser développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne sont gênés en rien, dit-elle, & ne sauroient abuser de leur liberté; leur caractère ne peut ni se dépraver, ni se contraindre; on laisse en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'esclavage n'avilit point leur ame, les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre, ils ne se croient ni des hommes puissans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne sont pas en eux, ils ont, ce me semble, un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'en-

tendroient point, ou dont ils feroient bientôt ennuyés : c'eft l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne ; ce font les entretiens qu'ils entendent, qui font ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas befoin de compofer exprès pour eux ; c'eft la paix & l'union dont ils font témoins ; c'eft l'accord qu'ils voient régner fans ceffe, & dans la conduite refpective de tous, & dans la conduite & les difcours de chacun.

Nourris encore dans leur première fimplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des paffions qu'ils n'ont nulle occafion de fentir, des préjugés que rien ne leur infpire ? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne fe montre en eux. Leur ignorance n'eft point entêtée, leurs defirs ne font point obftinés, les inclinations au mal font prévenues, la Nature eft juftifiée ; & tout me prouve que les défauts dont nous l'accufons, ne font point fon ouvrage, mais le nôtre.

C'eſt ainſi que, livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altère, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur caractère originel : c'eſt ainſi que ce caractère ſe développe journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la Nature juſques dans leurs principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent, ſoit entre eux, ſoit à nous, ils laiſſent voir, ſans contrainte, tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blâmables, que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir ; mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention, ſans qu'ils s'en doutent, je tiens un regiſtre

exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent; ce sont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche, est une herbe étrangère dont le vent apporta la graine : si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera ; au lieu de cela, j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe ; c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il falloit être aussi bien secondée, pour espérer de réussir, & que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il falloit les lumières d'un père éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance ; il falloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite ; il falloit des enfans bien nés

en qui la nature eût assez fait pour qu'on pût aimer son seul ouvrage ; il falloit n'avoir autour de soi que des domestiques intelligens & bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maîtres ; un seul valet brutal ou flatteur eût suffi pour tout gâter. En vérité, quand on songe combien de causes étrangères peuvent nuire aux meilleurs desseins, & renverser les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse. Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez, est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche, est contraint de vous ressembler ? Mères de famille ! quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir ! Soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles ; vous forcerez chacun de remplir ses de-

voirs, si vous remplissez bien tous les vôtres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah! veuillez être femmes & mères; & le plus doux empire qui soit sur la terre, sera aussi le plus respecté.

En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'adresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux frères; mais ce moyen me paroît trop dangereux; j'aime mieux avoir plus de peine, & ne rien risquer. Henriette supplée à cela; comme elle est d'un autre sexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur première gouvernante, & avec d'autant plus de succès, que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde; mais les principes en sont si dif-

férens, qu'ils méritent un entretien à part. Au moins, puis-je bien dire d'avance, qu'il ſera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra ſa mère elle-même, ſi quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma dernière lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre ſéjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eſt pas moins inquiette; elle vous prie de nous donner plus ſouvent de vos nouvelles, & vous conjure de ſonger, en expoſant votre perſonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conſeil timide ne peut non plus ſortir de mon cœur, qu'approcher du vôtre. Cher Bomſton! je le ſais trop; la ſeule mort digne de ta vie, ſeroit de verſer ton ſang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conſervé les ſiens que pour toi?

Fin du troiſième Tome.

TABLE

DES LETTRES ET MATIÈRES

Contenues en ce Volume.

Fin de la Table du Tome III.